



MÉMOIRE DE DIPLÔME D'ÉTAT DE SAGE-FEMME

réalisé au sein de

l'Université Claude Bernard – Lyon 1

UFR de médecine et maïeutique Lyon Sud Charles Mérieux

Réalisme et symbolique des scènes d'accouchement dans les *Rougon-Macquart* de Zola

Camille CHAILLOU

Née le 13 février 1994

Raphaël Luis, maître de conférences en littérature comparée, ENS de Lyon
Directeur de mémoire

Caroline Grangié-Vachet, sage-femme enseignante

Référente mémoire

« L'histoire est mémoire. [...] tant qu'un groupe n'a pas d'histoire, il n'a pas d'identité ; il n'existe pas comme groupe, si nombreux soit-il. Mais s'il se donne une histoire, il commence à exister ; en même temps que son passé, il a des chances de construire son avenir. »

Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet,
préface à *L'Histoire des mères du Moyen-Âge à nos jours*, Montalba, 1980

Remerciements

Je souhaite remercier tout particulièrement Monsieur Raphaël Luis, directeur de ce mémoire, que j'avais déjà eu la chance d'avoir comme enseignant auparavant. Merci infiniment pour votre accompagnement dans la rédaction de ce mémoire. Je n'aurais pas pu travailler sur ce sujet sans vous.

Merci à Madame Caroline Grangié-Vachet, sage-femme enseignante, pour ses conseils avisés durant les stages et les cours. Je remercie également l'ensemble de l'équipe pédagogique et administrative de l'école de sages-femmes et mes camarades de promotion. Ces cinq années ont été riches en apprentissages.

Merci à David ainsi qu'à tous les autres membres de ma famille et de ma belle-famille pour leur soutien indéfectible dans la longue aventure de ces études.

Merci à mes parents, à Océane, Jennifer et Rebecca pour leur relecture bienveillante de ce mémoire.

Je voudrais également remercier Mesdames Alice Braun et Charlotte Danino du projet « Birth(ing) Stories » pour m'avoir permis de participer, à la fois comme auditrice et intervenante, à leurs journées d'étude sur les récits d'accouchement. Les thèmes débattus durant ces journées ont nourri la réflexion de ce mémoire.

Merci au « Guichet du savoir », de la bibliothèque municipale de Lyon, pour avoir répondu à mes questions sur les sources de Zola.

À mon grand-père, Jean Claude Delajoud, qui m'a laissé sa collection des *Rougon-Macquart*. J'espère en avoir fait bon usage.

Modalités de citation

La bibliographie et les citations sont introduites selon la norme APA (American Psychological Association), à l'exception des citations extraites du corpus des scènes d'accouchement des *Rougon-Macquart* introduites ainsi :

une citation extraite de la page x de *La Joie de vivre* est abrégée en (*LJDV*, p. x), *La Terre* en (*LT*), *L'Assommoir* en (*LA*), et *Pot-bouille* en (*PB*). La pagination suit celle de l'édition Fasquelle Éditeurs.

Sommaire

Remerciements	5
Modalités de citation	6
Introduction	9
I. Méthodologie et contexte	13
1. 1. Méthodologie.....	13
1. 1. 1. Bibliographie et petite historiographie de l'accouchement	13
1. 1. 2. Sélection et analyse du corpus.....	14
1. 2. L'ambition naturaliste de Zola	15
1. 2. 1. Un auteur du XIX ^e siècle. Brève présentation de la périnatalité à cette époque	15
1. 2. 2. Le père du naturalisme : son projet, sa méthode, ses sources.....	17
1. 2. 3. La réception.....	19
II. Aspects physiologiques et médicaux des accouchements dans les <i>Rougon-Macquart</i>	21
2. 1. La douleur comme premier élément de l'accouchement.....	21
2. 1. 1. Exploration de la douleur	21
2. 1. 2. La prise en charge de la douleur	22
2. 1. 3. Susciter la pitié	23
2. 2. La physiologie de l'accouchement	24
2. 2. 1. Les différentes étapes de l'accouchement	24
2. 2. 2. Les positions pour accoucher.....	25
2. 2. 3. Le corps, la nudité et la pudeur.....	27
2. 3. Quand l'accouchement devient pathologique.....	28
2. 3. 1. La tentation de la césarienne	29
2. 3. 2. Présentation dystocique et manœuvres obstétricales	30
III. Dimension sociale des accouchements dans les <i>Rougon-Macquart</i>	33
3. 1. Accoucher à la maison ou à l'hôpital ?.....	33
3. 1. 1. Fuir l'hôpital	33
3. 1. 2. Le manque d'hygiène	33
3. 2. Qui est présent ?	35
3. 2. 1. Distinguer matrone et sage-femme	35
3. 2. 2. Madame Bouland, le portrait d'une sage-femme.....	39
3. 2. 3. Collaboration entre médecin et sage-femme	40
3. 2. 4. La place du père	42

3. 2. 5. Soutien féminin lors de l'accouchement.....	47
IV. Dépassement de la simple observation : la symbolique des accouchements.....	49
4. 1. <i>La Terre</i> : un rire carnavalesque ?.....	49
4.1.1. La veine rabelaisienne des <i>Rougon-Macquart</i>	49
4.1.2. « la naissance au milieu des éclats de rire »	50
4. 2. <i>La Joie de vivre</i> , une vision mortifère de l'accouchement	53
4.2.1. L'influence de Schopenhauer	53
4.2.2. Le registre tragique	54
4. 3. Dimension fantasmagorique de l'accouchement	57
4. 3. 1. Une vision fantasmée de l'expulsion.....	57
4. 3. 2. la femme en couches : le point aveugle ?	58
Conclusion	61
Bibliographie	63
Œuvres étudiées.....	63
Versant historique.....	63
Versant littéraire	66
Annexes	71
Annexe 1. Les scènes d'accouchement dans les <i>Rougon-Macquart</i>	71
<i>L'Assommoir</i> chapitre 4.....	71
<i>Pot-bouille</i> chapitre 18	73
<i>La Joie de vivre</i> chapitre 10	76
<i>La Terre</i> 3 ^e partie chapitre 5.....	87
Annexe 2. Résumé du protocole de recherche.....	93

Introduction

L'accouchement comme sujet d'étude n'est plus réservé au seul domaine médical. Il intéresse les disciplines historiques et sociologiques mais aussi littéraires. Rien que pour l'année 2022-2023, on recense en France deux colloques distincts concernant la représentation de l'accouchement dans la littérature. L'université d'Artois s'est intéressée aux « Théâtres de la naissance et [à la] poétique de l'accouchement ». Du côté de l'université Sorbonne Nouvelle, le projet Birth(ing) Stories a organisé trois journées consacrées aux « Lieux et topoï des récits d'accouchement ». C'est durant ce dernier colloque qu'une partie de ce mémoire a pu être présentée une première fois. Notre travail s'intéresse aux scènes d'accouchement dans les *Rougon-Macquart* d'Émile Zola. Elles ont une place exceptionnelle dans le paysage littéraire, car Zola est un des seuls auteurs du XIX^e siècle à avoir écrit de manière détaillée sur la naissance (Berthiaud, 2011, p. 1000). Très lu dès son vivant, il a touché un large public puisque ses romans étaient le plus souvent publiés par extrait dans des journaux (Pagès & ITEM, 2016). Si ses récits d'accouchement ont pu choquer les lecteurs, ils ont aussi une valeur didactique et ont dévoilé ce qu'il se passait dans l'intimité d'une chambre. Écrivain naturaliste, Zola dit écrire au plus près de la réalité, en s'appuyant sur un travail de recherche et de documentation (Pagès & Morgan, 2016, p. 193). Il a dû lui-même beaucoup apprendre sur l'obstétrique et la périnatalité pour ensuite transmettre ce savoir à ses lecteurs (Guermès, 2017, p. 408). Dès lors, les scènes d'accouchement décrites par Zola nous renseignent-elles avec exactitude sur la réalité de la naissance au XIX^e siècle ? Que nous apprennent-elles sur les parturientes et leur manière d'accoucher ? Ces textes peuvent-ils être considérés comme des documents historiques ? Quel est l'apport de la dimension narrative et littéraire du point de vue de la symbolique de la naissance ?

Le cycle romanesque de Zola, ayant pour sous-titre une *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, se compose de vingt romans où l'on trouve quatre scènes d'accouchement. Cet auteur de la fin du XIX^e siècle écrit à une époque où tout ce qui concerne le corps est tabou (Mitterrand, 2002, p. 77). Pourtant, il n'a pas hésité à expliquer dans les moindres détails la physiologie de la naissance. Il décrit des parturientes venant de milieux sociaux différents et des situations obstétricales variées. Dans *L'Assommoir* (1876, 7^e volume), le chapitre 4 dépeint l'accouchement très rapide de Gervaise. La naissance de Nana se fait à même le sol. La sage-femme arrive un quart d'heure après, pour la délivrance. Dans *Pot-bouille* (1882, 10^e volume), au chapitre 18, la servante Adèle accouche seule d'une petite fille qu'elle doit aussitôt abandonner. Elle étouffe ses cris pour que les autres domestiques ne l'entendent pas et elle affronte dans une grande souffrance toutes les particularités de l'accouchement qui lui étaient jusque-là inconnues.

Dans *La Joie de vivre* (1883, 12^e volume, chapitre 10), Louise, issue de la bourgeoisie, subit un accouchement pathologique. Devant une présentation dystocique, la sage-femme demande l'aide du médecin. Celui-ci arrive bien plus tard et doit faire la manœuvre obstétricale de version – grande extraction pour tenter de sauver la mère et l'enfant. Louise accouche alors d'un enfant qui réussit finalement à survivre. Enfin, dans *La Terre* (1887, 15^e volume, 3^e partie, chapitre 5), l'accouchement de la paysanne Lise est plus léger et plus gai puisqu'il a lieu en même temps que le vêlage de la Coliche, la vache des Buteau.

Zola est la figure majeure du naturalisme. Ce mouvement littéraire a comme principe l'observation rigoureuse des phénomènes pour ensuite les exposer et les expliquer dans des romans (Mitterand, 2002, p. 24). Cette littérature entretient donc un rapport très fort avec la réalité. Concernant les scènes d'accouchement, il s'agit de se demander jusqu'à quel point Zola a poussé le projet naturaliste et dans quelle mesure il décrit avec exactitude la réalité de la naissance sous le Second Empire. Ce type d'analyse se nomme « lecture référentielle » (Pagès & ITEM, 2016) et mesure la concordance de la narration avec la réalité. En parallèle, la lecture des travaux de Nathalie Sage-Pranchère, de Jacques Gélis, d'Yvonne Knibiehler et d'encore bien d'autres historiens (voir 1.1.1) nous éclaire sur ce qu'était l'accouchement à cette époque.

Dans le champ des études littéraires, de nombreux chercheurs se sont consacrés à l'étude de la femme et de la maternité dans l'œuvre de Zola. Cependant, l'angle d'analyse retenu est souvent celui du genre plutôt que de l'historicité. Ainsi, Agnès Bonnin (1999, p. 14) ou encore Susan S. Hennessy (1998, p. 209), analysent-elles surtout le rapport entre le masculin et le féminin et le regard que porte l'homme sur l'accouchement. Si ce mémoire n'élude pas la question du regard masculin, il s'intéresse d'abord à la dimension physique de l'accouchement et au réalisme de la représentation. Dans son article, Jurate Kaminska aborde rapidement la « fonction réaliste », mais elle développe davantage la « fonction symbolique » en retenant que l'accouchement est décrit de manière subjective « comme un acte d'expulsion violente » (Gural-Migdal, 2004, p. 103). La symbolique de l'accouchement est également un point important qui sera exploré pour restituer dans son ensemble le projet de Zola.

Du point de vue de la recherche en histoire, l'œuvre de Zola a notamment été citée par Emmanuelle Berthiaud dans sa thèse « *Attendre un enfant* » : *vécu et représentations de la grossesse aux XVIII^e et XIX^e siècles (France)*. Les scènes d'accouchement y sont évoquées avec un regard historique, mais les textes de Zola ne sont que des éléments parmi d'autres dans cet ouvrage de 1200 pages comptant plusieurs centaines de sources différentes. Il s'agira ici d'étudier de

manière plus systématique toutes les naissances décrites par Zola dans les *Rougon-Macquart*.

Ce mémoire étant réalisé dans le cadre de l'école de sages-femmes, il ne craint pas d'aborder les aspects les plus techniques et les plus médicaux du corpus. En effet, Zola était très influencé par le médecin Claude Bernard et ses textes décrivent de manière presque scientifique la physiologie et la pathologie de l'accouchement. Notre analyse se situe à la croisée de la littérature, de l'histoire, et de la maïeutique.

Dans quelle mesure la description des accouchements dans les *Rougon-Macquart* de Zola dépeint-elle bien la réalité des parturientes au XIX^e siècle tout en ayant une portée symbolique ? Nous verrons dans un premier temps la méthode employée pour répondre à cette problématique. Une analyse du contexte historique dans lequel écrit Zola sera également esquissée. La deuxième partie sera consacrée à l'étude de la dimension physiologique de la naissance telle qu'elle est décrite par Zola. On s'intéressera alors aux aspects les plus physiques et les plus médicaux du corpus. Ensuite, la troisième partie développera la question des rapports sociaux autour de la femme en couches. Zola interroge la place du père, mais également celle des professionnels de santé lors d'un accouchement. Enfin, la dernière partie abordera la symbolique de la naissance dans nos extraits. En effet, le naturalisme ne se limite pas à énoncer les faits observables, il dévoile également les possibles significations de la mise au monde.

I. Méthodologie et contexte

1. 1. Méthodologie

1. 1. 1. Bibliographie et petite historiographie de l'accouchement

Peut-on accorder du crédit à ce que raconte Zola dans nos extraits des *Rougon-Macquart* ? Peut-on lire ces textes comme des documents historiques ? Sont-ils le reflet exact de la réalité de la naissance sous le Second Empire ? Pour le savoir, il convient de s'informer, grâce à des sources historiques, sur l'accouchement à cette période. Les renseignements apportés par Zola dans ses romans sont ensuite confrontés à ceux donnés par les historiens.

L'histoire de la maternité a longtemps été un sujet d'étude ignoré des chercheurs, comme tout ce qui se rapporte à la vie privée et à l'intime. Jusqu'aux années 1930-1940, la « grande » histoire était privilégiée : la vie politique, les succès et les échecs militaires. Ensuite, l'histoire sociale s'est développée, mais sans s'intéresser aux femmes (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43). Ce n'est qu'à partir des années 1970-1980 que certains historiens commencent à étudier la périnatalité. Dans son ouvrage *Sociologie de la naissance*, le sociologue Philippe Charrier rappelle les noms de ces premiers historiens français de l'accouchement. Il retient « principalement Marie-France Morel, Jacques Gélis, Mireille Laget, Yvonne Knibiehler et Françoise Thébaud » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43). Il cite également les travaux de Scarlett Beauvalet-Boutouyrie. La documentation de ce mémoire s'appuie donc sur les chercheurs précédemment cités ainsi que sur les travaux plus récents de Nathalie Sage-Pranchère et d'Emmanuelle Berthiaud. Leurs publications ont pu être consultées dans les bibliothèques des universités de Lyon 1 et de Lyon 3 ainsi qu'en ligne, notamment grâce aux sites du Cairn et de Persée (<https://www.cairn.info/> et <https://www.persee.fr/>).

Les ouvrages d'obstétrique étudiés par Zola pour écrire les scènes d'accouchement sont tous disponibles en version numérisée sur le site de la Bibliothèque nationale de France (BnF, <https://gallica.bnf.fr/>). Ces livres, comme le *Guide pratique de l'accoucheur et de la sage-femme* de Lucien Pénard, nous donnent une vision de ce qu'étaient les connaissances obstétricales à l'époque de la rédaction des *Rougon-Macquart*.

Ce mémoire comporte également une dimension littéraire en plus de l'aspect historique. La lecture de spécialistes de Zola a permis de mieux analyser son œuvre. Après sa mort, l'auteur naturaliste a été délaissé par la recherche en littérature pendant près de cinquante ans, car il était jugé trop populaire. Son langage imitant celui du peuple dérangeait. Le ton parfois trivial l'a empêché d'être

d'emblée considéré comme un auteur majeur du XIX^e siècle. Il entre relativement tard dans la collection de la Pléiade, en 1960, grâce à Henri Mitterand, « sous l'impulsion de la première grande thèse qui lui ait été consacrée, celle de Guy Robert sur *La Terre* » (Mitterand, 2002, p. 3-4). Par comparaison, *Les Misérables* de Victor Hugo paraissent dans la même collection presque une décennie plus tôt, en 1951. Ce mémoire s'appuie donc sur les analyses d'Henri Mitterand ainsi que sur d'autres spécialistes de Zola tels qu'Alain Pagès.

1.1. 2. Sélection et analyse du corpus

Comment le corpus a-t-il été établi ? Zola le déclare lui-même dans une interview au *Figaro* (16 novembre 1887), il a écrit trois accouchements dans les *Rougon-Macquart* : « les couches criminelles et clandestines d'Adèle, dans *Pot-bouille* ; les couches tragiques de Louise, dans *La Joie de vivre* ; et [...], dans *La Terre*, [...] les couches gaies de Lise » (Gille, 1887, p. 1). Il n'évoque pas celui de Gervaise dans *L'Assommoir*, car elle accouche très rapidement. La naissance de Nana a néanmoins été intégrée au corpus, car le rôle qu'y jouent la sage-femme et le mari sont intéressants à étudier. Dans l'édition retenue, l'accouchement de Gervaise fait sept pages, tout comme celui d'Adèle. Pour Lise, les descriptions du travail et de l'expulsion se font sur quatorze pages. Le chapitre concernant la parturition de Louise court sur trente pages et représente plus de 8% du roman. Ces extraits constituent la matière première de ce mémoire. Ils sont analysés comme ce qu'ils sont, c'est-à-dire des textes littéraires, mais aussi comme de potentiels documents historiques.

Un peu à la manière de l'analyse des entretiens semi-directifs, nous avons procédé à une lecture verticale puis horizontale (voir guide mémoire recherche qualitative 2020-2022) du corpus : c'est-à-dire une analyse par texte pour repérer les principaux thèmes et sous-thèmes et ensuite une analyse transversale par thèmes abordés. Cette démarche a permis de repérer trois grandes dimensions dans les textes de Zola : la description de l'accouchement d'un point de vue physique, puis celle d'un point de vue social avec la question du lieu et des acteurs, et enfin l'aspect davantage symbolique de ces naissances.

Tous ces éléments tirés des textes ont été étudiés dans une perspective historique. Par exemple, pour la question de la césarienne, nous avons mis en regard ce qu'en dit Zola dans son texte et ce qu'en disent les historiens. Cela nous a permis de déterminer si Zola traitait avec réalisme le sujet de la césarienne. Il s'agit donc d'une « lecture référentielle », autrement dit d'une « lecture historique » (Pagès & ITEM, 2016). Cette manière d'envisager les textes de Zola a déjà été mise en œuvre notamment pour étudier *Germinal*. L'historien Louis Challet et le critique

littéraire Bernard Plessy se demandent dans la *Vie quotidienne des mineurs au temps de « Germinal »* « si ce que Zola a décrit correspond bien à la réalité historique » (Pagès & ITEM, 2016).

Avec un matériel littéraire, l'analyse ne se limite pas à un traitement thématique. Il s'agit également d'élucider un sens qui ne se dévoilerait pas lors d'une simple première lecture. Le registre, les figures de style, ou encore l'énonciation sont autant d'indices à prendre en compte pour mieux restituer toute la profondeur du texte et proposer des interprétations. Les faits d'écritures sont analysés pour formuler des hypothèses de sens. Pour le professeur de littérature Pierre Lyraud, « l'explication littéraire permet de comprendre ce qui rend un texte unique au regard de tous les autres » (Lyraud, 2018, §2). Dans un même temps, la lecture historique évoquée ci-dessus permet d'approfondir l'analyse littéraire du texte puisqu'elle nous fournit des éléments de contexte. Lecture historique et lecture littéraire s'enrichissent donc l'une et l'autre.

1. 2. L'ambition naturaliste de Zola

1. 2. 1. Un auteur du XIX^e siècle. Brève présentation de la périnatalité à cette époque

Pour comprendre dans quel contexte écrit Zola, il faut pouvoir se représenter les grandes tendances démographiques concernant la périnatalité. Au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les pouvoirs publics mettent en place une politique volontariste autour de la naissance, car ils pensent que la population risque de diminuer. La principale mesure retenue est la formation des sages-femmes avec leur déploiement sur le territoire français. Il s'agit alors de supplanter l'exercice des matrones. La sage-femme Angélique du Coudray (XVIII^e siècle) est une figure emblématique de cette nouvelle orientation. Elle a formé « au moins 5000 élèves » dans toute la France (Gélis, 1988, p. 942). L'action de ces sages-femmes qualifiées a eu un effet mélioratif sur la mortalité maternelle. Les historiens de la naissance tels que Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, Jacques Gélis ou encore Nathalie Sage-Pranchère, reconnaissent « que l'évolution positive des taux de mortalité maternelle au cours des années 1800-1950 est corrélée à la formation des sages-femmes » et ce « avant même la révolution pastorienne » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 389-395). Plusieurs de leurs études montrent une diminution des décès maternels lorsque la parturiente est assistée par une sage-femme plutôt que par une matrone. Par exemple, en Normandie, entre 1777 et 1807, « le taux de mortalité maternelle est de 10,06 ‰ lorsqu'une matrone préside à l'accouchement, pour tomber à 6,28‰ lorsqu'il s'agit d'une sage-femme formée » (Sage-Pranchère, 2021, §33). Ce déclin de la mortalité maternelle concerne tout autant les grandes villes que les campagnes (Beauvalet-Boutouyrie & Renard, 1994, p. 285).

Les sages-femmes intervenaient en majorité au domicile des patientes, car l'hôpital était un lieu redouté à cause de la fièvre puerpérale qui sévissait : « avec des chiffres de mortalité maternelle oscillant entre 3 et 8 %, les naissances y sont bien plus dangereuses qu'à domicile » (Morel, 2021, §26). Les écarts de mortalité maternelle étaient donc très importants en fonction du lieu de l'accouchement. Ces disparités expliquent que :

La baisse de la mortalité en couches n'a donc pas été linéaire depuis le XVIII^e siècle. En particulier, de 1850 à 1950, avec la hausse des accouchements en milieu hospitalier, il y a eu plutôt un accroissement des décès maternels. (Morel, 2021, §34)

Tous lieux d'accouchement confondus, les études ont établi qu'à la fin du XVIII^e siècle ainsi qu'au XIX^e siècle, « la mortalité maternelle s'élevait à un taux de 10 à 11‰ par naissance, et à environ 5 % de risques à l'échelle d'une vie féconde (pour une moyenne de 4,5 enfants par famille) » (Sage-Pranchère, 2021, §33).

En regard de la diminution de la mortalité maternelle, on observe une diminution du taux de fécondité. Emmanuelle Berthiaud précise qu'« en 1830, le taux de fécondité avoisine quatre enfants en moyenne par femme ; il tombe à trois à la fin du siècle » (Berthiaud, 2011, p. 6). La France se distingue des autres pays européens par « un comportement malthusien » et « par un choix généralisé de la contraception » (Berthiaud, 2011, p. 630). Dans la deuxième partie de sa vie, Zola avait bien conscience de cet état d'esprit français et il s'en horrifiait. Après l'écriture des *Rougon-Macquart*, il se fait le grand défenseur de la natalité. Dans *Fécondité* (1899), il donne une vision idéalisée de la maternité à travers la description de la famille de Mathieu, de Marianne et de leurs douze enfants.

Le taux de mortalité infantile est un autre indicateur fondamental pour comprendre l'évolution de la démographie et de la périnatalité au XIX^e siècle. Il était très élevé à cette époque : « les enfants de moins d'un an représentaient près du quart des décès annuels, et un nouveau-né sur 5 ou 6 n'atteignait pas son premier anniversaire » (Eggerickx et al., 2017, §35). Si la mortalité infantile passe de 250 ‰ à 177 ‰ entre la fin du XVIII^e siècle et la fin du XIX^e siècle (Morel, 2021, §36), cette amélioration ne s'est pas faite de manière linéaire. On note une interruption de « l'accroissement de l'espérance de vie [...] de 1850 à 1880 » notamment à cause des mauvaises conditions de vie des familles ouvrières dans un contexte d'industrialisation de la société (Eggerickx et al., 2017, §35).

Pour conclure ce bref panorama chiffré de la périnatalité au XIX^e siècle, on retient l'importance du rôle des sages-femmes - « leur bilan à l'issue du siècle est

admirable pour la mortalité maternelle » (Sage-Pranchère, 2021, §47) -, la baisse de la fécondité ainsi que celle, modérée, de la mortalité infantile. L'évolution n'a pas été linéaire et les chiffres sont moins bons sous le Second Empire (1852-1870). Cette période est celle où se déroule le cycle des *Rougon-Macquart*.

1.2. 2. Le père du naturalisme : son projet, sa méthode, ses sources

Zola est le chef de file du naturalisme. Ce mouvement littéraire, qui « naît donc en 1866-1868, par la volonté tranquille de Zola » (Mitterand, 2002, p. 21), entend redonner ses lettres de noblesse à la littérature en la marquant d'un sceau de scientificité. La méthode naturaliste consiste en une observation du terrain et en une documentation rigoureuse visant à découvrir le fonctionnement profond du sujet étudié. Avant l'écriture d'un tome des *Rougon-Macquart*, Zola réalise une « enquête » et il rassemble ses prises de notes dans « ses dossiers préparatoires » (Giraud, 2013, p. 147). Ses dossiers se veulent être des témoignages du sérieux de la démarche naturaliste. Zola désire apparaître comme un écrivain scientifique pour « être admis parmi les savants et grands hommes de son temps, qu'il a célébrés dans ses études critiques (Taine, Littré, Michelet, Claude Bernard)» (Giraud, 2013, p. 151). Il se place sous l'égide du médecin Claude Bernard et met en avant ses aspirations scientifiques. Il retient du fondateur de la médecine expérimentale « la confirmation que le romancier doit être d'abord un observateur » (Couprie, 1992, p. 46). Les *Rougon-Macquart*, rédigés entre 1869 et 1893, seraient alors un lieu d'expérimentation où l'auteur rend compte des agissements de ses personnages. Néanmoins, le naturalisme n'est pas seulement une observation, c'est aussi un dévoilement de la vérité. Or, « le vrai ne se constate pas, il s'acquiert et se conquiert par une méthode. On le découvre, par une démarche analogue à celle de l'homme de science » (Mitterand, 2002, p. 25).

Zola est « d'abord ethnographe » (Couprie, 1992, p. 121). Le naturalisme a donc des liens avec le journalisme, l'anthropologie et la sociologie. L'œuvre de Zola est une source de documentation importante pour les historiens qui s'intéressent à la société du XIX^e siècle puisqu' « aucune anthropologie culturelle du XIX^e siècle français ne pourrait se permettre de négliger l'apport d'Émile Zola » en particulier sur « la vie quotidienne » (Mitterand, 2002, p. 43). Emmanuelle Berthiaud s'est ainsi basée sur des écrits privés et sur des romans comprenant ceux de Zola pour écrire sa thèse d'histoire de la grossesse. Pour elle, « si les faits évoqués dans les œuvres ne sont pas le reflet exact de la réalité, ils entretiennent néanmoins un rapport avec elle » (Berthiaud, 2011, p. 32). Les historiens de la fin du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle « citent volontiers les romans de Zola, les dossiers préparatoires de celui-ci [...] représentent assurément pour eux une riche base de données » (Guermès, 2017, p. 284). Fort de ce constat, il paraît légitime de

considérer les extraits de notre corpus comme des sources potentiellement fiables, rendant compte de la manière d'accoucher sous le Second Empire.

Pour écrire ses scènes d'accouchement, Zola a procédé comme pour le reste des sujets qu'il étudie dans ses romans. Il a effectué une recherche documentaire rigoureuse. Néanmoins, il semble vraisemblable qu'il n'y ait pas eu de « travail de terrain » (Giraud, p. 147). En effet, les mœurs de l'époque n'auraient pas autorisé qu'un étranger à la famille autre qu'un médecin assiste à un accouchement. Zola lui-même n'est devenu père qu'en 1889 et 1891, lorsque sa maîtresse Jeanne Rozerot accouche de Denise puis de Jacques. Cette période est postérieure à l'écriture des romans qui nous intéressent. Alors qu'il est descendu au fond d'une mine pour écrire *Germinal*, il est probable que Zola n'ait qu'une expérience livresque de l'accouchement.

Dans le dossier préparatoire de *La Joie de vivre*, numérisé par la BnF, Zola mentionne le *Traité de physiologie* de F.A. Longet (1811-1871), le *Traité d'anatomie descriptive* de J. Cruveilhier (1791-1874) ainsi que celui de P-C. Sappey (1810-1896). Le tome 3 de Longet comporte un chapitre traitant « de l'accouchement » (Longet, 1873, p. 917- 925) et expliquant tout ce qu'il faut savoir sur la physiologie de l'accouchement : les mécanismes de la dilatation cervicale et des contractions utérines, la douleur ressentie, la présentation fœtale du sommet, ou encore le dégagement de la tête et des épaules. Les traités de Cruveilhier et de Sappey s'intéressent davantage à la mécanique du bassin au moment de l'accouchement. Selon Sophie Guermès, Zola a consulté principalement le *Guide pratique de l'accoucheur et de la sage-femme* de Lucien Pénard (1810-1890) pour décrire l'accouchement de Louise (Guermès, 2017, p. 408). Cet ancien chirurgien principal de la marine et professeur d'accouchements à l'école de médecine de Rochefort aborde dans son ouvrage toutes les techniques connues de l'obstétrique. Il est notamment question de la manœuvre de la version podalique (Pénard, 1879, p. 455-499) que l'on retrouve dans la scène d'accouchement de *La Joie de vivre*. Zola s'est donc appuyé sur de nombreuses sources médicales de son siècle pour narrer les accouchements des *Rougon-Macquart*. Les extraits de notre corpus nous donnent alors un aperçu fidèle des connaissances obstétricales du XIX^e siècle.

Si Zola s'intéresse à l'accouchement, c'est parce qu'il considère qu'il n'y a pas de sujet tabou. Au contraire, il aime traiter des thèmes d'ordinaire peu abordés dans la littérature, comme le travail des mineurs dans *Germinal* ou la vie d'une courtisane dans *Nana*. La maternité fait partie de ces aspects de la vie longtemps cantonnés au cercle privé et rarement discutés en société ou dans les romans. Pour la morale bourgeoise, l'accouchement est un sujet trivial, car trop en lien avec la corporalité qu'elle voudrait mettre à distance. On n'en parle très peu dans la

littérature, et sans jamais décrire les détails physiques de l'enfantement qui sont « associés à l'animalité ». L'image de la mère de famille est montrée comme étant très positive, mais « la maternité purement charnelle tend à être dévalorisée » (Berthiaud, 2011, p. 1000). Zola estime qu'il est de son devoir de dévoiler ce qu'il considère comme étant un grand sujet, « un drame aussi saisissant que celui de la mort ». Il déclare un peu plus loin dans son interview au *Figaro* (16 novembre 1887): « Comme tout ce qui est vrai, j'ai voulu, je le répète, le faire entrer dans la littérature » (Gille, 1887, p. 1). En manifestant « une admiration particulière pour la physiologie féminine, notamment dans ses capacités génératrices », l'auteur naturaliste fait figure d'exception dans le paysage littéraire du XIX^e siècle (Berthiaud, 2011, p. 1000). Zola est un écrivain très libre, « les convenances n'existent pas pour [lui] », car « l'œuvre lui est supérieure et le[s] dépasse » (Gille, 1887, p. 1). En cela, il a pu choquer les lecteurs de son époque.

1. 2. 3. La réception

Il s'agit ici de déterminer qui lisait les romans de Zola et comment son œuvre était reçue par la critique. Au cours du XIX^e siècle, l'alphabétisation est de moins en moins réservée à une élite. Avec la loi Guizot de 1833, les garçons des familles pauvres peuvent avoir accès à un enseignement primaire gratuit. Il faut attendre 1867 pour que cette mesure incitative concerne également les filles. Avant même les lois de Jules Ferry sur l'enseignement primaire obligatoire (1881-1882), on estime « à moins de 30%, tous sexes confondus » le taux d'illettrisme en France (Pélissier & Rébaudo, 2004, p. §1). Dans un même temps, les techniques d'impression se modernisent et le coût de production des journaux et des livres diminue (Cooper-Richet & Mollier, 2015, §1). Selon Christophe Charle, Zola a bien conscience de ce nouveau vivier de potentiels lecteurs et il est le premier à être lu par des classes populaires (Charle, 1979). Le chef de file du naturalisme ne réserve donc pas ses livres à une élite, mais les rend accessibles en écrivant sur des sujets à même de toucher le peuple, avec un vocabulaire qui mime parfois le leur. En publiant les *Rougon-Macquart* en feuilleton dans des journaux, Zola touche un large public. Même les personnes qui n'ont pas la possibilité financière d'acheter des romans reliés en librairie peuvent alors découvrir le cycle de Zola. Ce sont à la fois les bourgeois, les petits fonctionnaires et les ouvriers qui lisent les *Rougon-Macquart* et ils sont très nombreux. À titre d'exemple, *La Terre* est tirée à 100 000 exemplaires en 1893, et cela ne prend pas en compte sa parution en feuilleton dans le *Gil Blas*. Ces tirages « placent Zola parmi les grands *best-sellers* de la littérature française » (Pagès & ITEM, 2016).

Les jeunes filles auraient pu profiter de la lecture des scènes d'accouchement des *Rougon-Macquart* pour s'instruire, mais il semblerait que

l'accès aux romans de Zola leur était interdit. Puisque certains médias accusaient l'auteur de « spéculer sur l'obscénité » (*Le Voltaire*, 31 août 1880), les parents jugeaient ses ouvrages trop vulgaires et trop explicites en ce qui concerne la sexualité. L'écrivaine Colette (1873-1954) narre un de ses souvenirs d'enfance dans son roman *La Maison de Claudine*. Sa mère lui permet de lire *Le Docteur Pascal* mais elle lui interdit *La Joie de vivre*. Colette, à quatorze ans, s'empresse de lire ce dernier roman et demeure épouvantée par la scène d'accouchement. Elle se « sentis crédule, effarée, menacée dans [son] destin de petite femelle » et elle s'évanouit lorsque sa mère lui raconte ensuite son propre accouchement (Colette, 1991, chapitre 7).

La réaction choquée de Colette n'est pas isolée. De nombreux romans des *Rougon-Macquart* provoquaient de véritables scandales et des campagnes de dénigrement à l'encontre de cet auteur jugé parfois obscène. En décrivant la réalité de l'accouchement, Zola a dévoilé ce que les bourgeois ne voulaient pas voir. Les lectrices sont « effrayées par cette vision de l'accouchement » et « les critiques, [...] y voient une profanation de la maternité » (Berthiaud, 2011, p. 351). Même si, dans une interview au *Figaro*, Zola se défend d'écrire « une excitation au libertinage » et qu'il dit au contraire vouloir « parler librement, simplement, [...] du grand acte qui fait la vie » (Gille, 1887, p.1), on ne compte plus les caricatures de l'auteur en cochon. Les accusations de grossièreté se sont multipliées et certains journaux arrêtaient de publier ses romans. Si Zola a pu en être affecté, il a surtout profité de la publicité gratuite que lui procurait le fait d'être vilipendé dans la presse. Ces « scandales médiatiques » ne faisaient que susciter la curiosité des lecteurs (Manin, 2013, §2). Sur le plan juridique, il n'a jamais véritablement été inquiété avant l'affaire Dreyfus. Il était une figure trop importante de la scène littéraire pour que l'on s'attaque sérieusement à lui. En effet, « la condamnation au titre de l'outrage aux bonnes mœurs, ne procéd[e] d'aucune systématité » (Manin, 2013, §5). En revanche, à l'étranger, Zola a davantage souffert de la censure. En Angleterre, la société victorienne est plus conservatrice. Concernant la première version anglaise de l'accouchement d'Adèle dans *Pot-bouille*, les « sept pages [...] sont réduites à une et demie » (Merkle, 1994, p. 85).

Si Zola a choqué ses contemporains, il est aujourd'hui une source d'information précieuse et unique pour comprendre comment se déroulait un accouchement sous le Second Empire.

II. Aspects physiologiques et médicaux des accouchements dans les *Rougon-Macquart*

Zola est un des premiers romanciers à s'intéresser aux détails physiques de l'accouchement. Il décrit avec réalisme la douleur ressentie, les différentes étapes d'un accouchement physiologique, mais aussi des situations pathologiques.

2. 1. La douleur comme premier élément de l'accouchement

2. 1. 1. Exploration de la douleur

Toutes les scènes d'accouchement des *Rougon-Macquart* commencent par le motif de la douleur. Pour Gervaise « les douleurs la prirent l'après-midi » (*LA*, p. 141), Adèle elle, commence à ressentir des « pincements », des « piqûres » (*PB*, p. 444). Louise déclare qu'elle « souffre depuis le petit jour » (*LJDV*, p. 339), et Lise « fut prise de grosses coliques », elle « souffrait » (*LT*, p. 302). Les douleurs de ces femmes augmentent ensuite de manière crescendo.

Zola s'émancipe d'une conception rédemptrice de la douleur. Même durant le siècle des Lumières puis dans un XIX^e siècle marqué par le positivisme d'Auguste Comte, la souffrance des femmes en couches était encore appelée « le mal joli » (Leroy, 2002, p. 371) et pouvait être vue comme un mal nécessaire, presque mérité, puisque les descendantes d'Ève doivent « enfant[er] dans la douleur » (Genèse 3 :16). Mais ce n'est pas du tout le propos de Zola. Lui analyse cette souffrance d'un point de vue scientifique et humaniste, « il n'y a là aucune sublimation de la douleur, ni glorification du sacrifice maternel » (Berthiaud, 2011, p. 346).

Il s'attache à décrire la douleur de la manière la plus précise possible : son siège, son intensité, la sensation exacte, la gradation dans la douleur. La description est si juste que l'on « pourrait presque croire qu'il a, lui-même, déjà accouché » (Rangasamy, 2011, p. 149). Zola utilise de multiples métaphores pour retranscrire au mieux les effets des contractions, plus volontiers nommées « tranchées » ou « coliques », et de l'expulsion. Adèle commence par ressentir « de légères douleurs » puis des « secousses plus rudes », « une souffrance fixe et têtue » et enfin « les grandes douleurs la bouclaient d'une ceinture de fer », « tout lui parut se casser, elle eut la sensation épouvantée que son derrière et son devant éclataient » (*PB*, p. 444, 445, 447). Dans *La Joie de vivre*, on retrouve aussi cette image « d'une ceinture qui lui aurait meurtri le ventre » (*LJDV*, p. 339). L'accouchement de Louise est extrêmement long, les douleurs sont de plus en plus insupportables. C'est « une abominable torture », « une torture sans fin » (*LJDV*, p.

344, 352). Elle ressent « une sensation d'étouffement », « un écrasement », « une masse de plomb », « une sorte de déchirure », « il lui semblait qu'on la fendait à l'aide d'un couperet très lourd » (*LJDV*, p. 343, 352, 363). Les douleurs éprouvées ne sont donc pas minimisées, mais reflètent une réalité encore valide aujourd'hui. Selon une étude menée en Suède en 1994, 41% des 278 femmes interrogées ont fait l'expérience de la pire douleur imaginable durant leur accouchement et seulement 1% n'ont pas ressenti de douleur alors qu'elles étaient 34% à bénéficier de l'analgésie péridurale (Waldenström et al., 1996).

Même si Zola décrit avec beaucoup d'exactitude les sensations que les femmes peuvent éprouver pendant l'accouchement, il n'en tombe pas moins dans certains clichés. Lise, la paysanne, accouche plutôt facilement, tandis que les souffrances de Louise, issue d'un milieu bourgeois, courent sur une trentaine de pages. Jacques Gélis souligne que « l'opposition entre la ville et la campagne était un thème constant du discours médical au siècle des Lumières » où l'accouchement « des citadines étioilées et souffreteuses [...] étai[t] toujours une épreuve » (Gélis, 1984, p. 236). Zola écrit un siècle un plus tard, mais il n'en est pas moins imprégné par ce stéréotype.

Cependant, Zola n'embrasse pas complètement ces clichés sociaux, notamment lorsqu'il dépeint les réactions face à cette douleur. Dans *Pot-bouille*, Adèle s'exclame : « Cré nom d'un chien », « Il n'y a pas de bon Dieu », « Mon Dieu ! je vais mourir ! » « C'est pas possible... » (*PB*, p. 445, 446, 447) tandis que Louise s'écrie dans *La Joie de vivre* : « Je souffre », « Je ne peux plus, je ne peux plus... », « Ce n'est plus possible [...] Je vais mourir... », « Je n'existe plus » (*LJDV*, p. 339, 342, 350, 355). On retrouve presque exactement les mêmes phrases dans la bouche de la servante Adèle et de la bourgeoise Louise, avec l'idée que la souffrance est la même pour toutes. Cette similitude vient alors nuancer l'opposition précédente selon laquelle les bourgeoises accoucheraient plus difficilement que les femmes issues d'un milieu populaire.

2.1.2. La prise en charge de la douleur

Dans ces scènes, les parturientes ne bénéficient pas réellement d'une prise en charge de la douleur. Adèle et Gervaise accouchent seules. Lise est entourée lorsqu'elle accouche, mais on fait peu de cas de sa douleur. Son mari pense que sa femme veut « se faire dorloter » (*LT*, p. 306), le vétérinaire ne supporte pas d'entendre Lise souffrir et lui demande de partir, car « ça [lui] tape sur les nerfs » (*LT*, p. 308). Seule Françoise, sa sœur, est compatissante et lui dit : « Ma pauvre Lise, va ! t'as de la peine » alors que Lise lui répond : « personne ne me plaint » (*LT*, p. 311). Pour Louise, l'administration de chloroforme est discutée mais finalement

abandonnée. La femme de Lazare est donc seulement soutenue par les paroles réconfortantes de son entourage et les « vingt gouttes de laudanum » (*LJDV*, p. 358), de la teinture d'opium que la sage-femme a consenti à lui donner en attendant l'arrivée du médecin. Si Zola évoque le chloroforme, c'est parce que James Young Simpson (1811-1870) a si bien promu l'accouchement avec cet anesthésique, moins dangereux que l'éther, qu'avant « la fin de l'année 1850, près de 40.000 naissances sous chloroforme avaient déjà eu lieu en Écosse » (Leroy, 2002, p. 383). Les extraits des *Rougon-Macquart* reflètent bien l'état d'esprit du XIX^e siècle en ce qui concerne la prise en charge de la douleur de l'accouchement. Certaines personnes, à l'instar de madame Bouland la sage-femme, estiment que « la douleur [est] nécessaire » (*LJDV*, p. 350) tandis que d'autres tentent de l'effacer, quitte à ce que la parturiente accouche en étant inconsciente.

Contrairement à la *doxa* de son époque, Zola n'a pas sous-estimé les douleurs de l'accouchement et s'est même intéressé aux dernières avancées médicales en matière d'analgésie. En se concentrant sur la réalité de l'accouchement, il suscite la pitié lorsqu'il montre certaines femmes accablées par la souffrance et la solitude.

2. 1. 3. Susciter la pitié

L'impartialité absolue semble incompatible avec le genre du roman. Celui-ci n'est pas un miroir impassible. Avec cette grande attention portée à la douleur, le registre n'est pas seulement didactique mais également pathétique. Le lecteur est pris de compassion pour la souffrance solitaire d'Adèle qui doit subir les inconséquences de ses maîtres. La servante a caché sa grossesse à des employeurs qui la méprisent et qui font mine de ne pas voir tout ce qui dévie de la morale bourgeoise. Dans *Pot-bouille*, Zola met en lumière cette hypocrisie. Les habitants de la rue Choiseul se targuent de leur vertu alors qu'en réalité ils font simplement abstraction de tous leurs travers. Ce sont le plus souvent les domestiques qui en paient les conséquences. Leur vie est très difficile et ne suscite que de l'indifférence. Pour Guiral et Thuillier, « personne ne s'étonnait quand on renvoyait la bonne enceinte » (Guiral & Thuillier, 1978, p. 128). Grâce à l'usage du discours indirect libre, on perçoit tout le désespoir d'Adèle :

Ce n'était donc pas assez de ne jamais manger à sa faim, d'être le souillon sale et gauche, sur lequel la maison entière tapait : il fallait que les maîtres lui fissent un enfant ! Ah ! les salauds ! Elle n'aurait pu dire seulement si c'était du jeune ou du vieux, car le vieux l'avait encore assommée, après le Mardi gras. L'un et l'autre, d'ailleurs, s'en fichaient pas mal, maintenant qu'ils avaient eu le plaisir et qu'elle avait la peine ! (*PB*, p. 446)

À travers les mots d'Adèle, Zola se fait le défenseur de l'opprimé. Sous le Second Empire, les femmes démunies accouchent parfois dans une grande solitude et bénéficient de peu de soutien. Gervaise, dans *L'Assommoir*, ne peut pas prendre le temps de se reposer après la naissance de Nana. Il s'agit d'une réalité puisque ce n'est qu'en 1892 que « les parlementaires adoptent une loi réglementant le travail des enfants et des femmes dans l'industrie, abordant la question du repos avant et après l'accouchement » et que « le droit des mères pauvres à l'assistance médicale gratuite est reconnu » (Bard, 1998, p. 2). Zola est un précurseur par rapport à la législation alors que « personne ne s'intéressait aux conditions réelles de vie des petites bonnes, au moins jusque dans les années 1880-1890 » (Guiral & Thuillier, 1978, p. 128). Il invite le lecteur à ne plus être sourd aux souffrances physiques et psychologiques que peuvent endurer certaines parturientes.

2. 2. La physiologie de l'accouchement

2. 2. 1. Les différentes étapes de l'accouchement

Dans *Pot-bouille*, Zola décrit avec précision et justesse le déroulement de l'accouchement physiologique. Adèle accouche seule, mais « c'était heureusement des couches superbes, une présentation franche du crâne » (*PB*, p. 447), c'est-à-dire que la tête du fœtus est bien fléchie. Les étapes décrites rejoignent les explications données par la Haute Autorité de Santé (HAS) dans ses recommandations de bonne pratique de 2017 concernant l'accouchement normal et sont donc tout à fait réalistes. Nous avons choisi d'évaluer la pertinence des propos de Zola en nous appuyant sur les textes de la HAS plutôt que sur un traité de physiologie du XIX^e siècle, car nous avons considéré que les étapes de l'accouchement sans intervention médicale n'ont pas dû sensiblement changer en deux siècles.

Adèle ressent d'abord de « légères douleurs », « des pincements », « des piqûres » (*PB*, p. 444). Ses contractions sont irrégulières en intensité et en fréquence, elles peuvent être espacées « d'une demi-heure », puis d'un « quart d'heure », elles se « calmaient » et « recommençaient » (*PB*, p. 444, 445). Les sensations désagréables alternent avec des moments de calme et de repos. Il s'agit de la phase de latence du premier stade du travail (Haute Autorité de Santé, 2017, p. 2).

Ensuite, les contractions d'Adèle se font plus douloureuses et rapprochées : « maintenant, les douleurs persistaient, presque continues » (*PB*, p. 445). Elle entre dans la phase active du premier stade du travail, qui commence à « 5 – 6 cm de dilatation cervicale », se finit à « dilatation cervicale complète » (Haute Autorité de Santé, 2017, p. 3) et qui est en moyenne plus longue chez les primipares que chez

les multipares. Zola égrène les heures : « les heures passaient », « Deux heures sonnèrent, puis trois heures » et Adèle exprime la lenteur ressentie lorsqu'elle s'exclame : « C'est trop long, ça ne finira jamais » (*PB*, p. 445).

Adèle accouchant seule, personne ne lui dit à quelle dilatation cervicale elle se trouve, mais l'on peut supposer qu'elle est à dilatation complète après trois heures du matin, quand « la pesanteur descendait dans ses fesses et dans ses cuisses » (*PB*, p. 445). Zola décrit ici le « deuxième stade du travail », la « phase de descente/phase d'expulsion » qui prend fin à la « naissance de l'enfant » (Haute Autorité de Santé, 2017, p. 5). Dans le récit, c'est aussi durant cette phase que la poche des eaux se rompt, suivie par « le travail d'expulsion » où « c'était elle maintenant qui poussait » jusqu'à ce que « l'enfant roul[e] sur le lit » (*PB*, p. 446, 447).

Le troisième et dernier stade du travail est celui qui prend fin avec la « délivrance » (Haute Autorité de Santé, 2017, p. 5). Pour Adèle, les contractions permettant l'expulsion du placenta reprennent « un quart d'heure » après la naissance. Le cordon ombilical est un « boyau qui lui sortait du ventre » sur lequel elle tire pour faire sortir le placenta appelé « tout un paquet » (*PB*, p. 448).

Les stades du travail d'Adèle dans *Pot-bouille* sont si bien décrits qu'ils pourraient servir d'illustration au document de la HAS concernant l'accouchement normal (Haute Autorité de Santé, 2017). Le texte de Zola présente un caractère scientifique, mais aussi ethnologique lorsqu'il décrit les positions pour accoucher.

2. 2. 2. Les positions pour accoucher

Durant le premier stade de leur travail, les quatre parturientes des *Rougon-Macquart* se meuvent librement. Zola s'intéresse à ce besoin de mouvement qui soulage la douleur des contractions. Louise dans *La Joie de vivre*, le dit elle-même : « Il faut que je promène ça [...], il m'est impossible de rester en place » (*LJDV*, p. 339). Elle fait des allées et venues entre le rez-de-chaussée et le premier étage puis elle se « balanç[e] d'un mouvement d'horloge » (*LJDV*, p. 341). Elle éprouve « le besoin de piétiner », de marcher « sans relâche » (*LJDV*, p. 343). Malgré la fatigue et la montée en intensité de la douleur, Louise préfère se tenir debout, « dans un perpétuel mouvement des reins » (*LJDV*, p. 345). Elle est « pliée », « courbée » par les contractions les plus fortes (*LJDV*, p. 343), de même que Gervaise est également « courbée en deux » (*LA*, p. 141). Adèle aussi, dans *Pot-bouille*, ressent « un besoin de marcher, de promener son mal » (*PB*, p. 445). « Plier », « piétiner » et « dandiner » sont des verbes que l'on retrouve à la fois dans *La Joie de vivre* et dans *Pot-bouille* et qui décrivent les mouvements des

parturientes. Enfin, Lise, dans *La Terre*, aime mieux elle aussi « piétin[er] » plutôt que « de se mettre au lit » (*LT*, p. 302). Zola donne à voir des accouchements en mouvement dans une sorte d'hypotypose, c'est-à-dire une description vivante, animée. Le lecteur peut clairement visualiser Louise s'agiter pour essayer de calmer sa douleur.

Dans les récits des *Rougon-Macquart*, les positions pour le deuxième stade du travail, autrement dit l'expulsion de l'enfant, diffèrent en fonction de l'origine sociale des parturientes et témoignent des connaissances ethnologiques et sociologiques de Zola. Certaines accouchent à même le sol, d'autres dans leur lit. Ainsi, Gervaise, lingère, essaie de travailler jusqu'au dernier moment où elle « tomba et accoucha par terre, sur un paillason » (*LA*, p. 142). Adèle, épuisée, se couche dans son lit après avoir « étal[é] une vieille toile cirée ronde », « la gorge renversée, les jambes élargies, elle se cramponnait des deux mains au lit de fer » (*PB*, p. 447). Lise accouche elle aussi dans sa chambre mais pas dans son lit :

Déjà, la Frimat avait préparé le lit de misère, selon l'usage des campagnes : un simple drap jeté au milieu de la pièce, sur une botte de paille, et trois chaises renversées. Lise s'accroupit, s'écartela, adossée à une des chaises, la jambe droite contre la seconde, la gauche contre la troisième. (*LT*, p. 308)

Cette dernière manière d'accoucher ne semble pas provenir de l'imagination de l'auteur, mais bien d'une façon de faire attestée dans les campagnes puisque l'on sait qu'en 1925, dans le Nivernais, « des femmes accouchaient toujours à genoux sur un tas de paille ou de balle, au pied d'une chaise où elles se cramponnaient » (Knibiehler & Fouquet, 1980, p. 213).

Louise est transportée « sur le grand lit » sur lequel on a « mis une planche entre les matelas ». Elle accouche en position gynécologique « adossée contre un entassement d'oreillers, elle avait les reins appuyés au bord même ; et on écarta les cuisses, on posa les pieds sur les dossiers de deux petits fauteuils » (*LJDV*, p. 359). La sage-femme et le médecin choisissent cette position en vue de la manœuvre obstétricale qu'ils s'apprêtent à réaliser. Dans le texte de Zola, rien n'est laissé au hasard, pas même la position pour accoucher puisque celle-ci est en lien avec l'origine sociale de la parturiente ainsi qu'avec le déroulement plus ou moins pathologique de l'accouchement. Avec la description du mouvement et des différentes positions d'enfantement, c'est bien le corps qui est l'élément central de ces textes.

2. 2. 3. Le corps, la nudité et la pudeur

Quand Zola fait le récit de l'accouchement, il fait d'abord le récit d'un corps souffrant et se mouvant. C'est à cause de cette grande attention au corps qu'il a parfois choqué ses contemporains. Selon Alain Corbin, la littérature naturaliste en particulier « a inventé un nouveau regard, qui déborde le corps tout en l'englobant », « l'omniprésence de la "chair en texte" est désormais frappante dans le roman » (Corbin et al., 2005, p. 172). Les personnages des *Rougon-Macquart* ne sont pas de purs esprits, mais bien des êtres incarnés. Ils ont un « ventre » - avec trente-huit occurrences dans le corpus -, mais aussi « une bouche » (*LA*, p. 141), des « flancs », des « reins », une « langue », des « joues », des « épaules », des « fesses », et des « cuisses » - terme répété seize fois dans les quatre textes -, des « jambes », un « cou », une « gorge », des « os », des « dents », une « main » (*PB*, p. 444, 445, 447, 448). Le corps se manifeste : Gervaise a de « grosses larmes » (*LA*, p. 142) tandis qu'Adèle ressent « un grand frisson », « une soif ardente », et est en « sueur » (*PB*, p. 445, 447). Selon Emmanuelle Berthiaud, « Zola n'élude aucun détail de la réalité physique de cette grossesse [...]: nausées, maux de tête, constipation, douleurs diverses, sont évoqués sans pudeur. » (Berthiaud, 2011, p. 346).

Si Zola ne craint pas d'exposer le corps de ses personnages, il peine à nommer précisément la vulve et le vagin des femmes en travail. Ces parties anatomiques sont réduites à « un trou » pour Adèle (*PB*, p. 447) et Lise (*LT*, p. 311) ou bien évoquées par des périphrases métaphoriques telles que la « maternité ensanglantée et béante » (*LJDV*, p. 359). La description des parties génitales est le moment où le texte perd le plus son ambition d'exactitude scientifique et de réalisme pour glisser vers une vision fantasmée. Ce point-ci sera approfondi dans notre dernier chapitre (voir sous-partie 4.3.1).

Ce sont plus précisément les mentions scatologiques, au moment de la naissance, qui ont pu scandaliser les lecteurs. La fille d'Adèle naît « au milieu d'une mare d'excréments et de glaires sanguinolentes » (*PB*, p. 447). Pour Louise, « des excréments jaillirent, l'enfant tomba dans un dernier effort, sous une pluie de sang et d'eaux sales » (*LJDV*, p. 364). Zola utilise le terme « excréments » à la fois pour narrer l'accouchement d'Adèle - une fille-mère, la domestique tout en bas de l'échelle sociale de l'immeuble de rue Choiseul - et celui de Louise, une bourgeoise très pudique. Peut-être veut-il montrer que les humains sont tous pareils derrière leurs vêtements et qu'ils sont traversés par les mêmes manifestations corporelles. Le point de vue de Zola sur l'accouchement de Louise est plutôt subversif pour son époque. En effet, selon Jean Borie, le corps est du côté du peuple : « le corps c'est le peuple, et le peuple, c'est le corps. Les gens bien éduqués ne parlent ni de l'un ni

de l'autre. » (Mitterrand, 2002, p. 77). Or, Zola affirme que même les bourgeois ont un corps.

Si le corps s'exprime de la même manière chez l'épouse de bonne famille ou chez la domestique, la façon de vivre cet état corporel diffère en fonction de son origine sociale. Au début de son accouchement, Louise pense avant tout à se couvrir devant son mari et sa cousine et elle refuse que l'on aille chercher le médecin car c'est un homme. Elle a « une pudeur malade de femme coquette » (*LJDV*, p. 342) et est « inquiète des coins de nudité qu'elle montrait » (*LJDV*, p. 344). Le terme « pudeur » est mentionné à trois reprises dans l'extrait de *La Joie de vivre* alors qu'il n'apparaît pas dans les scènes d'accouchement des autres romans ; comme si cette notion, ainsi que la conscience de sa propre nudité, était réservée aux classes sociales aisées. Cette pudeur est connotée plutôt négativement dans le texte puisqu'elle entraîne des tergiversations et fait retarder la prise en charge de Louise. À l'inverse, Lise, membre d'une famille de paysans, se soucie peu de son apparence. Lorsqu'elle s'installe pour accoucher, elle exige que les portes soient laissées ouvertes pour qu'elle se sente moins loin de la Coliche, sa vache qui est sur le point de mettre bas. Sa jupe est simplement « rejetée sur sa gorge » (*LT*, p. 308).

Néanmoins, la dichotomie n'est pas franche entre les catégories sociales en ce qui concerne les questions de pudeur. En effet, Gervaise, qui appartient au monde des ouvriers, a peur d'être aperçue alors qu'elle monte les escaliers de son immeuble en ayant des contractions, « elle éprouvait une honte à être trouvée là par des hommes » (*LA*, p. 141). Se dessine ici - en sus des différences entre les gens aisés et ceux davantage dans le besoin - une opposition entre la ville et la campagne, où il y aurait moins de retenue en milieu rural.

Les extraits des *Rougon-Macquart* analysés mettent en scène des femmes accouchant, et leur corps est mis au premier plan. Lise, Gervaise et Adèle ont un accouchement normal tandis que pour Louise, dans *La Joie de vivre*, la présentation fœtale est dystocique. C'est alors pour Zola l'occasion de montrer son érudition et de donner à son texte un registre didactique. Il apprend au lecteur comment se déroulaient un travail et une expulsion pathologiques.

2. 3. Quand l'accouchement devient pathologique

L'accouchement de Louise dans *La Joie de vivre*, peut être qualifié de pathologique par bien des manières. Tout d'abord, il est prématuré, « à huit mois » (*LJDV*, p. 340). Sous le Second Empire, les enfants nés prématurément, même si ce ne sont pas de « grands prématurés », ont peu de chance de survivre. Ce n'est qu'à « la fin du XIX^e siècle que les soins hospitaliers aux nouveau-nés de faible poids ou

prématurés [...] ont progressé grâce à l'obstétricien Stéphane Tarnier » qui invente les couveuses et les sondes gastriques pour nouveau-né (Lardeux, 2015, §7). De plus, le fœtus se présente par l'épaule, ce qui rend impossible un accouchement sans intervention médicale.

2. 3. 1. La tentation de la césarienne

Madame Bouland, la sage-femme, diagnostique la présentation dystocique et déclare que « la présence d'un médecin est absolument nécessaire » (*LJDV*, p. 347). Après avoir examiné Louise, le docteur Cazenove hésite quant à la conduite à tenir. Lui qui a exercé dans sa jeunesse en outre-mer, il se souvient « des femmes éventrées à l'occasion », notamment « d'une grande fille dont l'enfant se présentait ainsi par l'épaule et qui avait succombé » (*LJDV*, p. 356). Il envisage la césarienne car il craint que la manœuvre de la version échoue et que la mère et l'enfant meurent. En césarisant Louise, il espère au moins sauver le nourrisson. Cependant, il exprime son indécision en déclarant : « l'opération césarienne assurerait la vie du petit ; mais l'état de la pauvre femme n'est pas désespéré au point que je me sente le droit de la sacrifier ainsi » (*LJDV*, p. 356). Ces propos illustrent bien ce que représentait cette opération aux XVIII^e et XIX^e siècles :

Cette opération qui est devenue l'une des plus banales de la chirurgie, a suscité une appréhension quasi superstitieuse, née de sentiments très complexes : la peur d'aller contre la nature et d'outrepasser le pouvoir de l'homme, la crainte qui s'attache au sang volontairement répandu, et en même temps la tentation insurmontable de tromper la mort. (Laget, 1979, p. 177)

Dans son ouvrage sur l'histoire de la naissance, Fernand Leroy explique que la césarienne est l'héritage d'une longue tradition, à la fois médicale et religieuse. Ses origines sont mythiques. Selon certaines versions, Esculape, le dieu médecin, serait né par césarienne post-mortem (Leroy, 2002, p. 249). Au Moyen Âge, l'Église catholique aurait encouragé les césariennes post-mortem pour pouvoir baptiser l'enfant, tandis que les accoucheurs préféraient injecter de l'eau bénite en intra-utérin et extraire par morceau le fœtus par voie basse (Leroy, 2002, p. 259). La question de la césarienne est donc restée liée pendant longtemps à celle du baptême. Dans *La Joie de vivre*, le docteur Cazenove, qui est athée, ne s'embarrasse pas de considérations religieuses, mais s'intéresse à sauver la vie terrestre de ses patients. Il sait que les chances de survie de Louise sont extrêmement faibles. Pour le médecin Baudelocque (1746-1810), la césarienne devait être réservée aux cas désespérés, mais n'était pas nécessairement post-mortem. On comptait, en 1840, 60% de mortalité maternelle en cas de césarienne, et ce chiffre est probablement largement sous-estimé (Leroy, 2002, p. 281). Ce n'est qu'en 1882 que les chances de survie maternelle augmentent, lorsque le

dogme selon lequel il ne faudrait pas suturer l'utérus est aboli par deux accoucheurs allemands, Adolph Kehrer et Max Sänger (Leroy, 2002, p. 284), ainsi qu'avec l'amélioration de l'hygiène et de l'anesthésie.

Dans *La Joie de vivre*, la question de la césarienne semble avant tout être un ingrédient permettant de créer une tension dramatique. Zola l'évoque car il sait qu'elle est réservée aux situations les plus graves et que son issue est souvent fatale. Le simple fait d'en parler donne à cette scène d'accouchement un caractère exceptionnel. Le docteur Cazenove abandonne rapidement cette idée pour se concentrer sur les manœuvres obstétricales à réaliser.

2. 3. 2. Présentation dystocique et manœuvres obstétricales

Face à cette présentation de l'épaule, le docteur Cazenove se propose de « tente[r] la version » (*LJDV*, p. 356). C'est-à-dire qu'il veut introduire sa main dans l'utérus et faire tourner le fœtus en le faisant passer d'une présentation de l'épaule à une présentation du siège pour ensuite l'extraire en tractant d'abord les pieds. Cette manœuvre, aussi appelée version podalique interne, est connue depuis longtemps. Ambroise Paré (1510-1590) en faisait la promotion au XVI^e siècle et elle était déjà proposée par Celse et Soranos d'Éphèse, médecins des premiers siècles après Jésus-Christ (Leroy, 2002, p. 135). Aujourd'hui, on préfère la césarienne à cette manœuvre parfois périlleuse, dont l'exécution est presque réservée à l'extraction du deuxième jumeau, dans certains accouchements de grossesses gémellaires.

La manœuvre de version – grande extraction est ici rendue très difficile, car la poche des eaux s'est rompue spontanément, bien avant l'arrivée du médecin. Il est alors beaucoup plus délicat de mobiliser le fœtus à l'intérieur de l'utérus. Le docteur Cazenove en a bien conscience puisqu'il déclare : « On a trop attendu, l'introduction de la main sera difficile. Vous voyez, l'épaule s'est déjà engagée dans le col » (*LJDV*, p. 360). Zola connaît donc le principe de la version, mais aussi le détail de son exécution et ses facteurs limitants.

À la page 360, le texte se fait didactique, il est presque superposable à une leçon d'obstétrique, avec un supplément de tension dramatique, notamment lorsque la manœuvre est qualifiée de « dangereuse ». Zola fait un résumé narratif de sa lecture du *Guide pratique de l'accoucheur et de la sage-femme* de Lucien Pénard (voir 1.2.2.). Les gestes du docteur Cazenove sont décrits avec une précision médicale :

Les doigts, allongés en forme de coin, pénétrèrent ensuite peu à peu, avec un léger mouvement tournant, qui facilita l'introduction de la main jusqu'au poignet. Elle

s'enfonça encore, avança toujours, alla chercher les genoux, puis les pieds de l'enfant ; tandis que l'autre main appuyait davantage sur le bas-ventre, en aidant la besogne intérieure. (*LJDV*, p. 360, 361)

Cette manœuvre est réalisée sans anesthésie. Le médecin envisageait d'utiliser du chloroforme, mais il avait « la crainte d'une hémorragie, ce qui était une contre-indication formelle » (*LJDV*, p. 357). Pendant l'introduction de la main du docteur, Louise est évanouie, mais elle reprend des forces au moment de l'expulsion et se débat à cause de la douleur. Alors que la manœuvre avait presque réussi, la tête de l'enfant est retenue, il s'agit d'une rétention sur tête dernière. Le docteur Cazenove ne peut pas s'approcher de Louise et l'enfant finit par naître spontanément après de longues minutes. Il est « bleu noir, livide » et ses « battements du cœur restaient insensibles » (*LJDV*, p. 364).

Avec cette présentation de l'épaulé, Zola témoigne de ses connaissances médicales, de l'ampleur et de la précision de ses recherches. La question de la version et de son exécution occupe près d'une dizaine de pages. Julien Gracq aurait ici pu reprocher à Zola que ses descriptions « sentent la fiche et le catalogue » (Gracq, 2008, p. 614). Le but est peut-être d'instruire le lecteur sur les complications possibles de l'accouchement, mais aussi d'illustrer le projet naturaliste : dévoiler la réalité. Les détails concernant la manœuvre de la version ne participent pas simplement à « l'effet de réel ». Selon Roland Barthes, on parle d'effet de réel lorsque les éléments du texte sont des « détails inutiles » (Barthes, 1968, p. 85) présents seulement pour signer leur réalisme, leur lien avec la réalité. Ici, le récit de la version – grande extraction a une fonction au moins didactique et dramatique. En effet, le caractère périlleux de la manœuvre, et le fait qu'on « ne voyait rien de cette besogne, il n'y avait plus que ce bras disparu dans ce corps » (*LJDV*, p. 361) entretiennent le suspens.

Zola décrit donc avec un grand réalisme les aspects physiques d'un accouchement, qu'il soit physiologique ou pathologique. Il s'est appuyé sur le *Guide pratique de l'accoucheur et de la sage-femme* de Lucien Pénard pour livrer sa propre vision de la naissance. Dans une veine romanesque, l'auteur naturaliste nous informe sur le déroulement d'un accouchement sous le Second Empire. Il fait également une peinture sociale de la parturition, notamment à travers le portrait des acteurs présents.

III. Dimension sociale des accouchements dans les *Rougon-Macquart*

3. 1. Accoucher à la maison ou à l'hôpital ?

3. 1. 1. Fuir l'hôpital

Lise, Gervaise, Adèle et Louise accouchent toutes à leur domicile. La possibilité d'aller à l'hôpital n'est même pas évoquée. Durant la majeure partie du XIX^e siècle, il n'est pas bien perçu d'accoucher à l'hôpital, celui-ci « accueillant quasi exclusivement les mères illégitimes et indigentes » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 389-395). En plus d'être un marqueur social stigmatisant, l'hôpital est vu comme un lieu potentiellement dangereux à cause des épidémies de fièvre puerpérale qui y sévissent, « dans certains petits hôpitaux où régnait un manque d'hygiène notable, [elle] pouvait atteindre jusqu'à 2 femmes sur 3 ». La mortalité maternelle est beaucoup plus élevée à l'hôpital et « pouvait tuer jusqu'à une accouchée sur trente (en 1833) » contre « une accouchée sur deux cents » à la campagne (Knibiehler & Fouquet, 1980, p. 213). Les statistiques élaborées par l'obstétricien Stéphane Tarnier confirment ces mauvais résultats, avec en 1856, 5,9 % de mortalité dans la maternité de Port-Royal contre 0,3 % en ville dans le même arrondissement (Beauvalet, 2010, §7). Le mal est connu des accoucheurs mais ils n'en devinent pas la cause. C'est un obstétricien hongrois, Semmelweis, qui, en 1861, publie un ouvrage identifiant la désinfection des mains comme principale mesure pour lutter contre la fièvre puerpérale. Ces précautions font alors chuter la fréquence des décès causés par cette maladie (Boetsch et al., 1998, p. 428, 429). Ce n'est qu'à partir de 1880 que les progrès de l'obstétrique et de l'hygiène « encouragent des patientes mariées à franchir les portes de l'hôpital à la recherche d'un accouchement plus sûr » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 389-395).

3. 1. 2. Le manque d'hygiène

Si Zola décrit avec beaucoup de détails les étapes de l'accouchement, aucune mention n'est faite des précautions d'hygiène que pourraient prendre les professionnels de santé avant de toucher les femmes enceintes. Cela signifie-t-il qu'il n'y en a pas ou que Zola n'en parle pas ? Quand on sait à quel point le romancier est scrupuleux dans ses descriptions, on peut supposer que cet « oubli » témoigne en fait d'un manque d'hygiène général. Lorsque le docteur Cazenove se prépare pour faire la manœuvre de version – grande extraction, il ne se lave pas les mains. Il est simplement expliqué qu'il « avait induit de saindoux sa main gauche » (*LJDV*, p. 360). Ce n'est qu'après la manœuvre que le médecin « lavait sa main, souillée et sanglante comme la main d'un boucher » (*LJDV*, p. 361). Il s'agit de

l'unique occurrence du terme « laver » dans l'ensemble de nos quatre textes qui soit en rapport avec les préparatifs de l'accouchement. D'autres mentions d'hygiène apparaissent, mais seulement après l'expulsion. Louise a « les cuisses lavées » (*LJDV*, p. 365), et son enfant est aussi lavé (*LJDV*, p. 368). Dans *La Terre*, le nouveau-né est également lavé « à l'eau tiède » (*LT*, p. 313).

Dans les *Rougon-Macquart*, le manque de propreté entourant l'accouchement est surprenant puisque le XIX^e siècle est considéré comme « le grand siècle de l'hygiène » (Frioux et al., 2011). En France, on remarque une certaine volonté des pouvoirs publics avec « la création, en 1802, du Conseil de salubrité de Paris », et en 1848, du « Comité consultatif d'hygiène publique » (Hartemann & Maisonnnet, 2016, p. 18 et 19). Malgré les résolutions de la sphère politique et du corps médical de lutter contre les épidémies, il faut notamment attendre Louis Pasteur (1822-1895) et Joseph Lister (1827-1912) pour véritablement comprendre le mécanisme des infections et s'en prémunir grâce à la pratique nouvelle de l'« antisepsie » (Hartemann & Maisonnnet, 2016, p. 19). Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que « les recommandations des spécialistes de l'hygiène ne cessent en effet de gagner en influence dans la société française » (Bauduin, 2021). Zola écrivant sur l'époque du Second Empire (1852-1870), il n'est donc peut-être pas si étonnant de constater dans ses textes le manque d'hygiène des soignants.

L'hygiène, chez Zola, n'est pas liée à des pratiques individuelles, elle est davantage symbolique et morale. Pour Émilie Bauduin, « le cycle des *Rougon-Macquart* cherche lui aussi à induire un assainissement, non de ses personnages, mais de la société tout entière, grâce à la “vérité” de sa représentation » (Bauduin, 2021). Zola est influencé par les hygiénistes de son époque en traduisant leurs préceptes à un niveau littéraire. Il ne s'agit pas pour lui de promouvoir la propreté des corps, mais plutôt une propreté morale, en faisant prendre conscience à ses lecteurs que la société serait malade. Avant de proposer un remède, il pose d'abord un diagnostic. Il écrit que « notre temps est pris de folie cérébrale, [...] notre temps a besoin de moralistes, de chroniqueurs qui marquent les phases de sa maladie » (Bauduin, 2021). Pour le républicain qu'est Zola, le Second Empire était nécessairement une époque dégénérescente, une « étrange époque de folie et de honte » selon ses propres mots. Influencé par Claude Bernard, l'auteur du Naturalisme veut se faire le docteur, non pas du corps humain, mais de la société, avec une « migration de la notion d'hygiène du discours médical au discours littéraire » (Bauduin, 2021). Il ne faut donc pas chercher dans les *Rougon-Macquart* une histoire médicale de l'hygiène, mais plutôt sa transposition sur un plan symbolique avec l'idée que le monde est en marche vers un assainissement moral,

pendant des mesures sociales et sanitaires de la fin du XIX^e siècle. Cette vision est surtout prégnante après les *Rougon-Macquart*, dans le roman *Fécondité*.

Après cet aparté qui analysait le rapport de Zola à l'hygiène en adoptant un point de vue plus global sur l'ensemble de son œuvre, concentrons-nous maintenant sur le détail de l'organisation sociale des accouchements dans notre corpus.

3. 2. Qui est présent ?

Les extraits étudiés des *Rougon-Macquart* nous informent sur qui pouvait être présent lors d'un accouchement et nous révèlent comment s'articulaient les relations entre les différents protagonistes. Adèle accouche seule, tout comme Gervaise. Cette dernière est cependant rapidement rejointe par sa sage-femme. Au contraire, Lise et Louise sont entourées de nombreuses personnes. L'épouse de Buteau accouchant au même moment que le vêlage de la Coliche, c'est toute une assemblée qui est réunie : Buteau et la sœur Françoise, les voisines la Frimat et la Bécu, le vétérinaire, ainsi que deux autres voisins. Dans la demeure des Chanteau, Louise est d'abord soutenue par la cousine Pauline, puis par madame Bouland, la sage-femme, et le docteur Cazenove. Lazare, le mari, et Véronique, l'employée de maison, sont également présents. Au rez-de-chaussée, le beau-père Chanteau, brièvement rejoint par l'abbé Horteur, n'entend que les rumeurs de l'accouchement.

3. 2. 1. Distinguer matrone et sage-femme

Si le recours au médecin n'est réservé qu'à Louise, issue de la bourgeoisie, l'appel à une sage-femme semble plus répandu, à la fois dans les milieux aisés et ceux plus populaires. En effet, le premier réflexe de Gervaise, avec le début des contractions, est de faire quérir la sage-femme. Pour Louise, madame Bouland est également la spécialiste de première ligne, Lazare n'allant chercher le docteur Cazenove seulement sur les ordres de la sage-femme, lorsque la situation se détériore. La présence de ces professionnels de santé témoigne de la médicalisation croissante de l'accouchement. La naissance n'est plus réservée à un cercle privé de femmes initiées, mais a commencé à se rationaliser dès le XVII^e siècle (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43).

Néanmoins, les sages-femmes ne sont pas présentes à tous les accouchements. Elles se font rares dans les milieux ruraux. Comme le soulignent Knibiehler et Fouquet, « les sages-femmes ne sont d'ailleurs en nombre suffisant que dans les villes » (Knibiehler & Fouquet, 1980, p. 213). Alors que la sage-femme de Gervaise arrive rapidement, car nous sommes à Paris, madame Bouland met

plusieurs heures pour venir chez les Chanteau. Elle travaille en effet sur un territoire plus vaste et est à « trois lieues de là » (*LJDV*, p. 345) lorsque Lazare va la chercher, ce qui fait environ quatorze kilomètres à parcourir en carriole. De manière encore plus significative, aucune mention n'est faite de la profession dans l'extrait de *La Terre*, probablement parce que le village de Rognes est trop isolé. Pour Lise, on préfère faire appel à la Frimat, car « elle était bonne aussi pour les accouchements, toutes les voisines lui passaient par les mains » (*LT*, p. 306). Zola reflète ici une réalité puisqu'il est attesté que « dans bien des campagnes, c'est encore une simple matrone qui assiste la femme en couches » (Knibiehler & Fouquet, 1980, p. 212). Dans une perspective parisienne, la matrone fait figure d'antiquité. Elle appartient aux temps anciens, avant les mesures développées dès la seconde moitié du XVIII^e siècle pour professionnaliser la sage-femme et véhiculer un « discours sur la matrone coupable et la sage-femme à instruire », cette dernière étant investie d'une mission de santé publique (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 33-67).

À la différence d'une sage-femme, une matrone n'a pas étudié la maïeutique et n'a que l'expérience pour tout apprentissage. Elle exerce une « fonction sociale » plutôt qu'un métier (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43). Au fil des siècles, et surtout après 1750, la matrone s'est progressivement effacée devant la sage-femme, pour que, selon les pouvoirs publics « les femmes en couches et les nouveau-nés ne meurent plus en si grand nombre, entre les mains sales et inexpertes des matrones de village » (Morel, 1991, p. 637). En théorie, la matrone n'a plus le droit, au XIX^e siècle, de pratiquer les accouchements, mais « l'exercice illégal de l'art des accouchements » est peu réprimé jusqu'à la loi du 30 novembre 1892 (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Elles ont continué d'intervenir dans leur village « de façon récurrente jusqu'aux années 1860 » (Sage-Pranchère, 2014, p. 202). Dans *La Terre*, la Frimat assiste les femmes enceintes et également les animaux qui mettent bas. Les actions que la Frimat entreprend envers la Coliche font douter de ses compétences. Elle perce la poche des eaux de la vache alors que le vétérinaire « défend de la crever. Il dit que ça aide » (*LT*, p. 304). Zola élabore une figure de matrone très impulsive, dont l'expertise est limitée, et qui s'oppose à celle du vétérinaire, davantage du côté de la science. Les termes se rapportant à la Frimat sont assez péjoratifs : c'est une « vieille femme », parlant « aigrement ». Elle traite le vétérinaire de « bel âne », elle est « pleine de mépris » pour lui (*LT*, p. 303, 304, 307). Pour l'historien Jacques Gélis, les matrones ont été victimes d'une « campagne bien orchestrée de dénigrement » notamment à cause de la méfiance de l'État et de l'Église quant à leur « pouvoir sur la communauté des femmes » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43). Zola semble ici s'inscrire dans cette tradition de disqualification des matrones.

Cette voisine possède néanmoins un certain sens clinique et s'inquiète du travail de Lise qui dure depuis « vingt-quatre heures » (*LT*, p. 306). Elle aimerait que Buteau fasse venir le médecin, mais le mari de Lise est bien trop avare pour accéder à sa demande. Il considère que ce serait la « dorloter » (*LT*, p. 306). Il sait qu'il n'aura pas besoin de payer la matrone, car ce n'est pas l'usage ; on lui « offre tout juste le couvert en la remerciant de ses services » (Gélis, 1988, p. 944). Encore une fois, Zola décrit avec une justesse anthropologique l'usage des campagnes, où « on n'appelait presque jamais le médecin, rarement la sage-femme pour une naissance » (Knibiehler & Fouquet, 1980, p. 212). C'est alors la Frimat qui installe Lise et qui est « agenouillée entre les jambes, guettant l'enfant, prête à le recevoir » (*LT*, p. 311). En dressant le portrait en action d'une matrone, Zola aborde un sujet méconnu des historiens. En effet, « les femmes qui accouchent au village et les matrones qui les secourent n'ont pas laissé de témoignages ; ou si peu. » (Gélis, 1984, p. 13). Peut-être que les sources sur lesquelles se base Zola pour décrire la Frimat sont tirées de son vécu personnel, lui qui « connaît les ruraux, d'expérience » (*LT*, p. 10). Mais l'auteur du Naturalisme, admirateur de Claude Bernard, prompt à célébrer le progrès et la science, peut-il faire un portrait véritablement impartial d'une matrone, par définition peu portée sur les enseignements théoriques ?

Alors que la matrone est un personnage fruste, les sages-femmes sont plus instruites, ce dont l'extrait de *L'Assommoir* rend compte lorsque Coupeau explique que « ces femmes-là passaient leur jeunesse à étudier, elles avaient raison de demander cher » (*LA*, p. 145). Il appelle la sage-femme « madame », ce qui est un certain signe de respect. Dans *L'École des sages-femmes : naissance d'un corps professionnel : 1786-1917*, Nathalie Sage-Pranchère indique que la profession de sage-femme est officiellement reconnue et encadrée depuis la loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803) : « ne peut désormais être sage-femme que celle qui a appris à l'être » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Cette loi officialise la distinction entre matrone et sage-femme. La formation est néanmoins inégale durant toute la première moitié du XIX^e siècle et les médecins accusent régulièrement les sages-femmes d'avoir une « instruction primaire défailante » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Cette critique vise plus particulièrement les sages-femmes de deuxième classe, c'est-à-dire la classe départementale. Il existe en effet, durant tout le XIX^e siècle, deux classes dans la profession. La première est mieux formée et travaille en ville tandis que la seconde bénéficie d'un enseignement plus élémentaire et est destinée à exercer dans les campagnes. Cette distinction permet notamment d'empêcher une fuite des jeunes sages-femmes vers les grandes villes et donc de se prémunir de déserts médicaux. Cependant, « la sage-femme de 2^e classe n'est pas limitée dans ses compétences par rapport à sa collègue de 1^{ère} classe » (Sage-Pranchère, 2014, §20). Ce n'est

qu'en 1916 que les deux classes fusionneront pour aligner « la formation sur le niveau de la première classe » (Sage-Pranchère, 2014, §12).

Coupeau reconnaît l'instruction de la sage-femme de Gervaise, et, étant à Paris, il s'agit très probablement d'une sage-femme de première classe. Depuis la loi du 19 ventôse an XI, les élèves sages-femmes reçoivent des cours théoriques et pratiques au sein d'un hospice, « pendant une durée minimale de six ou neuf mois » (Sage-Pranchère, 2014, §9). En 1893, « la durée de l'enseignement est fixée à deux ans » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Durant la première moitié du XIX^e siècle, les sages-femmes de première classe passent deux examens tandis que les sages-femmes de deuxième classe n'en présentent qu'un seul, et devant un jury moins prestigieux car départemental. Madame Bouland, la sage-femme de Louise, serait plutôt une sage-femme de deuxième classe, étant donné qu'elle exerce sur un territoire rural. Cette distinction entre deux classes n'est pas précisée dans les textes des *Rougon-Macquart*, peut-être parce que Zola l'ignorait, ou parce qu'il ne l'a pas jugée importante.

Les compétences des sages-femmes sont souvent considérées comme insuffisantes, « on déplore avec presque autant d'inquiétude en 1840 qu'elles ne sachent pas assez » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388), mais il faut ajouter à cela une autre attaque : elles seraient les instruments de la dénatalité en aidant les femmes à avorter. Un extrait de *L'Assommoir* se fait l'écho de cette rumeur. Gervaise discute avec d'autres ouvrières qui rapportent une dispute entre une « accoucheuse » et sa bonne concernant un avortement. À en croire Virginie, « c'est dans le métier, d'ailleurs. Toutes en décrochent. » (*LA*, p. 230). Le terme « décrocher » est ici synonyme d'avorter. La bonne aurait menacé la sage-femme de la dénoncer au commissaire, mais dans la réalité, selon Nathalie Sage-Pranchère, « la poursuite de l'avortement avant la fin du XIX^e siècle reste peu fréquente » (Sage-Pranchère, 2014, §45). C'est donc une double accusation qui pèse sur les sages-femmes. Une loi du 30 novembre 1892 vise à encadrer plus étroitement cette profession qui dérange - mais néanmoins considérée comme le premier « agent d'encadrement de la naissance » (Sage-Pranchère, 2014, §57) - en définissant très précisément le champ de leurs compétences.

Zola est bien renseigné sur la profession de sage-femme puisqu'il connaît même les honoraires pratiqués. La sage-femme de Gervaise est rémunérée quinze francs pour l'accouchement, même si elle n'est arrivée que pour la délivrance. Cette rémunération concorde avec celle rapportée par Nathalie Sage-Pranchère dans son article sur « L'appel à la sage-femme. La construction d'un agent de santé publique ». Madame Lorilleux, la belle-sœur de Gervaise, semble jalouse de la rétribution accordée. Elle « la traite de licheuse [gourmande*] et de propre à rien »

car « ça se mettait quatre morceaux de sucre dans son café, ça se faisait donner des quinze francs, pour vous laisser accoucher toute seule » (*LA*, p. 145). Pourtant, l'accompagnement de la sage-femme ne se résume pas qu'à l'accouchement. Elle surveille le post-partum immédiat de Gervaise et veille à sa tranquillité et son repos. Elle lui défend de s'inquiéter pour son mari, supposément incapable de se faire du café. Lorsqu'elle annonce que « si la nuit n'était pas bonne, on l'enverrait chercher le lendemain » (*LA*, p. 144), on apprend que la sage-femme surveille la bonne évolution du post-partum dans les jours qui suivent la naissance.

3. 2. 2. Madame Bouland, le portrait d'une sage-femme

Dans *La Joie de vivre*, madame Bouland est un des personnages principaux de la scène d'accouchement. Spécialement choisie par Louise pour sa renommée, car elle « avait dans la contrée une réputation extraordinaire d'habileté et d'énergie » (*LJDV*, p. 341), Zola dépeint une femme au fort caractère, compétente, mais dont les connaissances pourraient être un peu dépassées. Sa description physique n'est pas flatteuse, « c'était une petite femme brune, maigre, jaune comme un citron, avec un grand nez dominateur » (*LJDV*, p. 346). L'adjectif « dominateur » est révélateur de la personnalité de madame Bouland. Dans la littérature du XIX^e siècle, un parallèle est souvent fait entre les caractéristiques physiques et le caractère. Ici, le qualificatif annonce le lexique de l'autorité retrouvé plus loin : « elle parlait fort, avait des allures despotiques », elle « venait de prendre possession de la chambre avec autorité [...] donnant des ordres » et elle « exhortait Louise d'une voix militaire, comme si elle eût commandé à la douleur » (*LJDV*, p. 346 et 349).

Cette figure autoritaire n'en reste pas moins humaine et est d'un grand soutien pour Louise. Elle lui parle directement en lui assurant que « ce ne sera rien, ma petite dame. [...] Nous allons vous débarrasser tout à l'heure, en deux temps et trois mouvements » (*LJDV*, p. 350). Tandis qu'elle rassure Louise, madame Bouland fait preuve de pédagogie et prend le temps d'expliquer la situation à la cousine Pauline, lui disant que le travail d'une primipare est souvent long et que « ce qu'elle redoutait, c'était la rupture des eaux, avant l'arrivée du médecin » (*LJDV*, p. 350). Cette sage-femme ne ménage donc pas sa peine pour soutenir la parturiente et sa famille. Après avoir examiné Louise, demandé d'appeler le médecin et réorganisé la chambre à coucher, elle administre de la teinture d'opium à Louise puis essaie « des frictions sur les lombes » (*LJDV*, p. 350). Zola fait le portrait d'une sage-femme expérimentée et très investie auprès de sa patiente.

Cependant, l'on sait grâce à Nathalie Sage-Pranchère que les sages-femmes du XIX^e siècle manquaient parfois de savoirs théoriques actualisés, et cela

transparaît dans le texte de Zola. Madame Bouland ne souhaite pas administrer du chloroforme « contre lequel elle avait les répugnances de la vieille école. À l'entendre, les accouchées mourraient comme des mouches, entre les mains des médecins qui employaient cette drogue » (*LJDV*, p. 350). Le syntagme « à l'entendre » est ici dépréciatif et veut souligner les préjugés de madame Bouland. La cousine Pauline, qui dans le roman fait figure d'érudition et de modernité, a un avis contraire. Pour l'auteur du *Naturalisme*, la sage-femme a tort et n'est pas au fait des dernières avancées de la science. Pourtant, si la sage-femme paraît dépassée sur le sujet de l'anesthésie, l'on sait aujourd'hui que c'est en réalité elle qui avait raison lorsqu'elle déclare que « jamais une femme endormie n'était capable d'un aussi bon travail qu'une femme éveillée » (*LJDV*, p. 350). En effet, l'utilisation du chloroforme était en vogue à l'époque de la reine Victoria (voir 2.1.2.), mais Skowronski souligne que son usage a rapidement été abandonné. De même, la pratique du *twilight sleep* n'est plus répandue aujourd'hui (Skowronski, 2015, p. 26). Cette méthode populaire aux États-Unis au début du XX^e siècle, consistait à endormir les parturientes avec de la morphine et de la scopolamine et impliquait l'extraction de l'enfant aux forceps. De nos jours, l'anesthésie générale lors d'un accouchement par voie basse est exceptionnelle. À la lumière des dernières connaissances obstétricales et de l'histoire de l'anesthésie, les certitudes de madame Bouland sont relues différemment que lors de la parution du roman. Alors qu'elle est présentée comme peu savante par Zola, on peut aujourd'hui réhabiliter ses intuitions.

3. 2. 3. Collaboration entre médecin et sage-femme

Si les sages-femmes sont accusées d'être « rendues téméraires par leur savoir incomplet » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388), la sage-femme de *La Joie de vivre* apparaît au contraire beaucoup plus circonspecte. Dès que madame Bouland diagnostique la présentation dystocique, elle affirme que « la présence d'un médecin est absolument nécessaire », elle ne peut « prendre la responsabilité de l'accouchement, surtout à huit mois » (*LJDV*, p. 347). Selon l'article 33 de la loi du 19 ventôse an XI, « les sages-femmes ne pourront employer les instruments dans les cas d'accouchements laborieux, sans appeler un docteur, ou un médecin ou chirurgien anciennement reçu ». Cependant, aucune mention n'est faite dans cette loi de la pratique des manœuvres obstétricales par les sages-femmes. On ne peut que supposer que l'usage le déconseille ou alors que le choix de le faire revient à chaque sage-femme individuellement, en fonction de son expérience. Dans le texte de Zola, madame Bouland s'y refuse catégoriquement malgré les supplications de Pauline. Elle affirme : « cela m'est défendu », « si je tente la manœuvre et que ça tourne mal, j'aurai toutes sortes d'ennuis sur le dos... » (*LJDV*, p. 347, 354). La résistance de madame Bouland peut être jugée peu réaliste. En

effet, il est probable que Zola l'ignorait, mais les sages-femmes de la première moitié du XIX^e siècle étaient coutumières « d'user des instruments en "oubliant" l'impératif de la présence d'un médecin » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Dès lors, la pratique des manœuvres obstétricales par cette profession paraît tout à fait plausible. Zola, auteur parisien, n'aurait alors qu'une connaissance théorique et partielle du métier de sage-femme, avec une vision qui découle « des certitudes de l'Académie de médecine » plutôt que des « pratiques des écoles départementales » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388).

Madame Bouland expose clairement ses limites tout en rappelant, par l'antiphrase « Avec ça qu'on est tendre pour nous » (*LJDV*, p. 354) que le métier de sage-femme n'est pas toujours bien perçu, et qu'il y a « un réel malaise du corps médical vis-à-vis de la profession d'accoucheuse » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Au milieu du XIX^e siècle, les médecins accoucheurs considèrent les sages-femmes comme « une concurrence féminine » qui amoindrirait le prestige de leur activité. Les médecins de famille et certains obstétriciens pourraient souhaiter que l'art de l'accouchement leur soit réservé, à l'instar de ce qu'il s'est passé aux États-Unis, bien que cela n'ait jamais été envisagé sérieusement en France (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Ils n'hésitent pas à attaquer les erreurs des sages-femmes, parfois réelles, mais souvent grossies par leur regard « misogyn[e] qui déni[e] indistinctement à ces femmes pourtant diplômées toute capacité d'analyse clinique et de sang-froid » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388). Numériquement, les sages-femmes peuvent également apparaître comme une menace puisque leur nombre ne cesse de croître durant le XIX^e siècle et qu'elles « égalent quasiment le nombre cumulé des médecins et des officiers de santé » en 1891 (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388).

Néanmoins, cette farouche « opposition entre corps médicaux » (Sage-Pranchère & Bardet, 2017, p. 351-388) n'apparaît pas dans *La Joie de vivre*. On constate au contraire une très bonne collaboration entre le médecin et la sage-femme. Cela rend compte soit d'une vision idéalisée, soit de ce qui se faisait réellement en dehors de Paris et des aspirations de l'Académie de médecine. Pour Philippe Charrier, « la mise sous tutelle des sages-femmes demeure relative » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43) et il n'est donc pas étonnant que Madame Bouland et le docteur Cazenove travaillent en concertation. Le lexique de la conversation est développé et souligne les échanges entre ces deux professionnels qui sont souvent mentionnés ensemble dans un même syntagme. Quand le docteur Cazenove arrive enfin, il commence par poser « à madame Bouland des questions rapides » (*LJDV*, p. 354). Dans cette thématique, on peut également relever les propositions suivantes : « dit le médecin que madame Bouland avertissait », « elle en causait à voix basse avec le médecin », et « dit à la sage-

femme le médecin » (*LJDV*, p. 361, 362, 365). Le médecin prend seul la décision de réaliser la manœuvre de version – grande extraction et dirige les opérations, mais madame Bouland n'est pas une simple exécutante. Le docteur Cazenove étant médecin généraliste et non obstétricien, il est d'autant plus crédible qu'il doit prendre en compte les remarques de madame Bouland.

À travers la description de madame Bouland, Zola fait le portrait d'une profession. Il dépeint ses compétences, ses relations avec les parturientes et les autres professionnels de santé. Les informations apportées manquent peut-être d'exactitude et ne développent pas toujours les enjeux qui pèsent sur le métier de sage-femme au XIX^e siècle, mais la scène d'accouchement de *La Joie de vivre* a au moins le mérite de mettre cette activité en avant.

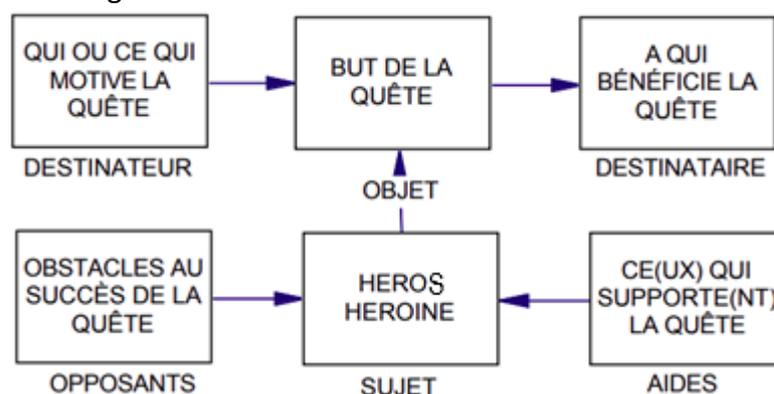
Différentes visions de la naissance coexistent dans les *Rougon-Macquart* avec « deux conceptions du savoir sur la naissance. L'un est empirique et ésotérique (exercé par la matrone), l'autre est scientifique et clinique (exercé par la sage-femme et le médecin obstétricien) » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43). *La Joie de vivre* illustre une vision médicalisée de l'accouchement, avec l'intervention de professionnels qualifiés. La scène est représentative de ce qui est promu par les pouvoirs publics, mais également recherché par certaines familles voulant se prémunir des aléas de la naissance. Celle-ci devient « un événement dont le cours peut être modifié par le savoir et l'expérience médicale, dans un but de maîtrise et de sécurisation » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43). Au contraire, dans *La Terre*, l'accouchement est vu comme un événement « naturel », relevant de la sphère privée, où la marge d'action est limitée. Ce décalage entre le monde bourgeois et le monde rural, encore prégnant durant le Second Empire, a vocation à se réduire avec la disparition des matrones et la généralisation progressive de la naissance à l'hôpital, lieu par excellence de la médicalisation de l'accouchement et marqueur d'un passage définitif de la « sphère privée à celle publique » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19-43).

3. 2. 4. La place du père

Dans toutes nos scènes d'accouchement, à l'exception de celle de *Pot-bouille*, puisqu'elle accouche seule, la place du père est abordée. Figure plus ou moins lointaine du théâtre des opérations, l'image paternelle, dans les *Rougon-Macquart*, n'est pas homogène. Buteau dans *La Terre*, se montre insensible tandis que Coupeau est davantage ému par la naissance de sa fille dans *L'Assommoir*. Dans *La Joie de vivre*, Lazare est une sorte d'adjuvant de l'accouchement de Louise, puisqu'il se met en quête de la sage-femme puis du docteur. Certains pères sont donc des spectateurs pas toujours soutenant tandis que d'autres sont

véritablement partie prenante de l'événement. Leur présence ou leur absence au moment de l'accouchement est également à étudier et à replacer dans son contexte historique.

Les linguistes Propp et Greimas ont élaboré des théories permettant d'analyser des textes à la lumière de ce qui est aujourd'hui nommé « schéma actantiel » (Tochon, 2014). Principalement dans les contes, mais également dans d'autres genres littéraires, on peut repérer une trame narrative presque universelle, avec notamment un objet, un sujet, une quête, des adjuvants et des opposants. Le schéma suivant, tiré de l'article de Tochon, illustre les relations entre ces différentes catégories.



Dans les textes étudiés, l'objet est la naissance, la quête est l'accouchement, et les parturientes sont les sujets, encore que ce dernier point puisse être débattu. On se demande ici si les pères sont des adjuvants ou des opposants. Alors que les sages-femmes et le médecin sont clairement des adjuvants - voire un sujet pour la personne du docteur Cazenove, tant son rôle est central -, la catégorisation des pères demande une analyse plus approfondie et n'est pas stable d'un texte à l'autre.

Dans *La Joie de vivre*, Lazare est un adjutant, c'est-à-dire qu'il aide le sujet à accomplir sa quête, donc qu'il aide Louise à accoucher. Ce rôle d'adjutant n'est pas d'emblée endossé. Lazare, très sensible à la souffrance, préfère d'abord s'enfermer dans sa chambre pour s'éloigner de son épouse. Dans la suite du texte, il reste plutôt en retrait « derrière Pauline » et « écout[e] aux portes », mais c'est lui qui propose d'aller chercher de l'aide et qui se met en route rapidement. Sa promptitude est décrite comme étant presque héroïque. Cependant, il est difficile de déceler dans l'extrait suivant si le ton est héroïcomique, et donc teinté d'ironie, ou bien sérieux au vu de la situation. On peut percevoir un effet de décalage dans l'insistance des autres à ce qu'il mange :

On voulut que Lazare mangeât au moins un morceau de veau, avant de se mettre en route ; mais, la tête perdue, il déclara qu'une seule bouchée l'étranglerait, il partit en courant pour Verchemont. (*LJDV*, p. 342).

En allant chercher la sage-femme, Lazare réalise une sorte de quête à l'intérieur de la quête. Cet épisode est raconté en quelques lignes où l'on apprend qu'il doit affronter « tous les malheurs, [...] au pas de course, et là-bas des ennuis à n'en plus finir ! » (*LJDV*, p. 345). Se dessine ici une opposition intérieur/extérieur et féminin/masculin où l'homme est actif à l'extérieur de son foyer, mais bien maladroit quand il s'agit de soutenir émotionnellement sa compagne. On distingue donc plusieurs catégories binaires avec également action/attente et déplacement/immobilité. Pour l'anthropologue Françoise Héritier, « ces catégories sexuées sont, de plus, hiérarchisées, la catégorie positive étant, dans toutes les cultures, celle qui correspond au masculin » (Héritier-Augé & Molinier, 2014, §35). Le récit stéréotypé de Zola n'en est pas moins représentatif des mœurs de son époque et du rôle social que doit jouer le père.

D'une certaine manière, Lazare dépasse un peu ce stéréotype de genre. Même s'il a « l'attitude gauche de l'homme tombé dans ce drame des couches » (*LJDV*, p. 346), il reste présent auprès de sa femme. Il est tout à fait concerné par l'état de santé de Louise, « désespéré » (*LJDV*, p. 347) lorsque madame Bouland lui annonce la présentation dystocique. Quand on lui demande d'agir, il sort de nouveau pour cette fois aller chercher le médecin. Ensuite, il ne retient pas ses « larmes » ni ses « sanglots » (*LJDV*, p. 356) tandis que le docteur Cazenove lui explique son dilemme. Zola fait le portrait d'un homme sensible, touché par le malheur qui accable sa femme, et prompt à aider les soignants. Lazare est présent à l'accouchement puisque le médecin lui demande de lui tenir la bougie, mais il devient tout à fait choqué par la tournure des événements. Face à la petite main qui sort de la vulve de sa femme, il est « incapable de regarder davantage ». Il reste prostré quand le médecin l'exhorte au courage en s'exclamant : « Un peu d'espoir, que diable ! » (*LJDV*, p. 362). Lazare est tant accaparé par son propre effroi qu'il ne parvient pas à reconforter Louise après la naissance. Il est donc un adjuvant au milieu de la scène d'accouchement, ce statut est plus discutable à la fin. Si le mari reste hagard avec l'arrivée de son enfant, c'est aussi parce qu'il est de nature pessimiste et facilement impressionnable. En écrivant *La Joie de vivre*, Zola voulait faire de Lazare une sorte de caricature de Schopenhauer. Son personnage n'aurait retenu du philosophe que cette phrase : « la vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui » (Schopenhauer, 1912, p. 326). Lazare a une vision tragique de la vie. Son comportement pendant l'accouchement n'est donc pas censé être représentatif de celui des maris en général, mais il illustre un trait de caractère propre à Lazare.

Dans *La Joie de vivre*, la présence et l'investissement du mari sont tout à fait réalistes et plutôt représentatifs de sa classe bourgeoise. En effet, selon l'historienne Emmanuelle Berthiaud, les hommes se sentent de plus en plus concernés par la grossesse et l'accouchement de leur compagne, et ce, dès le XVIII^e siècle (Berthiaud, 2011, p. 713). Elle évoque aussi l'angoisse et l'impuissance que ressentent beaucoup de conjoints, même si d'autres sont indifférents, voire franchement hostiles (Berthiaud, 2011, p. 716 et 722). Il n'est pas rare que le mari soit très présent, « ces attitudes, qui nous paraissent résolument modernes, [...] même s'ils ne sont pas majoritaires, sont de plus en plus fréquentes au cours du XIX^e siècle » (Berthiaud, 2011, p. 721) :

Comme la grossesse, l'accouchement n'est pas un événement qui intéresse uniquement la communauté des femmes, comme on le dit trop souvent. Les maris sont souvent présents, soit directement aux côtés de leur épouse, soit dans une pièce peu éloignée. (Berthiaud, 2011, p. 719)

Cependant, l'attitude des pères dans les milieux populaires est souvent différente de celle des conjoints des milieux bourgeois.

Dans *La Terre*, Buteau consent à aller chercher le vétérinaire pour aider la vache à vêler, mais il refuse de solliciter un médecin pour l'accouchement de son épouse. Il ne s'était pas non plus inquiété durant la grossesse, trop occupé à poursuivre de ses assiduités Françoise, la sœur de Lise. En reprenant le schéma actantiel, on peut considérer que ce conjoint apparaît davantage comme un opposant qu'un adjuvant. Il n'est d'aucun soutien pour Lise. Il agit comme si la naissance n'était pas en soi un événement d'importance, comme si la « quête » - ici l'accouchement - n'était pas digne de considération. Cette attitude serait typique des « milieux ruraux », où il n'y a « aucun égard particulier pour la femme enceinte ou pour la jeune mère. À la campagne, presque partout, la femme reste la servante des hommes, plus ou moins rudoyée selon les régions » (Knibiehler & Fouquet, 1980, p. 210 et 211). Alors que sa femme subit « les derniers efforts de l'expulsion » (*LT*, p. 309), Buteau lui apporte la tête du veau que le vétérinaire avait tranchée pour réussir à l'extraire. L'accouchement de Lise est à peine remarqué, ce qui préoccupe l'assemblée est le sort du petit veau. L'enfant est sur le point de naître quand le mari revient encore dans la chambre pour présenter le deuxième veau, celui-ci étant bien vivant. Il est accompagné de Patoir, le vétérinaire, qui s'adresse à Lise familièrement en s'exclamant : « Hein ! ma grosse, t'en voulais un...Le v'la ! » (*LT*, p. 311).

La familiarité avec laquelle Buteau va et vient dans la chambre de la parturiente est caractéristique du milieu rural, « dans un monde où la continuité de l'œuvre de la nature est perçue comme une évidence, l'accouchement des femmes

se fait souvent en présence du mari » (Berthiaud, 2011, p. 721). Cependant, sa rudesse et son insensibilité sont sûrement extrêmes et ne représentent pas le comportement de tous les paysans face à un accouchement. En effet, le mari de Lise est un personnage particulièrement négatif. Rongé par l'avarice et la violence, il ira jusqu'à violer et tuer Françoise plus tard dans le roman.

Entre Lazare et Buteau, la figure du père dans *L'Assommoir* est plus légère et plus conventionnelle. Coupeau n'est pas présent à l'accouchement ni juste après la naissance puisque « Gervaise défendit d'aller le déranger » (LA, p. 142). Il semble plutôt compatissant lorsqu' « en embrassant Gervaise », il lui dit « Ah ! ma pauvre femme ! » (LA, p. 142). La naissance de Nana est accueillie dans la joie et avec humour. Coupeau « blagu[e] » : « tu vous lâches ça, le temps d'éternuer », « j'avais commandé une fille ! Hein ! me voilà servi ! » (LA, p. 142). Sans mauvaises intentions, le mari de Gervaise l'empêche de se reposer. Il convie le jour même sa famille et les voisins pour « regarder tranquillement » sa femme, sans même lui demander si cela pourrait la déranger, bien qu'elle soit « prise peu à peu d'une fatigue immense » (LA, p. 143 et 145). Ce n'est qu'une fois toute l'assemblée partie que Coupeau se rend compte du tracas supplémentaire qu'il a causé à son épouse. Il se justifie en expliquant qu'il n'a « pas pu les empêcher de venir ». « Très ému », « pris d'un attendrissement », il fait preuve de plus de compassion, demandant à Gervaise : « Où est-il le bobo, que je l'embrasse ? » (LA, p. 146). Un peu maladroit, il n'en prend pas moins ses responsabilités en s'engageant à s'occuper de son enfant. Il se charge « de gagner la pâtée de la petite » et s'occupe d'aller « à la mairie faire sa déclaration » (LA, p. 146). Ces engagements sont cohérents avec les rôles sociaux de l'époque où le travail du père à l'extérieur du foyer est valorisé et attendu. Le fait que Coupeau « dut se relever pour donner au bébé des cuillerées d'eau sucrée tiède » (LA, p. 146) est une mention plus originale. Il est difficile d'évaluer si cet investissement dans les soins au nouveau-né est réaliste ou s'il s'agit d'une liberté narrative prise par Zola.

Dans les textes étudiés, Zola s'est intéressé à la figure du père lors de la naissance. Celui-ci est plus ou moins investi et concerné. Sa place auprès de la parturiente ne cesse de gagner en importance. Au cours du XIX^e siècle, « le conjoint voit son rôle s'accroître », car « l'entourage de la femme en couches se réduit de plus en plus » (Berthiaud, 2011, p. 731). Néanmoins, ni Lise, Louise ou Gervaise ne semblent vouloir compter sur le soutien de leur conjoint. Louise a plutôt tendance à fuir Lazare par pudeur et par gêne. Gervaise, après l'accouchement, se fait du souci pour le dîner de son mari et ne penserait pas à lui demander de l'aide. Lise s'intéresse peu à Buteau, la réciproque étant vraie. Dans les scènes d'accouchement, les échanges entre les conjoints ne témoignent pas d'une communication ouverte et harmonieuse alors même que celle-ci pourrait être

possible dans la réalité, avec « le nouvel idéal conjugal » (Berthiaud, 2011, p. 721) observé dans la société du XIX^e siècle.

3. 2. 5. Soutien féminin lors de l'accouchement

Aucune des femmes en couches des *Rougon-Macquart* ne peut compter sur le soutien de sa propre mère pour la naissance. Cela peut paraître surprenant car traditionnellement « les femmes de la famille – principalement la mère – occupent une place privilégiée auprès de la femme enceinte » (Berthiaud, 2011, p. 731). En ne mentionnant pas la grand-mère du nouveau-né, Zola rend en fait compte des mutations qui s'opèrent au XIX^e siècle. La famille se réduit peu à peu et devient davantage « conjugale », du fait de « l'urbanisation et de la mobilité géographique », ainsi que de « la montée de l'individualisme ». L'isolement de Gervaise est caractéristique du parcours de ces femmes qui quittent la province – Plassans dans le cas de notre blanchisseuse – pour vivre à Paris.

Sans leur mère, Louise et Lise peuvent néanmoins compter sur la présence d'autres femmes de leur famille lors de l'accouchement. Françoise, la petite sœur de Lise, et Pauline, la cousine du mari de Louise, sont des soutiens indéfectibles pendant le travail et la naissance. Toutes les deux sont jeunes et ne sont pas mariées. Leur présence paraît donc peu réaliste, car « ordinairement, on le sait, les jeunes filles n'assistent pas à l'accouchement » (Gélis, 1984, p. 227). Dans *La Joie de vivre*, Louise est d'abord réticente à ce que Pauline l'aide et elle s'en défend : « toi ! oh ! non, oh ! non...Tu n'es pas mariée » (*LJDV*, p. 344). Si Zola choisit tout de même de faire figurer ces jeunes femmes dans les scènes d'accouchement, c'est peut-être pour qu'elles incarnent l'empathie, la compassion envers la femme en couches. À travers le regard de Pauline et Françoise, grâce à la focalisation interne, il peut montrer tout le courage et la souffrance des parturientes, mieux que par les yeux des soignants ou des maris. Pauline est pleine de sollicitude, c'est un soutien moral, et même physique puisqu'elle laisse Louise se pendre à ses épaules (*LJDV*, p. 343). Elle a le « cœur noyé de compassion » et est pleine de « pitié » devant la souffrance de Louise (*LJDV*, p. 350). En termes de cohérence narrative, il est logique que Pauline soit présente à cette scène importante du roman, car elle est le personnage principal, la « joie de vivre », c'est elle. Toujours prête à aider son prochain, il était attendu qu'elle se dévoue corps et âme lors de l'accouchement de Louise. Françoise est davantage préoccupée par sa vache, sa sollicitude est un peu moins poussée que celle de Pauline. Elle a tout de même des paroles réconfortantes et tient la main de sa sœur lors de la naissance (*LT*, p. 312). Grâce à la présence de Pauline et de Françoise, la description de l'accouchement est rendue plus compatissante, et donc plus à même d'émouvoir le lecteur. Ces deux jeunes filles seraient des vecteurs du registre pathétique, registre qui vise à toucher

son auditoire. Elles pourraient également permettre un processus d'identification, bien que les jeunes filles lectrices de Zola se fassent rares au XIX^e siècle (voir 1.2.3.).

Zola représente le microcosme social d'un accouchement avec un certain réalisme et nous donne un aperçu des rôles joués par chacun lors d'une naissance sous le Second Empire. Il nous éclaire sur la place de la sage-femme et du médecin auprès de la parturiente ainsi que sur les relations qu'entretient celle-ci avec son conjoint. Cependant, le naturalisme ne vise pas seulement à décrire la manière dont se déroulait une parturition, les gestes effectués et les acteurs présents. Il s'intéresse également aux enjeux profonds de cet événement à la fois naturel et social et aux attentes et craintes des participants. Dans le même temps, on observe un retour du romanesque malgré le programme naturaliste. En effet, Zola n'écrit pas un article d'anthropologie. Il a un goût pour la métaphore et l'hyperbole propre à l'art littéraire. Son but n'est pas uniquement d'instruire le lecteur, mais également de le divertir, de susciter son attention. Notre quatrième partie étudiera donc tout ce qui dépasse la simple observation des faits, puisque « Zola refuse en définitive de se laisser enfermer dans cette alternative: ou l'art ou la vérité » (Couprie, 1992, p. 56).

IV. Dépassement de la simple observation : la symbolique des accouchements

Nous l'avons vu dans la première partie (voir 1.2.2.), le projet naturaliste de Zola n'est pas seulement de décrire la réalité, il veut également dévoiler la vérité profonde de son sujet d'étude. Pour les accouchements, Zola raconte la physiologie et la pathologie, mais il ne s'arrête pas à un exposé médical. Les scènes étudiées ont une portée symbolique, celle de *La Joie de vivre* symbolise la dimension tragique de la venue au monde, tandis que l'extrait de *La Terre* révèle les liens ancestraux entre fécondité maternelle et fertilité de la terre. Cependant, nous le verrons dans un second temps de cette quatrième partie, les grandes significations symboliques sont elles-mêmes parfois brouillées par la subjectivité de l'auteur. On perçoit la fascination toute personnelle que peut inspirer à Zola un accouchement. Il sort alors du projet réaliste et symbolique pour basculer, sûrement involontairement, vers le fantasme. Ce dernier aspect relève de considérations davantage psychanalytiques qu'historiques, mais il n'en est pas moins révélateur des mentalités autour de la parturition au XIX^e siècle.

4. 1. *La Terre* : un rire carnavalesque ?

La notion de rire carnavalesque a été développée par Mikhaïl Bakhtine pour analyser la fonction du rire dans l'œuvre de François Rabelais. Ce rire est « avant tout un échange intense entre les membres d'un groupe social donné » (Couturier, 1993, p. 253-304). Le carnaval procède d'un retournement de situation : le bouffon devient le roi pour une journée où tout est permis. Le peuple reprend le pouvoir et impose un style familier, parfois grossier et vulgaire, pour transgresser momentanément l'ordre établi. Or, il est révélateur d'étudier la scène d'accouchement de *La Terre* au prisme de cette notion. En effet, on observe également dans cet extrait un renversement : la naissance, qui est envisagée au départ comme un événement douloureux, est en fait accueillie par un grand rire de toute l'assemblée de paysans. Comme Rabelais, Zola a fait entrer dans la littérature « la culture populaire » (Belleau, 1984, p. 37) avec son langage et ses activités. S'intéresser à la thèse de Bakhtine pour décoder l'extrait de *La Terre* nous permet de mieux nous rendre compte de l'ode à la vie qu'est la parturition de Lise, mais aussi de la dimension subversive du texte.

4.1.1. La veine rabelaisienne des *Rougon-Macquart*

Avant d'analyser la scène d'accouchement de *La Terre*, il convient de revenir sur les liens entre l'œuvre de Zola et celle de Rabelais (XVI^e siècle). Selon Henri Mitterand, « à lire *Le Roman expérimental*, on attendait Claude Bernard. À lire les

romans, on trouve Rabelais [...].De là leur succès auprès du peuple » (Mitterand, 2002, p. 32-48). Une thèse explorant l'influence de Rabelais dans la littérature du XIX^e siècle énonce également que « l'importance de la filiation rabelaisienne est aussi colossale chez Émile Zola » (A. Leroy, 2016, p. 23). L'auteur naturaliste était un grand admirateur du médecin Claude Bernard et il n'est pas anodin de remarquer que Rabelais était lui-même un médecin.

L'œuvre de Rabelais narre les aventures de Gargantua et de Pantagruel, ces géants érudits qui aiment faire bonne chère. Le ton est souvent grossier, outrancier, aucune des fonctions du corps n'est taboue. On retrouve chez Zola cette écriture sans interdit, où tout peut être décrit. Tout comme Rabelais et son célèbre « torchecul », Zola « n'hésite pas à montrer les aspects les plus répugnants de la vie » (A. Leroy, 2016, p. 165). Cet intérêt pour la corporalité, pour la matière, peut être vu comme un héritage de Rabelais chez les naturalistes. Dans un mouvement inverse et rétrospectif, Brunetière (1849-1906), un historien de la littérature, a d'ailleurs fait une lecture naturaliste des écrits de Rabelais où « il n'y a point d'opérations distinguées ni de fonctions inférieures. La nature est partout la nature » (A. Leroy, 2016, p. 50).

4.1.2. « la naissance au milieu des éclats de rire »

En écrivant la scène d'accouchement de *La Terre*, le projet de Zola était « de donner les couches gaies de Lise, la naissance au milieu des éclats de rire » (interview au *Figaro* du 16 novembre 1887). Il s'agit ici d'étudier la portée symbolique de ce rire, rire que l'on pourra qualifier de « carnavalesque ».

À bien des égards, l'accouchement de Lise est une scène comique. On note d'abord un comique de gestes, lorsque toute l'assemblée se met, au moyen d'une corde, à tirer le veau qui est retenu dans la Coliche. Mais, « la corde, vieille, à demi pourrie, cassa, et toutes furent culbutées dans la litière, au milieu de cris et de jurons » (*LT*, p. 305). Même Lise « accroupie, avec son gros ventre » s'était mise dans la ligne pour dégager le veau (*LT*, p. 305). Un peu plus loin, quand Buteau apporte la tête du veau pour la montrer à son épouse, tout le monde s'exclame « oh ! le beau veau ! » et Lise ne cesse de répéter : « un si beau veau, un veau si beau, qu'on n'en a jamais vu de si beau ! » (*LT*, p. 310). La répétition du syntagme « beau veau », redoublée par l'assonance en [o], en devient comique. La scène est à la fois cocasse et effroyable. Le lecteur peut être pris d'un rire nerveux devant le décalage de la situation. L'entourage de Lise, et la parturiente elle-même s'émeuvent sans s'horrifier de ce veau décapité au milieu d'un accouchement.

Le rire n'est pas seulement apporté par l'aventure du vêlage, mais également par l'accouchement de Lise. Françoise « fut prise d'une si violente envie de rire » en voyant « la tête de l'enfant, [qui] sortait et rentrait à chaque effort, dans un perpétuel jeu de cache-cache » (*LT*, p. 311). Cependant, le registre comique s'accroît lorsque le vétérinaire se précipite dans la chambre de Lise pour présenter le deuxième veau, celui-ci étant bien vivant.

Et il était à crever de rire, tout nu dans son tablier, les bras, le visage, le corps entier barbouillé de fiente, avec son veau mouillé encore, qui semblait ivre, la tête trop lourde et étonnée. Au milieu de l'acclamation générale, Lise, à le voir, fut prise d'un accès de fou rire, irrésistible, interminable. (*LT*, p. 312)

L'accoutrement du vétérinaire déclenche un fou rire collectif. Même Lise, qui subit les grandes douleurs de l'expulsion, ne peut s'empêcher de s'esclaffer. La souffrance et la gaieté sont entremêlées. La proposition « ça me fend » est révélatrice de ces états physiques et émotionnels contradictoires puisqu'elle peut à la fois signifier la sensation d'écartèlement ressentie à l'expulsion, mais aussi le fait de « se fendre de rire ». De même, l'antithèse « ça criait d'un bout, ça riait de l'autre » rapproche dans une même phrase deux situations normalement opposées (*LT*, p. 312). Or, cette figure du renversement, avec ici la souffrance qui se transforme en rire, est caractéristique du rire carnavalesque.

En effet, la vision de l'accouchement dans *La Terre* est carnavalesque et bouscule l'ordre établi puisque les souffrances attendues sont balayées par un rire communicatif. On est bien loin de la sentence biblique qui annonce un enfantement dans la douleur (Genèse 3 :16), et c'est en cela que cet accouchement est subversif. Les lecteurs contemporains de Zola ont été offusqués par les parallélismes entre la vache et la parturiente ainsi que par les mentions scatologiques. Mais, en réalité, ce qui a probablement le plus choqué est de voir une femme accoucher en riant. Le rire de Lise est alors presque politique, elle ne souscrit pas aux préceptes religieux et à la doxa ambiante sur le « mal joli » (voir plus haut sous-partie 2.1.1). Bien que le fait de rire puisse renforcer les efforts de poussées et les rendre plus efficaces pour l'expulsion, la scène décrite par Zola paraît peu réaliste. Elle est plutôt symbolique et montre peut-être qu'un autre type d'accouchement est possible. Ce serait le moment d'une libération partagée plutôt que d'une souffrance solitaire.

Le champ lexical de l'hilarité est dominant dans la fin de la scène avec les termes et expressions suivantes : « sa gaieté de gros homme farceur », « oublia la décence », « Buteau qui plaisantait aussi », « c'est bête de me faire rire comme ça », « ne me faites donc plus rire », « les rires ronflaient au fond de sa poitrine », « tous se tordirent », « l'accouchée [...] pouffa avec des cris aigus de poule qui

pond », « foutu rigolo qui me fait rire à claquer dans ma peau », « riait plus fort », « Buteau se tapait sur les cuisses », « la Bécu se tenait les côtes », « Patoir éclatait en notes sonores », « les rires redoublèrent, on en fut malade » (*LT*, p. 311 à 313). On ne compte pas moins de huit occurrences du verbe ou du substantif « rire » dans notre extrait de *La Terre*. Ce rire est partagé par tous les personnages présents à l'accouchement de Lise, il devient « *universel* » (Bakhtine, 1970, p. 20). Il est porté à son comble lorsque le vétérinaire, en voulant « essayer d'un revers de main la sueur qui lui coulait du front [...] se balafrâ d'une large traînée de bouse » (*LT*, p. 312). L'humour n'est pas fin, il est plutôt grossier et découle de mentions scatologiques. C'est un rire « populaire » (Bakhtine, 1970, p. 20). Il ne vise pas à cibler un personnage en particulier, puisque Patoir rit de bon cœur avec les autres, mais il célèbre plutôt ce qui peut être drôle dans la vie. Ce rire est carnavalesque car « c'est avant tout un rire *de fête* », « *tout le monde rit* » (Bakhtine, 1970, p. 20). Dans cette perspective, l'accouchement de Lise serait alors une grande fête, une célébration de la vie au sein d'une communauté de paysans.

Cette célébration prend tout son sens au sein du roman de *La Terre* puisque ce quinzième volume des *Rougon-Macquart* met en avant la puissance de vie portée par la terre fertile. Celle-ci est « considérée comme étant la mère éternelle, celle qui enfante toujours [...]. La terre reste éternellement féconde » (Rangasamy, 2011, p. 6). Selon l'historien de la naissance Jacques Gélis, la pensée des habitants du monde rural « était foncièrement analogique », « tout est miroir » (Gélis, 1984, p. 23 et 24). Des parallélismes étaient faits entre la germination au printemps et la grossesse d'une femme, entre le temps des moissons et le moment de l'accouchement. Dans cet esprit, la vulve de Lise est décrite comme la « lucarne grande ouverte du fenil, par où l'on jetait le foin » (*LT*, p. 311). Le fenil est un grenier à foin. Il y a donc une correspondance établie entre la femme et la terre. Ce rapprochement est potentiellement déshumanisant.

Selon Bakhtine, la dernière dimension du rire carnavalesque est ambivalente, « il est joyeux, débordant d'allégresse, mais en même temps il est railleur, sarcastique, il nie et affirme à la fois, ensevelit et ressuscite à la fois » (Bakhtine, 1970, p. 20). Que ce soit chez Rabelais ou Zola, le ton est simultanément aux rires et aux larmes. En cela, la naissance de Pantagruel, le fils de Gargantua, présente des points communs avec l'accouchement de Lise, puisque la mort et la vie sont mêlées :

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplexe ? Ce fut Gargantua son père. Car voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre son fils Pantagruel né, tant beau et tant grand, ne savait que dire ni que faire, et le doute qui troublait son entendement était de savoir s'il devait pleurer pour le deuil de sa femme ou rire pour la joie de son fils. [...] il pleurait comme une vache ; mais tout

soudain riait comme un veau, quand Pantagruel lui revenait en mémoire.
(Rabelais, XVI^e siècle)

Dans *La Terre*, cette ambivalence est bien présente, avec la mort du premier veau décapité, mais aussi avec l'accouchement de Lise. Les douleurs de la parturiente sont niées. Elle le dit elle-même : « personne ne me plaint » (*LT*, p. 311). Sa souffrance disparaît dans cet éclat de rire collectif. Lise n'est qu'un pâle reflet de la fertilité de la terre, elle ne peut que subir le grand cycle de la vie. La puissance de la nature la dépasse. Lise étant constamment prise dans un rapprochement avec la vache, sa propre humanité est niée. Elle-même ne cesse de se comparer à la Coliche. Elle s'animalise lorsqu'elle pense que « toutes les deux vèleraient ensemble » (*LT*, p. 305). Dans un mouvement inverse, la Coliche est humanisée, « elle avait fini par être une personne de la famille » (*LT*, p. 301). Lorsque le vétérinaire arrive, il commence par demander s'il doit s'occuper de la vache ou de Lise (*LT*, p. 307). La femme de Buteau n'est pas seulement comparée à une vache, mais également à une « grenouille » (*LT*, p. 309), et à une « poule » (*LT*, p. 312). Dans une sorte de fusion, où est accentué « le lien étroit qui existe entre le monde animal et le monde humain » (Gural-Migdal, 2004, p. 349), Lise devient un élément comme un autre de la Nature, sans puissance d'agir.

À la lumière de la notion de « rire carnavalesque », la scène d'accouchement de *La Terre* nous apparaît dans toute sa complexité. Elle est à la fois célébration collective de la vie à venir, puisqu'une communauté se rassemble dans un grand éclat de rire autour de la parturiente ; mais c'est également une vision déshumanisante avec une parturiente animalisée et dépassée par les forces de la Nature. En écrivant *La Terre*, Zola a pu vouloir montrer que dans les campagnes, « la Terre était à la fois la tombe et le ventre; elle anéantissait et assurait la renaissance en un cycle ininterrompu » (Gélis, 1984, p. 29). Il met en avant la puissance de vie de la terre, son corolaire étant la déshumanisation de la femme. Cette dernière est une pâle image de la terre à ensemer. L'auteur du naturalisme semble avoir une vision fantasmée de la campagne, mais, si l'on en croit Jacques Gélis, cette vision pourrait en réalité refléter le système de pensées du monde rural. Pour Yvonne Knibiehler également, il est important de « souligner dans les milieux ruraux, la persistance des mœurs traditionnelles qui assimilent la maternité et la fécondité de la terre » (Knibiehler & Fouquet, 1980, p. 210).

4. 2. *La Joie de vivre*, une vision mortifère de l'accouchement

4.2.1. L'influence de Schopenhauer

Zola célèbre la puissance de vie dans *La Terre*, mais dans *La Joie de vivre*, le registre est tout autre. Le douzième roman des *Rougon-Macquart* est écrit alors

que l'auteur vient de perdre sa mère ainsi que d'autres personnes proches. Le début des années 1880 est une période difficile pour lui, il est hanté par des angoisses de mort (*LJDV*, p. 10). À la même époque, dans un double mouvement d'intérêt et de répulsion, il est très influencé par sa lecture du philosophe Schopenhauer. Si Pauline, l'héroïne du roman, incarne l'optimisme et l'altruisme, Lazare, avec son pessimisme et sa propension aux échecs, est quant à lui une caricature du philosophe allemand. Pour René-Pierre Colin, Zola ferait une lecture partielle et biaisée de Schopenhauer et « n'en conserv[er]ait que l'image de l'adversaire de la vie dont il va devenir pour sa part le plus passionné défenseur » (Colin, 2019, §32). Avec *La Joie de vivre*, Zola souhaite écrire « un roman sur la douleur » (Pagès & Morgan, 2016, p. 269 et 271). Le titre n'annonce que partiellement le projet du roman, les autres titres envisagés étaient autrement révélateurs. Dans la liste établie par Zola, on peut citer *La Vallée de larmes*, *La Sombre mort*, *La Misère du monde*, ou encore *L'Espoir du néant* (*LJDV*, p. 12). L'accouchement de Louise paraît concentrer la vision tragique et torturée qui imprègne une grande partie du roman.

4.2.2. Le registre tragique

En littérature, le registre tragique présente des personnages en proie à des forces qui les dépassent. Ces héros sont souvent voués à une mort douloureuse. Ce registre suscite chez le lecteur « la terreur et la pitié » (Faerber & Loignon, 2018). La parturition de Louise réunit tous les éléments du tragique. En effet, l'accouchement est un phénomène inéluctable – encore aujourd'hui l'obstétrique a bien du mal à empêcher les accouchements prématurés – et Louise ne fait que le subir dans de grandes souffrances propres à toucher le lecteur. En plus du thème de la douleur, omniprésent dans *La Joie de vivre*, on trouve celui de la mort avec son caractère prédestiné. Louise est « frappée du pressentiment qu'elle mourrait en couches » (*LJDV*, p. 341). Sa souffrance physique atteint tout son être puisqu'elle ressent une véritable « terreur » (*LJDV*, p. 343). Ce dernier terme relève purement du registre tragique. De même, Lazare a « la certitude qu'il retrouverait sa femme morte » car elle « aurait le temps de succomber vingt fois » (*LJDV*, p. 347). La perte de l'être cher est vue comme une fatalité, un destin auquel on ne peut échapper. La mort rôde autour de Louise. Juste avant de venir chez les Chanteau, madame Bouland était auprès d'une femme finalement morte en couches.

Dans le texte, les proches de Louise sont contaminés par la terreur. Pauline et Lazare échangent des paroles et des regards lourds de sens. Le face-à-face entre les deux cousins est souligné et donne une dimension scénographique au texte. Ils se croisent dans les escaliers, se concertent au rez-de-chaussée ou derrière la porte

de la chambre. Pendant cette « attente effroyable », « ils ne pouvaient même soutenir l'angoisse de leurs regards » (*LJDV*, p. 365). Dans « ce silence de mort », ils parlent « à voix basse » ; Pauline « murmure », Lazare lui répond « sourdement » (*LJDV*, p. 349, 346, 345, 365). L'usage de la forme interrogative à la fois dans le discours indirect libre (*LJDV*, p. 344, 365) et dans le discours direct augmente l'angoisse ressentie. On ne dénombre pas moins de quarante-quatre points d'interrogation dans l'extrait étudié, avec de nombreuses questions laissées sans réponse. Pour n'en citer qu'une, on peut relever la réplique de Lazare lorsque le médecin lui demande s'il doit sauver la mère ou l'enfant. Le mari de Louise répond avec des questions rhétoriques : « Qui ? mon Dieu ! [...] Est-ce que je sais ? est-ce que je puis ? » (*LJDV*, p. 356). Les protagonistes évoquent une « situation » qui « sembl[e] empirer », un « cas [qui] menace d'être grave », une « nouvelle catastrophe » (*LJDV*, p. 344, 347). L'accouchement devient un événement remarquable. Le registre épique n'est pas loin. Il est couramment utilisé pour narrer les exploits guerriers et susciter l'admiration. Or, l'accouchement ressemble ici à une guerre, les personnages sont « dans l'attente d'une bataille » (*LJDV*, p. 349). Le registre épique vient donc redoubler le registre tragique et souligne le caractère exceptionnel de l'accouchement de Louise.

Le temps, autre grand marqueur du registre tragique, est également un ennemi des Chanteau. Le médecin tarde à venir et ce délai met en péril la vie de Louise. En effet, « chaque minute de retard devenait un danger » (*LJDV*, p. 353). Le narrateur égrène les heures : « Onze heures sonnèrent, l'attente devenait intolérable », « Il est bientôt une heure », « La nuit pourtant s'écoulait, il était près de deux heures », « les heures passaient, et les minutes lui semblaient éternelles » (*LJDV*, p. 344, 349, 351). L'attente du médecin puis son faux dilemme – il croit d'abord devoir choisir entre sauver la mère ou sauver l'enfant – impriment au texte une tension dramatique qui n'est pas résolue malgré le dénouement plutôt heureux de l'accouchement. Louise est en vie et l'enfant, bien qu'infirmes, survit lui aussi. Mais pour Lazare, toute cette douleur ne pourra jamais être effacée. Il ressent un « immense désespoir, l'idée qu'il aurait mieux valu mourir tous, que de vivre encore, après de telles souffrances. Cet être qui naissait, le rendait triste jusqu'à la mort. » (*LJDV*, p. 364). On retrouve également cette vision très noire de la vie et de l'accouchement dans *Pot-bouille*. Céard, l'ami de Zola, décrit ce roman, dans sa lettre du 19 avril 1882, comme un « chef-d'œuvre d'humanité lamentable [...] tout plein d'apitoiement pour les souffrances de la chair et la misère des déshérités » (Gural-Migdal, 2004, p. 94). Enfin, même dans l'accouchement de *La Terre*, qui se veut pourtant comique, la mort est présente, sous la forme d'un veau décapité.

En parallèle de cette grande peinture tragique de l'accouchement, il ne faut pas oublier l'effet pour la réception. Dans les passages cités plus haut, il y a aussi le recours à des expressions toutes faites venant directement du roman-feuilleton à suspens. Les souffrances de Louise, l'attente interminable des soignants, le dilemme du médecin, le caractère périlleux de la manœuvre obstétricale, sont autant d'éléments permettant de maintenir l'attention du lecteur. *La Joie de vivre* est d'abord publié dans le journal le *Gil Blas*. Le chapitre X, celui sur l'accouchement de Louise, paraît quotidiennement entre le 23 et le 29 janvier 1884. Cette dimension fragmentée incite l'auteur à créer une attente et à développer le suspens dans sa narration pour que le lecteur achète le journal.

Pour l'auteur naturaliste, l'accouchement est « un drame », « un moment paroxystique digne de figurer en littérature » (Berthiaud, 2011, p. 959). Dans les scènes de notre corpus, vie et mort sont donc imbriquées. Cela n'est peut-être pas qu'une vision propre à Zola, mais pourrait dire quelque chose de l'ontologie de l'accouchement, c'est-à-dire de ce qu'est un accouchement dans son essence, dans sa signification profonde – si celle-ci existe –. L'essayiste Carol H. Poston en a fait elle-même l'expérience : « *that knowledge, that life and death are so close together, was terrifying to [her]* ». La naissance fait partie d'un cycle où la mort est inévitablement présente : « *the giving of life is the initiation of a series of events leading to death, and women, caught up in this pivotal experience, are shattered by that knowledge* » (Poston, 1978). Néanmoins, dans *La Joie de vivre*, la vision de Zola est nettement du côté de la mort plutôt que de la vie. Tantôt tragiques, tantôt comiques, les accouchements de *La Terre* et de *La Joie de vivre* mettent tous les deux en scènes les pulsions de vie et de mort. Il semblerait que l'accouchement soit le lieu de la symbolisation d'un questionnement sur ces grands mouvements physiques et psychiques. On retrouve également cette vision douloureuse de l'enfantement sur le plan métaphorique de la création littéraire. Pour Zola, accoucher d'un enfant ou d'un roman relève de la même souffrance. Il le fait dire à l'un de ses personnages dans *L'Œuvre* : « Eh bien ! moi, je m'accouche avec les fers, et l'enfant, quand même, me semble une horreur. [...] Mon Dieu ! que d'heures terribles, dès le jour où je commence un roman ! ».

Dans une perspective plus historique, il convient de souligner qu'avant la diminution de la mortalité maternelle à la fin du XIX^e siècle grâce à la médicalisation de la naissance, les populations avaient elles aussi une vision tragique de l'accouchement. Celui-ci faisait peur, les femmes craignaient de mourir en couches. En termes de statistiques, la mortalité maternelle est « moins importante qu'on l'a longtemps cru ». Mais, avec un risque de décès dû « à l'accouchement [...] compris à la fin de l'Ancien Régime entre 1 et 3 % » et « une fécondité moyenne de quatre à cinq enfants par femme, ce sont 4 à 15 % des

mères qui risquent de mourir des suites de leur accouchement » (Berthiaud, 2012, §19). Toutes les femmes connaissaient au moins une personne dans leur entourage qui était décédée lors d'un accouchement. Cet événement était donc redouté, comme en témoigne le proverbe « femme grosse a un pied dans la fosse » (Berthiaud, 2012, §19). En somme, le registre tragique dans *La Joie de vivre* est réaliste, il ne s'agit pas seulement d'un ressort narratif propre à émouvoir le lecteur. Il montre comment était perçu, au milieu du XIX^e siècle, le fait d'accoucher.

4. 3. Dimension fantasmagorique de l'accouchement

Zola a voulu retranscrire le plus fidèlement possible le déroulement d'un accouchement en décrivant notamment les étapes du travail et les douleurs éprouvées par la parturiente. Néanmoins, il écrit un roman et non un traité de médecine. C'est pour cela que le texte bascule parfois dans une vision plus fantasmée et plus personnelle de l'accouchement. Pour Henri Mitterand, ce renversement est caractéristique de l'œuvre de Zola. Il l'écrit dans *Zola et le naturalisme*, il y a un moment où « ces données du vraisemblable social se mettent à dériver, plus ou moins rapidement, en direction d'un univers qui n'est plus celui de la réalité familiale, mais celui du fantasme » (Mitterand, 2002, p. 41). Malgré sa volonté de dévoiler la vérité, Zola ne peut s'empêcher d'être emporté par les élans de son imagination, car il est un romancier avant tout.

4. 3. 1. Une vision fantasmée de l'expulsion

Lorsque Zola décrit la phase d'expulsion, le texte devient métaphorique et s'éloigne d'une description réaliste. Le regard – celui du narrateur, des personnages et du lecteur – est happé vers la vulve de la femme. Dans *La Terre*, Françoise a les yeux rivés sur sa sœur. Le champ lexical de la vue et de la fascination est employé pour décrire son attitude : « jusque-là [elle] n'avait pas vu », elle est « stupéfaite », « la nudité lui apparaissait en raccourci », « cela était si inattendu », « jamais elle ne se serait imaginé une chose pareille », « elle remarqua [...] une autre boule ». Elle est « fascin[ée] » mais également « embarras[sée] » et, « voyant toujours ça », elle « détournait les yeux » (LT, p. 311, 312). L'accouchement étant dépeint par le regard ébahi d'un tiers, il est donc nécessairement subjectif.

Ce que voit le spectateur est inquiétant. Dans *La Terre*, la vulve est décrite métaphoriquement à travers le regard de Françoise. Le corps de Lise devient « le trou bâillant d'un tonneau défoncé [...] qu'un lierre touffu hérissait de noir », une « gueule de four braquée sur elle » (LT, p. 311). Le corps de la femme semble dangereux et démesuré, presque « monstrueux » (LT, p. 309). C'est un contenant

gigantesque, « un trou béant » où l'on « allait y disparaître », « une vraie cathédrale où le mari devait loger tout entier » (LT, p. 312). Cette image du « trou » est également retrouvée dans *Pot-bouille* (PB, p. 447) et donne l'impression que la femme se résume à un vide, à une sorte de vortex menant au néant. Ces descriptions hyperboliques et imagées apparaissent aussi dans *La Joie de vivre* où « l'enfantement » fait « craquer le ventre des mères » et élargit « jusqu'à l'horreur la fente rouge, pareille au coup de hache qui ouvre le tronc et laisse couler la vie des grands arbres » (LJDV, p. 359). L'usage de la métaphore et de la comparaison renforce la dimension mystérieuse de l'accouchement. Contrairement à son habitude, Zola ne décrit pas les aspects concrets de l'expulsion. Au contraire, il laisse peut-être transparaître sa propre angoisse devant cet événement. Pour Naomi Schor, ce manque de réalisme est caractéristique de l'attitude de Zola devant tout ce qui a trait au féminin. La femme resterait un mystère, « un continent noir », une « énigme » que la méthode naturaliste ne parvient pas à élucider (Schor, 1976, p. 183-184). On peut aussi voir dans ces récits l'influence encore très forte de la description romantique sur l'écriture romanesque. Victor Hugo, notamment, est un spécialiste de ces portraits hyperboliques qui rompent avec le réel. Cependant, la conséquence de cette envolée lyrique est la déshumanisation de la femme, elle n'est plus qu'un « trou », « un four » ou un « arbre », au mieux une « cathédrale ».

4. 3. 2. la femme en couches : le point aveugle ?

La description de l'accouchement se fait du point de vue du spectateur. Cela permet une peinture très visuelle et horrifiée de la parturition. On voit les événements à travers le regard du médecin, de la sage-femme, de la sœur, de la cousine ou d'un narrateur externe. Ce serait différent si l'accouchement était décrit de l'intérieur, en focalisation interne sur les parturientes. Or, il y a très peu de focalisation interne sur Lise ou Louise. Pour Carol H. Poston, il est très fréquent que les scènes d'accouchement soient envisagées du point de vue de l'homme qui regarde plutôt que de celui de la femme qui accouche. Cette manière de dépeindre l'accouchement est largement répandue dans la littérature, « *the birth from the audience rather than the participant point of view is nearly universal* » (Poston, 1978, p. 20).

La femme en couches, dans les *Rougon-Macquart*, semble avoir perdu sa capacité d'agir lorsqu'elle est entourée par ses proches. Lise et Louise sont plus passives qu'Adèle ou Gervaise. Le texte valorise les actions de ces dernières, car elles accouchent seules. Au contraire, dans *La Joie de vivre*, ce sont le médecin, la sage-femme, Pauline et le mari, qui sont mis au premier plan. Pour reprendre la notion de schéma actantiel vue plus haut (voir sous-partie 3.2.4.), il semblerait que

les véritables actants de l'accouchement sont ces personnages secondaires, tandis que la parturiente n'est que le jouet de forces intérieures et extérieures qui la traversent. Comme le souligne Carol H. Poston, « *her experience, central as it is, has rarely been viewed from her perspective* » (Poston, 1978). La narration est davantage focalisée sur ce que font les proches et les soignants plutôt que sur ce que peut ressentir Louise. Celle-ci est rarement une locutrice dans les passages au discours direct, et il en est de même pour le discours indirect libre. Un des seuls moments de l'extrait où l'on peut relever une focalisation interne sur Louise la montre comme étant dépassée par les événements. Elle « n'aurait pu dire ce qu'on lui faisait, elle éprouvait seulement une anxiété croissante, une sensation d'arrachement ». (*LJDV*, p. 361). L'accouchement est le sujet central de notre corpus, pourtant, on a très peu accès aux pensées et aux émotions des parturientes, à l'exception d'Adèle puisqu'elle accouche seule. Elles sont paradoxalement presque oubliées de la narration, et bien davantage objet que sujet agissant.

La disparition relative de la parturiente dans la narration fait écho à une réalité historique. En effet, avec la médicalisation croissante au cours du XIX^e siècle, la femme « perd la maîtrise de son corps », même si « dans le souci d'une plus grande sécurisation, cette perte " d'autonomie " n'est pas sans bénéfice » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19 à 43). Dans notre corpus, l'accouchement le plus médicalisé est effectivement celui où la parturiente passe au second plan de la narration, derrière le médecin et la sage-femme. Cela pose la question des rapports de force dans la sphère médicale, avec « une distribution inéquitable des rôles entre patient et médecin. [...] le corps médical oubliait parfois qu'il avait affaire à des êtres humains, qui plus est ici, des femmes » (Charrier & Clavandier, 2013, p. 19 à 43). Sur un plan sémantique, la forme du verbe « accoucher » témoigne également de l'évolution du rôle de la parturiente. « Aux XVI^e et XVII^e siècles, les textes disent que la femme " s'accouche " », cependant, cette forme pronominale tend à disparaître dès le XVIII^e siècle avec « l'intervention croissante de l'accoucheur » (Gélis, 1984, p. 223).

Même quand Zola aborde l'accouchement sous l'angle du symbole et du fantasme, il n'en rend pas moins compte d'une certaine réalité. À travers sa vision subjective, on entrevoit la façon dont était envisagée la parturition au milieu du XIX^e siècle. Le détour par la littérature permettrait alors d'en apprendre plus sur la perception de la maternité et participerait à construire une histoire des mentalités sur ce sujet.

Conclusion

Les scènes d'accouchement décrites par Zola dans les *Rougon-Macquart* sont d'un grand réalisme, sans tabou. Elles nous renseignent aussi bien sur les aspects physiologiques et sociologiques de la naissance au XIX^e siècle que le ferait un ouvrage écrit par un historien. L'auteur naturaliste a pu retranscrire avec exactitude la façon d'accoucher sous le Second Empire grâce à une documentation rigoureuse. Ces textes ont un rapport étroit avec les faits historiques, mais il s'agit également d'une œuvre littéraire dotée d'une voix singulière et subjective. Zola n'est pas tout à fait un ethnographe, il ne se prive pas « des ressources de l'imagination », il « garde toujours son roman en tête au cœur même de ses observations » (Giraud, 2013, p. 147). Son « génie créateur transcende » les documents sur lesquels il s'appuie (Guermès, 2017, p. 473). Le détour par la littérature permet d'enrichir notre connaissance de la réalité plutôt que de l'appauvrir. Il ne s'agit pas d'une simple copie du réel. Au contraire, le roman dévoile ce qui n'est pas d'emblée perceptible. C'est ce que réalise Zola lorsqu'il révèle la dimension symbolique de l'accouchement.

La qualification de « réalisme » est cependant à nuancer lorsque la description aborde les pensées de la parturiente. Dans *La Joie de vivre* ou dans *La Terre*, Zola ne retranscrit pas l'expérience d'une femme qui accouche mais celle d'un spectateur. Ce point de vue est partiel et imprime à certains passages une vision fantasmée plutôt que véridique. Zola a bien résumé les ouvrages d'obstétrique qu'il a lus, mais il a raconté le vécu des parturientes avec plus de difficultés – à l'exception de celui d'Adèle dans *Pot-bouille* – car il y a pour lui chez la femme « de l'inconnu et de l'inconnaissable » (Schor, 1976, p. 193). Pour Alice Braun, c'est principalement ces dernières décennies, avec le développement des récits à la première personne, que la parturiente devient véritablement le sujet de la narration. Ces récits subjectifs, tels que *Les Argonautes* de Maggie Nelson (2015), veulent se soustraire au point de vue obstétrical pour être du côté du vécu (Braun, 2022).

L'étude de notre corpus en lien avec la littérature historique a également permis d'en apprendre davantage sur la profession de sage-femme au XIX^e siècle. Connaître la formation et les compétences des sages-femmes ainsi que leurs rapports avec les médecins et les femmes enceintes durant l'époque de Zola permet de mesurer l'évolution du métier et de mieux comprendre les enjeux d'aujourd'hui. Par exemple, on peut faire un parallèle entre la question de l'allongement de la durée de l'enseignement initial au XIX^e siècle et l'instauration d'une sixième année d'étude actuellement.

Dans la pratique professionnelle, ce mémoire permet de garder une ouverture sur le monde et sur les autres sciences telles que la sociologie, l'histoire et la littérature. Ces apports complémentaires aux savoirs médicaux viendront enrichir nos échanges avec les futures mères. De plus, les romans de Zola nous rappellent l'importance de la mise en récit pour s'approprier une expérience et engager une réflexivité. L'écriture confère du sens au vécu. À la maison de naissance du CALM, l'atelier d'écriture « Ma mise au monde » témoigne de cette prise de conscience sur les apports de la narration de l'accouchement pour en faire une expérience partageable.

Bibliographie

Œuvres étudiées

Dans la collection des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola, exemplaire n°4529, édition Fasquelle, préface de Henri Guillemin :

L'Assommoir

Pot-bouille

La Joie de vivre

La Terre

Versant historique

Bard, C. (1998). Anne COVA, Maternité et droits des femmes en France, XIX^e-XX^e

siècles, Paris, Anthropos, coll. Historiques, 1997, 435 p. *Clio. Femmes,*

Genre, Histoire, 8, Article 8.

https://journals.openedition.org/clio/332#xd_cof=ZTI3Y2RmZWYtOTc0Zi00ODkwLTk5M2ltYjAzMTM3Zjc0YTJj~

Bauduin, É. (2021). De l'"épistémè" hygiéniste à l'esthétique naturaliste. Migration de la notion d'hygiène au XIX^e siècle ». *Les migrations interdiscursives: Penser la circulation des idées*, n°16.

Beauvalet, S. (2010). La tragédie des maternités hospitalières au XIX^e siècle et les projets de réaménagement. *Spirale*, 54(2), 21-29.

<https://doi.org/10.3917/spi.054.0021>

Beauvalet-Boutouyrie, S., & Renard, J. (1994). Des sages-femmes qui sauvent les mères ? *Histoire, économie & société*, 13(2), 269-290.

<https://doi.org/10.3406/hes.1994.1697>

Berthiaud, E. (2011). « *Attendre un enfant* » : vécu et représentations de la grossesse aux XVIII^e et XIX^e siècles (France). Université de Picardie Jules Verne.

Berthiaud, E. (2012). Le vécu de la grossesse aux XVIII^e et XIX^e siècles en France.

Histoire, médecine et santé, 2, Article 2. <https://doi.org/10.4000/hms.282>

- Boetsch, G., Rabino-Massa, E., & Bello, S. (1998). Accouchements et mortalité maternelle à l'Hôtel-Dieu de Marseille au milieu du XIX^e siècle. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 10(3), 425-441.
<https://doi.org/10.3406/bmsap.1998.2527>
- Charrier, P., & Clavandier, G. (2013). *Sociologie de la naissance*. Armand Colin; Cairn.info. <https://www.cairn.info/sociologie-de-la-naissance--9782200254513.htm>
- Corbin, A., Courtine, J.-J., & Vigarello, G. (2005). *Histoire du corps*. Éd. du Seuil.
- Eggerickx, T., Léger, J.-F., Sanderson, J.-P., & Vandeschrick, C. (2017). L'évolution de la mortalité en Europe du 19^e siècle à nos jours. *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 2017/3, Article 2017/3.
<https://doi.org/10.4000/eps.7314>
- Frioux, S., Fournier, P., & Chauveau, S. (2011). *Hygiène et santé en Europe : De la fin du XVIII^e siècle aux lendemains de la Première guerre mondiale*. SEDES.
- Gélis, J. (1984). *L'arbre et le fruit : La naissance dans l'Occident moderne, XVI^e-XIX^e siècle*. Fayard.
- Gélis, J. (1988). *La sage-femme ou le médecin : Une nouvelle conception de la vie*. Fayard.
- Guiral, P., & Thuillier, G. (1978). *La Vie quotidienne des domestiques en France au XIX^e siècle*. Hachette Éducation. <https://doi.org/10.3917/hache.guira.1978.01>
- Hartemann, P., & Maisonnet, M. (2016). *Hygiène*. Encyclopædia Universalis.
- Haute Autorité de Santé. (2017). *Synthèse de la recommandation de bonne pratique, Accouchement normal*.

- Héritier-Augé, F., & Molinier, P. (2014). La valence différentielle des sexes, création de l'esprit humain archaïque. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 17(1), 167-176. <https://doi.org/10.3917/nrp.017.0167>
- Knibiehler, Y., & Fouquet, C. (1980). *L'histoire des mères du Moyen-Age à nos jours*. Montalba.
- Laget, M. (1979). La césarienne ou la tentation de l'impossible, XVII^e et XVIII^e siècle. *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 86(2), 177-189. <https://doi.org/10.3406/abpo.1979.2975>
- Lardeux, C. (2015). La prématurité en 2014, historique et perspectives. *Contraste*, 41(1), 25-46. <https://doi.org/10.3917/cont.041.0025>
- Leroy, F. (2002). *Histoire de naître : De l'enfantement primitif à l'accouchement médicalisé*. De Boeck université.
- Longet, F.-A. (1873). *Traité de physiologie. Tome 3* (troisième édition). Librairie Germer Baillière.
- Morel, M.-F. (1991). Jacques Gélis, La sage-femme ou le médecin. Une nouvelle conception de la vie,. *Annales*, 46(3), 636-640.
- Morel, M.-F. (2021). Morts des mères, morts des nouveau-nés : Histoire et représentations (XVI^e-XX^e siècle). In *La naissance au risque de la mort* (p. 15-48). Érés. <https://doi.org/10.3917/eres.morel.2021.01.0015>
- Pélissier, J.-P., & Rébaudo, D. (2004). Une approche de l'illettrisme en France. *Histoire & mesure*, XIX - 1/2, 161-162. <https://doi.org/10.4000/histoiremesure.816>
- Pénard, L. (1879). *Guide pratique de l'accoucheur et de la sage-femme* (5^e édition). Librairie J.-B. Baillière et Fils.

- Sage-Pranchère, N. (2014). L'appel à la sage-femme. La construction d'un agent de santé publique (France, XIX^e siècle). *Annales de démographie historique*, 127(1), 181-208.
- Sage-Pranchère, N. (2021). La sage-femme et la mort en France (fin XVIII^e-XIX^e siècle). In *La naissance au risque de la mort* (p. 143-170). Érès.
<https://doi.org/10.3917/eres.morel.2021.01.0143>
- Sage-Pranchère, N., & Bardet, J.-P. (2017). *L'école des sages-femmes : Naissance d'un corps professionnel: 1786-1917*. Presses Universitaires François Rabelais.
- Skowronski, G. A. (2015). Pain Relief in Childbirth : Changing Historical and Feminist Perspectives. *Anaesthesia and Intensive Care*, 43(1_suppl), 25-28.
<https://doi.org/10.1177/0310057X150430S106>
- Waldenström, U., Bergman, V., & Vasell, G. (1996). The complexity of labor pain : Experiences of 278 women. *Journal of Psychosomatic Obstetrics and Gynaecology*, 17(4), 215-228. <https://doi.org/10.3109/01674829609025686>

Versant littéraire

- Bakhtine, M. (1970). *L'œuvre de François Rabelais*. Gallimard.
- Barthes, R. (1968). L'effet de réel. *Communications*, 11(1), 84-89.
<https://doi.org/10.3406/comm.1968.1158>
- Belleau, A. (1984). Carnavalesque pas mort? *Études françaises*, 20(1), 37-44.
<https://doi.org/10.7202/036814ar>
- Bonnin, A. (1999). Entre virginité et maternité : Corps et rôles féminins chez Zola. *Littératures*, 20, 13-37.
- Braun, A. (2022, octobre 5). Representing childbirth in literature : From third to first person [Billet]. *Mothers and Writers*. <https://mumswrite.hypotheses.org/396>

- Charle, C. (1979). *La crise littéraire à l'époque du naturalisme : Roman, théâtre et politique: essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*. Presses de l'École normale supérieure.
- Colette, S. G. (1991). *La maison de Claudine*. Librairie Générale Française.
- Colin, R.-P. (2019). Chapitre III. Zola, la tentation ou la haine. In *Schopenhauer en France : Un mythe naturaliste* (p. 165-180). Presses universitaires de Lyon. <https://doi.org/10.4000/books.pul.516>
- Cooper-Richet, D., & Mollier, J.-Y. (2015). Le roman populaire du XIX^e siècle : À l'origine des rituels de participation et d'identification. In P. Le Guern (Éd.), *Les cultes médiatiques : Culture fan et œuvres cultes* (p. 53-65). Presses universitaires de Rennes. <https://doi.org/10.4000/books.pur.24169>
- Couprie, A. (1992). *Zola*. A. Colin.
- Couturier, M. (1993). *Nabokov, ou, La tyrannie de l'auteur*. Seuil.
- Faerber, J., & Loignon, S. (2018). Fiche 68. Tragique (n. M.) ou Registre tragique. In *Les procédés littéraires* (p. 219-222). Armand Colin. <https://www.cairn.info/les-procedes-litteraires--9782200619947-p-219.htm>
- Gille, P. (1887, novembre 16). *Le Figaro*.
- Giraud, F. (2013). Quand Zola mène l'enquête : Le terrain comme caution scientifique: *Ethnologie française, Vol. 43(1)*, 147-153. <https://doi.org/10.3917/ethn.131.0147>
- Gracq, J. (2008). *Œuvres complètes*. 2. Gallimard.
- Guermès, S. (2017). *La fable documentaire : Zola historien*. Honoré Champion éditeur.
- Gural-Migdal, A. (Éd.). (2004). *L'écriture du féminin chez Zola et dans la fiction naturaliste* (2. ed). Lang.

- Hennessy, S. S. (1998). *Maternal Space and (Re)production in Les Rougon-Macquart, by Emile Zola*. 209-220.
- Leroy, A. (2016). *Mutations de l'héritage rabelaisien dans la littérature française du XIX^e siècle : La figure du bon vivant et le rapport à la nourriture*.
- Lyraud, P. (2018). Introduction. In *L'explication de texte littéraire à l'oral* (p. 9-12). Armand Colin. <https://www.cairn.info/l-explication-de-texte-litteraire-a-l-oral--9782200621605-p-9.htm>
- Manin, L. (2013). Enquête sur les corps dénudés au XIX^e siècle. *Hypotheses*, 16(1), 179-190.
- Merkle, D. (1994). Émile Zola devant la censure victorienne. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 7(1), 77-91. <https://doi.org/10.7202/037169ar>
- Mitterand, H. (2002). *Zola et le naturalisme* (4^e éd). Presses universitaires de France.
- Pagès, A., & ITEM. (2016). *Zola - Bilan critique - Réédition par l'ITEM*. <http://www.item.ens.fr/bilan-critique-zola>
- Pagès, A., & Morgan, O. (2016). *Guide Émile Zola*. Ellipses.
- Poston, C. H. (1978). Childbirth in Literature. *Feminist Studies*, 4(2), 18-31. <https://doi.org/10.2307/3177434>
- Rabelais, F. (1965). *Œuvres complètes*. Gallimard.
- Rangasamy, R. (2011). *Maternité et sexualité dans les œuvres choisies d'Emile Zola* [University of South Africa, Pretoria,]. <https://uir.unisa.ac.za/handle/10500/4886>
- Schopenhauer. (1912). *Le Monde comme volonté et comme représentation: Vol. tome 1* (Burdeau).

Schor, N. (1976). Le sourire du sphinx : Zola et l'énigme de la féminité.

Romantisme, 6(13), 183-196. <https://doi.org/10.3406/roman.1976.5063>

Tochon, F. V. (2014). La formation réflexive pour une approche plus profonde de l'enseignement des langues et cultures. *Recherches et Applications / Le Français dans le Monde*.

Annexes

Annexe 1. Les scènes d'accouchement dans les *Rougon-Macquart*

Pagination selon l'édition de Fasquelle Éditeurs

L'Assommoir chapitre 4

Ce fut le dernier jour d'avril que la jeune femme accoucha. Les douleurs la prirent l'après-midi, vers quatre heures, comme elle repassait une paire de rideaux chez madame Fauconnier. Elle ne voulut pas s'en aller tout de suite, restant là à se tortiller sur une chaise, donnant un coup de fer quand ça se calmait un peu ; les rideaux pressaient, elle s'entêtait à les finir ; puis, ça n'était peut-être qu'une colique, il ne fallait pas s'écouter pour un mal de ventre. Mais, comme elle parlait de se mettre à des chemises d'homme, elle devint blanche. Elle dut quitter l'atelier, traverser la rue, courbée en deux, se tenant aux murs. Une ouvrière offrait de l'accompagner ; elle refusa, elle la pria seulement de passer chez la sage-femme, à côté, rue de la Charbonnière. Le feu n'était pas à la maison, bien sûr. Elle en avait sans doute pour toute la nuit. Ça n'allait pas l'empêcher en rentrant de préparer le dîner de Coupeau ; ensuite, elle verrait à se jeter un instant sur le lit, sans même se déshabiller. Dans l'escalier, elle fut prise d'une telle crise, qu'elle dut s'asseoir au beau milieu des marches ; et elle serrait ses deux poings sur sa bouche, pour ne pas crier, parce qu'elle éprouvait une honte à être trouvée là par des hommes, s'il en montait. La douleur passa, elle put ouvrir sa porte, soulagée, pensant décidément s'être trompée. Elle faisait, ce soir-là, un ragoût de mouton avec des hauts de côtelettes. Tout marcha encore bien, pendant p.141 qu'elle pelurait ses pommes de terre. Les hauts de côtelettes revenaient dans un poêlon, quand les sueurs et les tranchées reparurent. Elle tourna son roux, en piétinant devant le fourneau, aveuglée par de grosses larmes. Si elle accouchait, n'est-ce pas ? ce n'était point une raison pour laisser Coupeau sans manger. Enfin le ragoût mijota sur un feu couvert de cendre. Elle revint dans la chambre, crut avoir le temps de mettre un couvert à un bout de la table. Et il lui fallut reposer bien vite le litre de vin ; elle n'eut plus la force d'arriver au lit, elle tomba et accoucha par terre, sur un paillason. Lorsque la sage-femme arriva, un quart d'heure plus tard, ce fut là qu'elle la délivra.

Le zingueur travaillait toujours à l'hôpital. Gervaise défendit d'aller le déranger. Quand il rentra, à sept heures, il la trouva couchée, bien enveloppée, très pâle sur l'oreiller. L'enfant pleurait, emmailloté dans un châle, aux pieds de la mère.

— Ah ! ma pauvre femme ! dit Coupeau en embrassant Gervaise. Et moi qui rigolais, il n'y a pas une heure, pendant que tu criais aux petits pâtés !... Dis donc, tu n'es pas embarrassée, tu vous lâches ça, le temps d'éternuer.

Elle eut un faible sourire ; puis, elle murmura :

— C'est une fille.

— Juste ! reprit le zingueur, blaguant pour la remettre, j'avais commandé une fille ! Hein ! me voilà servi ! Tu fais donc tout ce que je veux ?

Et, prenant l'enfant, il continua :

— Qu'on vous voie un peu, mademoiselle Souillon !... Vous avez une petite frimousse bien noire. Ça blanchira, n'ayez pas peur. Il faudra être sage, ne pas faire la gourgandine, grandir raisonnable, comme papa et maman.

Gervaise, très sérieuse, regardait sa fille, les yeux grands ouverts, lentement assombris d'une tristesse. Elle hocha la tête ; elle aurait voulu un garçon, parce que les garçons se débrouillent toujours et ne courent pas tant de risques, dans ce Paris. La sage-femme dut enlever le poupon des mains de Coupeau. Elle défendit aussi à Gervaise de parler ; c'était déjà mauvais qu'on fit tant de bruit autour p.142 d'elle. Alors, le zingueur dit qu'il fallait prévenir maman Coupeau et les Lorilleux ; mais il crevait de faim, il voulait dîner auparavant. Ce fut un gros ennui pour l'accouchée de le voir se servir lui-même, courir à la cuisine chercher le ragoût, manger dans une assiette creuse, ne pas trouver le pain. Malgré la défense, elle se lamentait, se tournait entre les draps. Aussi, c'était bien bête de n'avoir pas pu mettre la table ; la colique l'avait assise par terre comme un coup de bâton. Son pauvre homme lui en voudrait, d'être là à se dorloter, quand il mangeait si mal. Les pommes de terre étaient-elles assez cuites, au moins ? Elle ne se rappelait plus si elle les avait salées.

— Taisez-vous donc ! cria la sage-femme.

— Ah ! quand vous l'empêchez de se miner, par exemple ! dit Coupeau, la bouche pleine. Si vous n'étiez pas là, je parie qu'elle se lèverait pour me couper mon pain... Tiens-toi donc sur le dos, grosse dinde ! Faut pas te démolir, autrement tu en as pour quinze jours à te remettre sur tes pattes... Il est très bon, ton ragoût. Madame va en manger avec moi. N'est-ce pas, madame ?

La sage-femme refusa ; mais elle voulut bien boire un verre de vin, parce que ça l'avait émue, disait-elle, de trouver la malheureuse femme avec le bébé sur le paillason. Coupeau partit enfin, pour annoncer la nouvelle à la famille. Une demi-heure plus tard, il revint avec tout le monde, maman Coupeau, les Lorilleux, madame Lerat, qu'il avait justement rencontrée chez ces derniers. Les Lorilleux, devant la prospérité du ménage, étaient devenus très aimables, faisaient un éloge outré de Gervaise, en laissant échapper de petits gestes restrictifs, des hochements de menton, des battements de paupières, comme pour ajourner leur vrai jugement. Enfin, ils savaient ce qu'ils savaient ; seulement, ils ne voulaient pas aller contre l'opinion de tout le quartier.

— Je t'amène la séquelle ! cria Coupeau. Tant pis ! ils ont voulu te voir... N'ouvre pas le bec, ça t'est défendu. Ils resteront là, à te regarder tranquillement, sans se for p.143 maliser, n'est-ce pas ?... Moi, je vais leur faire du café, et du chouette !

Il disparut dans la cuisine. Maman Coupeau, après avoir embrassé Gervaise, s'émerveillait de la grosseur de l'enfant. Les deux autres femmes avaient également appliqué de gros baisers sur les joues de l'accouchée. Et toutes trois, debout devant le lit, commentaient, en s'exclamant, les détails des couches, de drôles de couches, une dent à arracher, pas davantage. Madame Lerat examinait la petite partout, la déclarait bien conformée, ajoutait même, avec intention, que ça ferait une fameuse femme ; et, comme elle lui trouvait la tête trop pointue, elle la pétrissait légèrement, malgré ses cris, afin de l'arrondir. Madame Lorilleux lui arracha le bébé en se fâchant : ça suffisait pour donner tous les vices à une créature, de la tripoter ainsi, quand elle avait le crâne si tendre. Puis, elle chercha la ressemblance. On manqua se disputer. Lorilleux, qui allongeait le cou derrière les femmes, répétait que la petite n'avait rien de Coupeau ; un peu le nez peut-être, et encore ! C'était toute sa mère, avec des yeux d'ailleurs ; pour sûr, ces yeux-là ne venaient pas de la famille.

Cependant, Coupeau ne reparaisait plus. On l'entendait, dans la cuisine, se battre avec le fourneau et la cafetière. Gervaise se tournait les sangs ; ce n'était pas l'occupation d'un homme, de faire du café ; et elle lui criait comment il devait s'y prendre, sans écouter les chut ! énergiques de la sage-femme.

— Enlevez le baluchon ! dit Coupeau, qui rentra, la cafetière à la main. Hein ! est-elle assez canulante ! il faut qu'elle se cauchemarde... Nous allons boire ça dans des verres, n'est-ce pas ? parce que, voyez-vous, les tasses sont restées chez le marchand.

On s'assit autour de la table, et le zingueur voulut verser le café lui-même. Il sentait joliment fort, ce n'était pas de la roupie de sansonnet. Quand la sage-femme eut siroté son verre, elle s'en alla : tout marchait bien, on n'avait plus besoin d'elle ; si la nuit n'était pas bonne, on l'enverrait chercher le lendemain. Elle descendait encore p.144 l'escalier, que madame Lorilleux la traita de licheuse et de propre à rien. Ça se mettait quatre morceaux de sucre dans son café, ça se faisait donner des quinze francs, pour vous laisser accoucher toute seule. Mais Coupeau la défendait ; il allongerait les quinze francs de bon cœur ; après tout, ces femmes-là passaient leur jeunesse à étudier, elles avaient raison de demander cher. Ensuite, Lorilleux se disputa avec madame Lerat ; lui, prétendait que, pour avoir un garçon, il fallait tourner la tête de son lit vers le nord ; tandis qu'elle haussait les épaules, traitant ça d'enfantillage, donnant une autre recette, qui consistait à cacher sous le matelas, sans le dire à sa femme, une poignée d'orties fraîches, cueillies au soleil. On avait poussé la table près du lit. Jusqu'à dix heures, Gervaise, prise peu à peu d'une fatigue immense, resta souriante et stupide, la tête tournée sur l'oreiller ; elle voyait, elle entendait, mais elle ne trouvait plus la force de hasarder un geste ni une parole ; il lui semblait être morte, d'une mort très douce, du fond de laquelle elle était heureuse de regarder les autres vivre. Par moments, un vagissement de la petite montait, au milieu des grosses voix, des réflexions interminables sur un assassinat, commis la veille rue du Bon-Puits, à l'autre bout de la Chapelle.

Puis, comme la société songeait au départ, on parla du baptême. Les Lorilleux avaient accepté d'être parrain et marraine ; en arrière, ils rechignaient ; pourtant, si le ménage ne s'était pas adressé à eux, ils auraient fait une drôle de figure. Coupeau ne voyait guère la nécessité de baptiser la petite ; ça ne lui donnerait pas dix mille livres de rente, bien sûr ; et encore ça risquait de l'enrhumer. Moins on avait affaire aux curés, mieux ça valait. Mais maman Coupeau le traitait de païen. Les Lorilleux, sans aller manger le bon Dieu dans les églises, se piquaient d'avoir de la religion.

— Ce sera pour dimanche, si vous voulez, dit le chaîniste.

Et Gervaise, ayant consenti d'un signe de tête, tout le monde l'embrassa en lui recommandant de se bien porter. p.145 On dit adieu aussi au bébé. Chacun vint se pencher sur ce pauvre petit corps frissonnant, avec des risettes, des mots de tendresse, comme s'il avait pu comprendre. On l'appelait Nana, la caresse du nom d'Anna, que portait sa marraine.

— Bonsoir, Nana... Allons, Nana, soyez belle fille...

Quand ils furent enfin partis, Coupeau mit sa chaise tout contre le lit, et acheva sa pipe, en tenant dans la sienne la main de Gervaise. Il fumait lentement, lâchant des phrases entre deux bouffées, très ému.

— Hein ? ma vieille, ils t'ont cassé la tête ? Tu comprends, je n'ai pas pu les empêcher de venir. Après tout, ça prouve leur amitié... Mais, n'est-ce pas ? on est mieux seul. Moi, j'avais besoin d'être un peu seul, comme ça, avec toi. La soirée m'a paru d'un long !... Cette pauvre poule ! elle a eu bien du bobo ! Ces crapoussins-là, quand ça vient au monde, ça ne se doute guère du mal que ça fait. Vrai, ça doit être comme si on vous ouvrait les reins... Où est-il le bobo, que je l'embrasse ?

Il lui avait glissé délicatement sous le dos une de ses grosses mains, et il l'attirait, il lui baisait le ventre à travers le drap, pris d'un attendrissement d'homme rude pour cette fécondité endolorie encore. Il demandait s'il ne lui faisait pas du mal, il aurait voulu la guérir en soufflant dessus. Et Gervaise était bien heureuse. Elle lui jurait qu'elle ne souffrait plus du tout. Elle songeait seulement à se relever le plus tôt possible, parce qu'il ne fallait pas se croiser les bras, maintenant. Mais lui, la rassurait. Est-ce qu'il ne se chargeait pas de gagner la pâtée de la petite ? Il serait un grand lâche, si jamais il lui laissait cette gamine sur le dos. Ça ne lui semblait pas malin de savoir faire un enfant : le mérite, pas vrai ? c'était de le nourrir.

Coupeau, cette nuit-là, ne dormit guère. Il avait couvert le feu du poêle. Toutes les heures, il dut se relever pour donner au bébé des cuillerées d'eau sucrée tiède. Ça ne l'empêcha pas de partir le matin au travail comme à son habitude. Il profita même de l'heure de son déjeuner, alla à la mairie faire sa déclaration. Pendant ce temps, p.146 madame Boche, prévenue, était accourue passer la journée auprès de Gervaise. Mais celle-ci, après dix heures de profond sommeil, se lamentait, disait déjà se sentir toute courbaturée de garder le lit. Elle tomberait malade, si on ne la laissait pas se lever. Le soir, quand Coupeau revint, elle lui conta ses tourments : sans doute elle avait confiance en madame Boche ; seulement ça la mettait hors d'elle de voir une étrangère s'installer dans sa chambre, ouvrir les tiroirs, toucher à ses affaires. Le lendemain, la concierge, en revenant d'une commission, la trouva debout, habillée, balayant et s'occupant du dîner de son mari. Et jamais elle ne voulut se recoucher. On se moquait d'elle, peut-être ! C'était bon pour les dames d'avoir l'air d'être cassées. Lorsqu'on n'était pas riche, on n'avait pas le temps. Trois jours après ses couches, elle repassait des jupons chez madame Fauconnier, tapant ses fers, mise en sueur par la grosse chaleur du fourneau. p.147

***Pot-bouille* chapitre 18**

La veille, Adèle fut prévenue qu'elle descendrait aider Julie, pour la vaisselle. Ces dames, les jours de réception, se prêtaient ainsi leur monde.

— Surtout, tâchez d'être plus solide, recommanda madame Jossierand à sa bonne. Je ne sais ce que vous avez dans le corps maintenant, on dirait du chiffon... Vous êtes pourtant grasse et grosse.

Adèle était simplement enceinte de neuf mois. Elle-même avait longtemps cru qu'elle engraisait, ce qui l'étonnait pourtant ; et elle rageait, l'estomac vide, avec sa continuelle faim, les jours où madame triomphait devant tous, en la montrant : ah bien ! ceux qui l'accusaient de peser le pain de sa domestique, pouvaient venir regarder cette grosse gourmande, dont le ventre ne s'arrondissait pas à lécher les murs, peut-être ! Lorsque, dans sa stupidité, Adèle avait enfin compris son malheur, elle s'était retenue vingt fois de jeter la chose à la figure de sa maîtresse, qui abusait vraiment de son état pour faire croire au quartier qu'elle la nourrissait enfin. Mais, dès ce moment, une terreur l'hébéta. Les idées de son village repoussaient au fond de ce crâne obtus. Elle se crut damnée, elle s'imagina que les gendarmes viendraient la prendre, si elle avouait sa grossesse. Alors, toute sa ruse de sauvage fut employée à la dissimuler. Elle cacha les p.443 nausées, les maux de tête intolérables, la constipation terrible dont elle souffrait ; deux fois, elle crut mourir devant son fourneau, pendant qu'elle tournait des sauces. Heureusement, elle porta dans les flancs, le ventre s'élargit sans trop avancer ; et jamais madame n'eut un soupçon, tant elle était fière de cet embonpoint prodigieux. La malheureuse, du reste, se serrait à étouffer. Elle trouvait son ventre raisonnable ; seulement, il lui semblait bien lourd tout de même, quand elle devait laver sa cuisine. Les deux derniers mois furent affreux de douleurs endurées, avec une obstination de silence héroïque.

Ce soir-là, Adèle monta se coucher vers onze heures. La pensée de la soirée du lendemain la terrifiait : encore trimer, encore être bousculée par Julie ! et elle ne pouvait plus aller, elle avait tout le bas en compote. Cependant, les couches, pour elle, restaient lointaines et confuses ; elle aimait mieux ne pas y réfléchir, elle préférait garder ça longtemps encore, avec l'espoir que ça finirait par s'arranger. Aussi n'avait-elle fait aucun préparatif, ignorante des symptômes, incapable de se rappeler ni de calculer une date, sans idée, sans projet. Elle n'était bien que dans son lit, allongée sur les reins. Comme la gelée prenait depuis la veille, elle garda ses bas pour se coucher, souffla sa bougie, attendit d'avoir chaud. Enfin, elle s'endormait, lorsque de

légères douleurs lui firent rouvrir les yeux. C'étaient, à fleur de peau, des pincements ; elle crut d'abord qu'une mouche lui piquait le ventre, autour du nombril ; puis, ces piqûres cessèrent, elle ne s'en inquiéta pas, accoutumée aux choses étranges et inexplicables qui se passaient en elle. Mais, brusquement, au bout d'une demi-heure à peine d'un mauvais sommeil, une tranchée sourde l'éveilla de nouveau. Cette fois, elle se mit en colère. Est-ce qu'elle allait avoir des coliques, maintenant ? Elle serait fraîche, le lendemain, s'il lui fallait courir à son pot toute la nuit ! Cette idée d'un embarras d'entrailles l'avait préoccupée dans la soirée ; elle sentait une pesanteur, elle attendait une débâcle. Pourtant, elle voulut résister, se frotta le ventre, crut avoir calmé la douleur. Un quart p.444 d'heure s'écoula, et la douleur revint, plus violente.

— Cré nom d'un chien ! dit-elle à demi-voix, en se décidant cette fois à se lever.

Dans l'obscurité, elle tira son pot, s'accroupit, s'épuisa en efforts inutiles. La chambre était glacée, elle grelottait. Au bout de dix minutes, comme les coliques se calmaient, elle se recoucha. Mais, dix minutes plus tard, les coliques recommençaient. Elle se releva, essaya encore inutilement, et rentra toute froide dans son lit, où elle goûta un autre moment de repos. Puis, ça la tordit avec une telle force, qu'elle étouffa une première plainte. Était-ce bête à la fin ! avait-elle envie, ou n'avait-elle pas envie ? Maintenant, les douleurs persistaient, presque continues, avec des secousses plus rudes, comme si une main brutale, dans le ventre, la serrait quelque part. Et elle comprit, elle eut un grand frisson, en bégayant sous la couverture :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est donc ça !

Une angoisse l'envahissait, un besoin de marcher, de promener son mal. Elle ne put rester au lit davantage, ralluma la bougie, se mit à tourner autour de sa chambre. Sa langue se desséchait, une soif ardente la tourmentait, tandis que des plaques rouges lui brûlaient les joues. Quand une contraction la pliait brusquement, elle s'appuyait contre le mur, saisissait le bois d'un meuble. Et les heures passaient dans ce piétinement cruel, sans qu'elle osât même se chauffer, de peur de faire du bruit, garantie seulement du froid par un vieux châle jeté sur ses épaules. Deux heures sonnèrent, puis trois heures.

— Il n'y a pas de bon Dieu ! se disait-elle tout bas, avec un besoin de se parler et de s'entendre. C'est trop long, ça ne finira jamais.

Pourtant, le travail de préparation s'avavançait, la pesanteur descendait dans ses fesses et dans ses cuisses. Même lorsque son ventre la laissait un peu respirer, elle souffrait là, sans arrêt, d'une souffrance fixe et têtue. Et, pour se soulager, elle s'était empoigné les fesses à pleines mains, elle se les soutenait, pendant qu'elle continuait à marcher en se dandinant, les jambes nues, couvertes jusqu'aux genoux p.445 de ses gros bas. Non, il n'y avait pas de bon Dieu ! Sa dévotion se révoltait, sa résignation de bête de somme qui lui avait fait accepter sa grossesse comme une corvée de plus, finissait par lui échapper. Ce n'était donc pas assez de ne jamais manger à sa faim, d'être le souillon sale et gauche, sur lequel la maison entière tapait : il fallait que les maîtres lui fissent un enfant ! Ah ! les salauds ! Elle n'aurait pu dire seulement si c'était du jeune ou du vieux, car le vieux l'avait encore assommée, après le mardi gras. L'un et l'autre, d'ailleurs, s'en fichaient pas mal, maintenant qu'ils avaient eu le plaisir et qu'elle avait la peine ! Elle devrait aller accoucher sur leur paillason, pour voir leur tête. Mais sa terreur la reprenait : on la jetterait en prison, il valait mieux tout avaler. La voix étranglée, elle répétait, entre deux crises :

— Salauds !... S'il est permis de vous coller une pareille affaire !... Mon Dieu ! je vais mourir !

Et, de ses deux mains crispées, elle se serrait les fesses davantage, ses pauvres fesses pitoyables, retenant ses cris, se dandinant toujours dans sa laideur douloureuse. Autour d'elle, on ne remuait pas, on ronflait ; elle entendait le bourdon sonore de Julie, tandis que, chez Lisa, il y avait un sifflement, une musique pointue de fifre.

Quatre heures venaient de sonner, lorsque, tout d'un coup, elle crut que son ventre crevait. Au milieu d'une douleur, il y eut une rupture, des eaux ruisselèrent, ses bas furent trempés. Elle resta un moment immobile, terrifiée et stupéfaite, avec l'idée qu'elle se vidait par là. Peut-être bien qu'elle n'avait jamais été enceinte ; et, dans la crainte d'une autre maladie, elle se regardait, elle voulait voir si tout le sang de son corps ne fuyait point. Mais elle éprouvait un soulagement, elle s'assit quelques minutes sur une malle. La chambre salie l'inquiétait, la bougie allait s'éteindre. Puis, comme elle ne pouvait plus marcher et qu'elle sentait la fin venir, elle eut encore la force d'étaler sur le lit une vieille toile cirée ronde, que madame Josserand lui avait donnée, pour mettre devant sa table de toilette. Et elle était à peine recouchée, que le travail d'expulsion commença. p.446

Alors, pendant près d'une heure et demie, se déclarèrent des douleurs dont la violence augmentait sans cesse. Les contractions intérieures avaient cessé, c'était elle maintenant qui poussait de tous les muscles de son ventre et de ses reins, dans un besoin de se délivrer du poids intolérable qui pesait sur sa chair. Deux fois encore, des envies illusoires la firent se lever, cherchant le pot d'une main égarée, tâtonnante de fièvre ; et, la

seconde fois, elle faillit rester par terre. À chaque nouvel effort, un tremblement la secouait, sa face devenait brûlante, son cou se baignait de sueur, tandis qu'elle mordait les draps, pour étouffer sa plainte, le han ! terrible et involontaire du bûcheron qui fend un chêne. Quand l'effort était donné, elle balbutiait, comme si elle eût parlé à quelqu'un :

— C'est pas possible... il sortira pas... il est trop gros.

La gorge renversée, les jambes élargies, elle se cramponnait des deux mains au lit de fer, qu'elle ébranlait de ses secousses. C'étaient heureusement des couches superbes, une présentation franche du crâne. Par moments, la tête qui sortait, semblait vouloir rentrer, repoussée par l'élasticité des tissus, tendus à se rompre ; et des crampes atroces l'étreignaient à chaque reprise du travail, les grandes douleurs la bouclaient d'une ceinture de fer. Enfin, les os crièrent, tout lui parut se casser, elle eut la sensation épouvantée que son derrière et son devant éclataient, n'étaient plus qu'un trou par lequel coulait sa vie ; et l'enfant roula sur le lit, entre ses cuisses, au milieu d'une mare d'excréments et de glaires sanguinolentes.

Elle avait poussé un grand cri, le cri furieux et triomphant des mères. Aussitôt, on remua dans les chambres voisines, des voix empâtées de sommeil disaient : « Eh bien ! quoi donc ? on assassine !... Y en a une qu'on prend de force !... Rêvez donc pas tout haut ! » Inquiète, elle avait repris le drap entre les dents, elle serrait les jambes et ramenait la couverture en tas sur l'enfant, qui lâchait des miaulements de petit chat. Mais elle entendit Julie ronfler de nouveau, après s'être retournée ; pendant que Lisa, rendormie, ne sifflait même plus. Alors, elle goûta pendant p.447 un quart d'heure un soulagement immense, une douceur infinie de calme et de repos. Elle était comme morte, elle jouissait de ne plus être.

Puis, les coliques reparurent. Une peur l'éveillait : est-ce qu'elle allait en avoir un second ? Le pis était qu'en rouvrant les yeux, elle venait de se trouver en pleine obscurité. Pas même un bout de chandelle ! et être là, toute seule, dans du mouillé, avec quelque chose de gluant entre les cuisses, dont elle ne savait que faire ! Il y avait des médecins pour les chiens, mais il n'y en avait pas pour elle. Crève donc, toi et ton petit ! Elle se souvenait d'avoir donné un coup de main chez madame Pichon, la dame d'en face, quand elle était accouchée. En prenait-on des précautions, de crainte de l'abîmer ! Cependant, l'enfant ne miaulait plus, elle allongea la main, chercha, rencontra un boyau qui lui sortait du ventre ; et l'idée lui revint qu'elle avait vu nouer et couper ça. Ses yeux s'accoutumaient aux ténèbres, la lune qui se levait éclairait vaguement la chambre. Alors, moitié à tâtons, moitié guidée par un instinct, elle fit, sans se lever, une besogne longue et pénible, décrocha derrière sa tête un tablier, en cassa un cordon, puis noua le boyau et le coupa avec des ciseaux pris dans la poche de sa jupe. Elle était en sueur, elle se recoucha. Ce pauvre petit, bien sûr, elle n'avait pas envie de le tuer.

Mais les coliques continuaient, c'était comme une affaire qui la gênait encore et que des contractions chassaient. Elle tira sur le boyau, d'abord doucement, puis très fort. Ça se détachait, tout un paquet finit par tomber, et elle s'en débarrassa en le jetant dans le pot. Cette fois, grâce à Dieu ! c'était bien fini, elle ne souffrait plus. Du sang tiède coulait seulement le long de ses jambes.

Pendant près d'une heure, elle dut sommeiller. Six heures sonnaient, lorsque la conscience de sa position l'éveilla de nouveau. Le temps pressait, elle se leva péniblement, exécuta des choses qui lui venaient à mesure, sans qu'elle les eût arrêtées d'avance. Une lune froide éclairait en plein la chambre. Après s'être habillée, elle enveloppa l'enfant de vieux linge, puis le plia dans deux journaux. Il ne disait p.448 rien, son petit cœur battait pourtant. Comme elle avait oublié de regarder si c'était un garçon ou une fille, elle déplia les papiers. C'était une fille. Encore une malheureuse ! de la viande à cocher ou à valet de chambre, comme cette Louise, trouvée sous une porte ! Pas une bonne ne remuait encore, et elle put sortir, se faire tirer en bas le cordon par M. Gourd endormi, aller poser son paquet dans le passage Choiseul dont on ouvrait les grilles, puis remonter tranquillement. Elle n'avait rencontré personne. Enfin, une fois dans sa vie, la chance était pour elle !

Tout de suite, elle arrangea la chambre. Elle roula la toile cirée sous le lit, alla vider le pot, revint donner un coup d'éponge par terre. Et, exténuée, d'une blancheur de cire, le sang coulant toujours entre ses cuisses, elle se recoucha, après s'être tamponnée avec une serviette. Ce fut ainsi que madame Josserand la trouva, lorsqu'elle se décida à monter vers neuf heures, très surprise de ne pas la voir descendre. La bonne s'étant plainte d'une diarrhée affreuse qui l'avait épuisée toute la nuit, madame s'écria :

— Pardi ! vous aurez encore trop mangé ! Vous ne songez qu'à vous emplir.

Inquiète de sa pâleur, elle parla cependant de faire venir le médecin ; mais elle fut heureuse d'épargner les trois francs, quand la malade eut juré qu'elle avait uniquement besoin de repos. Depuis la mort de son mari, elle vivait, avec sa fille Hortense, d'une pension que les frères Bernheim lui faisaient, ce qui ne l'empêchait pas de les traiter amèrement d'exploiteurs ; et elle se nourrissait plus mal encore, pour ne pas déchoir en quittant son appartement et en renonçant à ses mardis.

— C'est ça, dormez, dit-elle. Il nous reste du bœuf froid pour ce matin, et ce soir nous dînons dehors. Si vous ne pouvez pas descendre aider Julie, elle se passera de vous. p.449

La Joie de vivre chapitre 10

Le lendemain, au premier déjeuner, comme tous s'attablaient devant les bols de café au lait, ils s'étonnèrent de ne pas voir descendre Louise. La bonne allait monter frapper à la porte de la chambre, lorsqu'elle parut enfin. Elle était très pâle et marchait difficilement.

— Qu'as-tu donc ? demanda Lazare inquiet.

— Je souffre depuis le petit jour, répondit-elle. J'avais à peine fermé l'œil, je crois bien que j'ai entendu sonner toutes les heures de la nuit.

Pauline se récria.

— Mais il fallait appeler, nous t'aurions soignée au moins.

Louise, arrivée devant la table, s'était assise avec un soupir de soulagement.

— Oh ! reprit-elle, vous n'y pouvez rien. Je sais ce que c'est, voici huit mois que ces douleurs ne me quittent presque pas.

Sa grossesse, très pénible, l'avait en effet accoutumée à de continuelles nausées, à des maux d'entrailles, dont la violence parfois la tenait pliée en deux, pendant des journées entières. Ce matin-là, les nausées avaient disparu, mais elle était comme bouclée d'une ceinture qui lui aurait meurtri le ventre.

— On s'habitue au mal, dit Chanteau d'un air sentencieux.

— Oui, il faut que je promène ça, conclut la jeune femme. C'est pourquoi je suis descendue... Là-haut, il m'est impossible de rester en place. p.339

Elle avala seulement quelques gorgées de café au lait. Toute la matinée, elle se traîna dans la maison, quittant une chaise pour aller s'asseoir sur une autre. Personne n'osait lui adresser la parole, car elle s'emportait et semblait souffrir davantage, dès qu'on s'occupait d'elle. Les douleurs ne la quittaient pas. Un peu avant midi pourtant, la crise parut se calmer, elle put s'asseoir encore à table et prendre un potage. Mais, entre deux et trois heures, des tranchées affreuses commencèrent ; et elle ne s'arrêta plus, passant de la salle à manger dans la cuisine, montant pesamment à sa chambre pour en redescendre aussitôt.

Pauline, en haut, faisait sa malle. Elle partait le lendemain, elle avait juste le temps de fouiller ses meubles et de ranger tout. À chaque minute cependant, elle allait se pencher sur la rampe, tourmentée de ces pas, lourds de souffrance, qui ébranlaient les planchers. Vers quatre heures, comme elle entendait Louise s'agiter davantage, elle se décida à frapper chez Lazare, qui s'était enfermé, dans l'exaspération nerveuse des malheurs dont il accusait le sort de l'accabler.

— Nous ne pouvons la laisser ainsi, expliqua-t-elle. Il faut lui parler. Viens avec moi.

Justement, ils la trouvèrent au milieu du premier étage, pliée contre la rampe, n'ayant plus la force de descendre ni de monter.

— Ma chère enfant, dit Pauline avec douceur, tu nous inquiètes... Nous allons envoyer chercher la sage-femme. Alors, Louise se fâcha.

— Mon Dieu ! est-il possible de me torturer ainsi, lorsque je demande uniquement qu'on me laisse tranquille !... À huit mois, que voulez-vous que la sage-femme puisse y faire ?

— Il serait toujours plus raisonnable de la voir.

— Non, je ne veux pas, je sais ce que c'est... Par pitié, ne me parlez plus, ne me torturez pas !

Et Louise s'obstina, avec une telle exagération de colère, que Lazare s'emporta à son tour. Il fallut que Pauline promît formellement de ne pas envoyer chercher la sage- p.340 femme. Cette sage-femme était une dame Bouland, de Verchemont, qui avait dans la contrée une réputation extraordinaire d'habileté et d'énergie. On jurait qu'on n'aurait pas trouvé la pareille à Bayeux, ni même à Caen. C'est pourquoi Louise, très douillette, frappée du pressentiment qu'elle mourrait en couches, s'était décidée à se mettre entre ses mains. Mais elle n'en avait pas moins une grande peur de madame Bouland, la peur irraisonnée du dentiste, qui doit guérir et qu'on se décide à voir le plus tard possible.

À six heures, un calme brusque se produisit de nouveau. La jeune femme triompha : elle le disait bien, c'étaient ses douleurs habituelles, plus fortes seulement ; on serait joliment avancé à cette heure, d'avoir dérangé le monde pour rien ! Cependant, comme elle était morte de fatigue, elle préféra se coucher, après avoir mangé une côtelette. Tout serait fini, assurait-elle, si elle pouvait dormir. Et elle s'entêtait à écarter les soins, elle voulut rester seule, pendant que la famille dînait, elle défendit même qu'on montât la voir, de peur d'être réveillée en sursaut.

Il y avait, ce soir-là, le pot-au-feu et un morceau de veau rôti. Le commencement du repas fut silencieux, cette crise de Louise s'ajoutait à la tristesse du départ de Pauline. On évitait le bruit des cuillers et des fourchettes, comme s'il avait pu parvenir au premier étage et exaspérer encore la malade. Chanteau pourtant se lançait, racontait des histoires de grossesses extraordinaires, lorsque Véronique, qui apportait le veau découpé, dit brusquement :

— Je ne sais pas, il me semble qu'elle geint, là-haut.

Lazare se leva pour ouvrir la porte du corridor. Tous, cessant de manger, prêtaient l'oreille. On n'entendit rien d'abord ; puis, des plaintes longues, étouffées, arrivèrent.

— La voilà reprise, murmura Pauline. Je monte.

Elle jeta sa serviette, elle ne toucha même pas à la tranche de veau que la bonne lui servait. La clef heureusement se trouvait à la serrure, elle put entrer. Assise au bord de son lit, la jeune femme, les pieds nus, enveloppée dans un peignoir, se balançait d'un mouvement d'horloge, p.341 sous la fixité intolérable d'une souffrance qui lui arrachait de grands soupirs réguliers.

— Ça va plus mal ? demanda Pauline.

Elle ne répondit pas.

— Veux-tu, maintenant, qu'on aille chercher madame Bouland ?

Alors, elle bégaya, d'un air de résignation obsédée :

— Oui, ça m'est égal. J'aurai peut-être la paix ensuite... Je ne peux plus, je ne peux plus...

Lazare, qui était monté derrière Pauline et qui écoutait à la porte, osa entrer en disant qu'il serait prudent aussi de courir à Arranches, pour ramener le docteur Cazenove, dans le cas où des complications se présenteraient. Mais Louise se mit à pleurer. Ils n'avaient donc pas la moindre pitié de son état ? Pourquoi la martyriser de la sorte ? On le savait bien, toujours l'idée qu'un homme l'accoucherait l'avait révoltée. C'était en elle une pudeur malade de femme coquette, un malaise de se montrer dans l'abandon affreux de la souffrance, qui, même devant son mari et sa cousine, lui faisait serrer le peignoir autour de ses pauvres reins tordus.

— Si tu vas chercher le docteur, bégayait-elle, je me couche, je me tourne contre le mur, et je ne réponds plus à personne.

— Ramène toujours la sage-femme, dit Pauline à Lazare. Je ne puis croire non plus que le moment soit arrivé. Il s'agit de la calmer seulement.

Tous deux redescendirent. L'abbé Horteur venait d'entrer souhaiter un petit bonsoir, et il restait muet devant Chanteau effaré. On voulut que Lazare mangeât au moins un morceau de veau, avant de se mettre en route ; mais, la tête perdue, il déclara qu'une seule bouchée l'étranglerait, il partit en courant pour Verchemont.

— Elle m'a appelée, je crois ? reprit Pauline, qui s'élança vers l'escalier. Si j'avais besoin de Véronique, je taperais... Achève de dîner sans moi, n'est-ce pas ? mon oncle.

Le prêtre, gêné d'être tombé au milieu d'un accouchement, ne trouvait pas ses paroles habituelles de consolation. Il finit par se retirer, après avoir promis de revenir, lorsqu'il aurait rendu visite aux Gonin, où le vieil infirme était très malade. Et Chanteau demeura seul, devant la table encombrée de la débâcle du couvert. Les verres étaient à moitié pleins, le veau se figeait au fond des assiettes, les fourchettes grasses et les morceaux de pain mordus déjà, traînaient, restaient jetés dans le coup d'inquiétude qui venait de passer sur la nappe. Tout en mettant une bouilloire d'eau au feu, par précaution, la bonne grognait de ne pas savoir s'il fallait desservir ou laisser ainsi tout en l'air. En haut, Pauline avait trouvé Louise debout, appuyée au dossier d'une chaise.

— Je souffre trop assise, aide-moi à marcher.

Depuis le matin, elle se plaignait de piqûres à la peau, comme si des mouches l'avaient fortement piquée. À présent, c'étaient des contractions intérieures, une sensation d'étau qui lui aurait serré le ventre, dans un écrasement de plus en plus étroit. Dès qu'elle s'asseyait ou se couchait, il lui semblait qu'une masse de plomb lui broyait les entrailles ; et elle éprouvait le besoin de piétiner, elle avait pris le bras de sa cousine, qui la promenait du lit à la fenêtre.

— Tu as un peu de fièvre, dit la jeune fille. Si tu voulais boire ?

Louise ne put répondre. Une contraction violente l'avait courbée, et elle se pendait aux épaules de Pauline, dans un tel frisson, que toutes les deux en tremblaient. Il lui échappait des cris, où il y avait à la fois de l'impatience et de la terreur.

— Je meurs de soif, murmura-t-elle, quand elle parla enfin. Ma langue est sèche, et tu vois comme je suis rouge... Mais, non, non ! ne me lâche pas, je tomberais. Marchons, marchons encore, je boirai tout à l'heure.

Et elle continua sa promenade, traînant les jambes, se dandinant, pesant plus lourd au bras qui la soutenait. Pendant deux heures, elle marcha sans relâche. Il était neuf heures. Pourquoi cette sage-femme n'arrivait-elle pas ? p.343

Maintenant, elle la souhaitait ardemment, elle disait qu'on voulait donc la voir mourir, pour la laisser si longtemps sans secours. Verchemont était à vingt-cinq minutes, une heure aurait dû suffire. Lazare s'amusait, ou bien un accident était survenu, c'était fini, personne ne reviendrait. Des nausées la secouèrent, elle eut des vomissements.

— Va-t'en, je ne veux pas que tu restes !... Est-ce possible, mon Dieu ! d'en tomber là, d'être ainsi à répugner tout le monde !

Elle gardait, dans l'abominable torture, cette unique préoccupation de sa pudeur et de sa grâce de femme. D'une grande résistance nerveuse, malgré ses membres délicats, elle mettait à ne pas s'abandonner le reste de ses forces, tracassée de n'avoir pu enfiler ses bas, inquiète des coins de nudité qu'elle montrait. Mais une gêne plus grande la saisit, des besoins imaginaires la tourmentaient sans cesse, et elle voulait que sa cousine se tournât, et elle s'enveloppait dans un coin de rideau, pour essayer de les satisfaire. Comme la bonne était montée offrir ses services, elle balbutia d'une voix éperdue, à la première pesanteur qu'elle crut éprouver :

— Oh ! pas devant cette fille... Je t'en prie, emmène-la un instant dans le corridor.

Pauline commençait à perdre la tête. Dix heures sonnèrent, elle ne savait comment expliquer l'absence prolongée de Lazare. Sans doute il n'avait pas trouvé madame Bouland ; mais qu'allait-elle devenir, ignorante de ce qu'il fallait faire, avec cette pauvre femme dont la situation semblait empirer ? Ses anciennes lectures lui revenaient bien, elle aurait volontiers examiné Louise, dans l'espoir de se rassurer et de la rassurer elle-même. Seulement, elle la sentait si honteuse, qu'elle hésitait à le lui proposer.

— Écoute, ma chère, dit-elle enfin, si tu me laissais voir ?

— Toi ! oh ! non, oh ! non... Tu n'es pas mariée.

Pauline ne put s'empêcher de rire.

— Ça ne fait rien, va !... Je serais si heureuse de te soulager. p.344

— Non ! je mourrais de honte, je n'oserais jamais plus te regarder en face.

Onze heures sonnèrent, l'attente devenait intolérable. Véronique partit pour Verchemont, emportant une lanterne, avec l'ordre de visiter tous les fossés. Deux fois, Louise avait tâché de se mettre au lit, les jambes brisées de fatigue ; mais elle s'était relevée aussitôt, et elle se tenait debout maintenant, les bras accoudés à la commode, s'agitant sur place, dans un perpétuel mouvement des reins. Les douleurs, qui se produisaient par crises, se rapprochaient, se confondaient en une douleur unique, dont la violence lui coupait la respiration. À toute minute, ses mains tâtonnantes quittaient un instant la commode, glissaient le long de ses flancs, allaient empoigner et soutenir ses fesses, comme pour alléger le poids qui les écrasait. Et Pauline, debout derrière elle, ne pouvait rien, devait la regarder souffrir, détournant la tête, feignant de s'occuper, lorsqu'elle la voyait ramener son peignoir d'un geste d'embarras, avec la préoccupation persistante de ses beaux cheveux blonds défaits et de son fin visage décomposé.

Il était près de minuit, lorsqu'un bruit de roues fit descendre vivement la jeune fille.

— Et Véronique ? cria-t-elle du perron, en reconnaissant Lazare et la sage-femme, vous ne l'avez donc pas rencontrée ?

Lazare lui raconta qu'ils arrivaient par la route de Port-en-Bessin : tous les malheurs, madame Bouland à trois lieues de là, auprès d'une femme en couches, ni voiture ni cheval pour aller la chercher, les trois lieues faites à pied, au pas de course, et là-bas des ennuis à n'en plus finir ! Heureusement que madame Bouland avait une carriole.

— Mais la femme ? demanda Pauline, c'était donc fini, Madame a pu la quitter ?

La voix de Lazare trembla, il dit sourdement :

— La femme, elle est morte.

On entra dans le vestibule qu'une bougie, posée sur une marche, éclairait. Il y eut un silence, pendant que madame Bouland accrochait son manteau. C'était une petite p.345 femme brune, maigre, jaune comme un citron, avec un grand nez dominateur. Elle parlait fort, avait des allures despotiques, qui la faisaient vénérer des paysans.

— Si Madame veut bien me suivre, dit Pauline. Je ne savais plus que faire, elle n'a pas cessé de se plaindre depuis la nuit.

Dans la chambre, Louise piétinait toujours devant la commode. Elle se remit à pleurer, quand elle aperçut la sage-femme. Celle-ci lui posa quelques questions brèves, sur les dates, le lieu et le caractère des douleurs. Puis elle conclut sèchement :

— Nous allons voir... Je ne peux rien dire tant que je n'aurai pas déterminé la présentation.

— C'est donc pour maintenant ? murmura la jeune femme en larmes. Oh ! mon Dieu ! à huit mois ! Moi qui croyais avoir un mois encore !

Sans répondre, madame Bouland tapait les oreillers, les empilait l'un sur l'autre, au milieu du lit. Lazare, qui était monté, avait l'attitude gauche de l'homme tombé dans ce drame des couches. Il s'était approché pourtant, il avait mis un baiser sur le front en sueur de sa femme, qui ne parut même pas avoir conscience de cette caresse encourageante.

— Allons, allons, dit la sage-femme.

Louise, effarée, tourna vers Pauline un regard dont celle-ci comprit la supplication muette. Elle emmena Lazare, tous deux restèrent sur le palier, sans pouvoir s'éloigner davantage. La bougie, laissée en bas, éclairait la cage de l'escalier d'une lueur de veilleuse, coupée d'ombres bizarres ; et ils se tenaient là, l'un adossé au mur, l'autre à la rampe, face à face, immobiles et silencieux. Leurs oreilles se tendaient vers la chambre. Des plaintes vagues en sortaient toujours, il y eut deux cris déchirants. Puis, il leur sembla qu'une éternité s'écoulait, jusqu'au moment où la sage-femme ouvrit enfin. Ils allaient rentrer, lorsqu'elle les repoussa, pour sortir elle-même et refermer la porte.

— Quoi donc ? murmura Pauline. p.346

D'un signe, elle leur dit de descendre ; et ce fut en bas seulement, dans le corridor, qu'elle parla.

— Le cas menace d'être grave. Mon devoir est de prévenir la famille.

Lazare pâlisait. Un souffle froid lui avait glacé la face. Il balbutia :

— Qu'y a-t-il ?

— L'enfant se présente par l'épaule gauche, autant que j'ai pu m'en assurer, et je crains même que le bras ne se dégage le premier.

— Eh bien ? demanda Pauline.

— Dans un cas pareil, la présence d'un médecin est absolument nécessaire... Je ne puis prendre la responsabilité de l'accouchement, surtout à huit mois. Il y eut un silence. Puis, Lazare, désespéré, se révolta. Où voulait-on qu'il trouvât un médecin, à cette heure de nuit ? Sa femme aurait le temps de succomber vingt fois, avant qu'il eût ramené le docteur d'Arromanches.

— Je ne crois pas à un danger immédiat, répétait la sage-femme. Partez tout de suite... Moi, je ne puis rien faire.

Et, comme Pauline à son tour la suppliait d'agir, au nom de l'humanité, pour soulager du moins la malheureuse, dont les grands soupirs continuaient à emplir la maison, elle déclara de sa voix nette :

— Non, cela m'est défendu... L'autre, là-bas, est morte. Je ne veux pas que celle-ci me reste encore dans les mains.

À ce moment, on entendit s'élever, dans la salle à manger, un appel larmoyant de Chanteau.

— Vous êtes là ? entrez !... On ne me dit rien. Il y a un siècle que j'attends des nouvelles.

Ils entrèrent. Depuis le dîner interrompu, on avait oublié Chanteau. Il était resté devant la table servie, tournant ses pouces, patientant, avec sa résignation somnolente d'infirmier, accoutumé aux longues immobilités solitaires. Cette nouvelle catastrophe, qui révolutionnait la maison, l'attristait ; et il n'avait pas même eu le cœur de finir de manger, les yeux sur son assiette encore pleine.

— Ça ne va donc pas bien ? murmura-t-il. p.347

Lazare haussa rageusement les épaules. Madame Bouland, qui gardait tout son calme, lui conseillait de ne pas perdre le temps davantage.

— Prenez la carriole. Le cheval ne marche guère. Mais, en deux heures, deux heures et demie, vous pouvez aller et revenir... D'ici là, je veillerai.

Alors, dans une détermination brusque, il s'élança dehors, avec la certitude qu'il retrouverait sa femme morte. On l'entendit jurer, taper sur le cheval, qui emporta la carriole, au milieu d'un grand bruit de ferrailles.

— Que se passe-t-il ? demanda de nouveau Chanteau, auquel personne ne répondait.

La sage-femme remontait déjà, et Pauline la suivit, après avoir simplement dit à son oncle que cette pauvre Louise aurait beaucoup de mal. Comme elle offrait de le coucher, il refusa, s'obstinant à rester pour savoir. Si le sommeil le prenait, il dormirait très bien dans son fauteuil, ainsi qu'il y dormait des après-midi entières. À peine se retrouvait-il seul, que Véronique rentra, avec sa lanterne éteinte. Elle était furieuse. Depuis deux ans, elle n'avait pas lâché tant de paroles à la fois.

— Fallait le dire, qu'ils viendraient par l'autre route ! Moi qui regardais dans tous les fossés et qui suis allée jusqu'à Verchemont comme une bête !... Là-bas encore, j'ai attendu une grande demi-heure, plantée au milieu du chemin.

Chanteau la regardait de ses gros yeux.

— Dame ! ma fille, vous ne pouviez guère vous rencontrer.

— Puis, en revenant, voilà que j'aperçois monsieur Lazare galopant comme un fou, dans une méchante voiture... Je lui crie qu'on l'attend, et il tape plus fort, et il manque de m'écraser !... Non, j'en ai assez, de ces commissions où je ne comprends rien ! Sans compter que ma lanterne s'est éteinte.

Et elle bouscula son maître, elle voulut le forcer à finir de manger, pour qu'elle pût au moins desservir la table. Il n'avait pas faim, il allait pourtant prendre un peu de p.348 veau froid, histoire plutôt de se distraire. Ce qui le tracassait maintenant, c'était le manque de parole de l'abbé. Pourquoi promettre de tenir compagnie aux gens, si l'on est décidé à rester chez soi ? Les prêtres, à la vérité, faisaient une si drôle de figure, quand les femmes accouchaient ! Cette idée l'amusa, il se disposa gaiement à souper tout seul.

— Voyons, monsieur, dépêchez-vous, répétait Véronique. Il est bientôt une heure, ma vaisselle ne peut pas traîner comme ça jusqu'à demain... En voilà une sacrée maison où l'on a toujours des secousses !

Elle commençait à enlever les assiettes, lorsque Pauline l'appela de l'escalier, d'une voix pressante. Et Chanteau se retrouva en face de la table, oublié encore, sans que personne descendît lui apporter des nouvelles.

Madame Bouland venait de prendre possession de la chambre avec autorité, fouillant les meubles, donnant des ordres. Elle fit d'abord allumer du feu, car la pièce lui paraissait humide. Ensuite, elle déclara le lit inconfortable, trop bas, trop mou ; et, comme Pauline lui disait avoir au grenier un vieux lit de sangle, elle l'envoya chercher par Véronique, l'installa devant la cheminée, en plaçant au fond une planche et en le garnissant d'un simple matelas. Puis, il lui fallut une quantité de linge, un drap qu'elle plia en quatre pour garantir le matelas, d'autres draps, et des serviettes, et des torchons, qu'elle mit chauffer sur des chaises, devant le feu. Bientôt, la chambre, encombrée de ces linges, barrée par le lit, prit l'air d'une ambulance, installée à la hâte, dans l'attente d'une bataille.

Du reste, elle ne cessait de causer maintenant, elle exhortait Louise d'une voix militaire, comme si elle eût commandé à la douleur. Pauline l'avait priée à voix basse de ne pas parler du médecin.

— Ce ne sera rien, ma petite dame. Je préférerais vous voir couchée ; mais, puisque ça vous agace, marchez sans crainte, appuyez-vous sur moi... J'en ai accouché à huit mois, dont les enfants étaient plus gros que les autres... Non, non, ça ne vous fait pas tant de mal que vous croyez. p.349 Nous allons vous débarrasser tout à l'heure, en deux temps et trois mouvements.

Louise ne se calmait pas. Ses cris prenaient un caractère de détresse affreuse. Elle se cramponnait aux meubles ; par moments, des paroles incohérentes annonçaient même un peu de délire. La sage-femme, afin de rassurer Pauline, lui expliquait à demi-voix que les douleurs de la dilatation du col étaient parfois plus intolérables que les grandes douleurs de l'expulsion. Elle avait vu ce travail préparatoire durer deux jours, au premier enfant. Ce qu'elle redoutait, c'était la rupture des eaux, avant l'arrivée du médecin ; car la manœuvre qu'il allait être obligé de faire, serait alors dangereuse.

— Ce n'est plus possible, répétait Louise en haletant, ce n'est plus possible... Je vais mourir...

Madame Bouland s'était décidée à lui donner vingt gouttes de laudanum dans un demi-verre d'eau. Ensuite, elle avait essayé des frictions sur les lombes. La pauvre femme, qui perdait de ses forces, s'abandonnait davantage : elle n'exigeait plus que sa cousine et la bonne sortissent, elle cachait seulement sa nudité sous son peignoir rabattu, dont elle tenait les pans dans ses mains crispées. Mais le court répit amené par les frictions ne dura pas ; et des contractions terribles se déclarèrent.

— Attendons, dit stoïquement madame Bouland. Je ne puis absolument rien. Il faut laisser faire la nature.

Et même elle entama une discussion sur le chloroforme, contre lequel elle avait les répugnances de la vieille école. À l'entendre, les accouchées mouraient comme des mouches, entre les mains des médecins qui employaient cette drogue. La douleur était nécessaire, jamais une femme endormie n'était capable d'un aussi bon travail qu'une femme éveillée.

Pauline avait lu le contraire. Elle ne répondait pas, le cœur noyé de compassion devant le ravage du mal, qui anéantissait peu à peu Louise et faisait de sa grâce, de son charme de blonde délicate, un épouvantable objet de pitié. Et il y avait en elle une colère contre la douleur, un besoin p.350 de la supprimer, qui la lui aurait fait combattre comme une ennemie, si elle en avait connu les moyens.

La nuit pourtant s'écoulait, il était près de deux heures. Plusieurs fois, Louise avait parlé de Lazare. On mentait, on lui disait qu'il restait en bas, tellement secoué lui-même, qu'il craignait de la décourager. Du reste, elle n'avait plus conscience du temps : les heures passaient, et les minutes lui semblaient éternelles. Le seul sentiment qui persistait dans son agitation, était que ça ne finirait jamais, que tout le monde, autour d'elle, y

mettait de la mauvaise volonté. C'étaient les autres qui ne voulaient pas la débarrasser, elle s'emportait contre la sage-femme, contre Pauline, contre Véronique, en les accusant de ne rien savoir de ce qu'il aurait fallu faire. Madame Bouland se taisait. Elle jetait sur la pendule des regards furtifs, bien qu'elle n'attendît pas le médecin avant une heure encore, car elle connaissait la lenteur fourbue du cheval. La dilatation allait être complète, la rupture des eaux devenait imminente ; et elle décida la jeune femme à se coucher. Puis, elle la prévint.

— Ne vous effrayez pas, si vous vous sentiez mouillée... Et ne bougez plus, de grâce ! J'aimerais mieux ne rien hâter maintenant.

Louise resta immobile pendant quelques secondes. Il lui fallait un effort de volonté excessif, pour résister aux soulèvements désordonnés de la souffrance ; son mal s'en irritait, bientôt elle ne put lutter davantage, elle sauta du lit de sangle, dans un élan exaspéré de tous ses membres. À l'instant même, comme ses pieds touchaient le tapis, il y eut un bruit sourd d'outre qui se crève et ses jambes furent trempées, deux larges taches parurent sur son peignoir.

— Ça y est ! dit la sage-femme, qui jura entre ses dents.

Bien que prévenue, Louise était demeurée à la même place, tremblante, regardant ce ruissellement qui sortait d'elle, avec la terreur de voir le peignoir et le tapis inondés de son sang. Les taches restaient pâles, le flot s'était brusquement arrêté, elle se rassura. Vivement, on l'avait p.351 recouchée. Et elle éprouvait un calme soudain, un tel bien-être inattendu, qu'elle se mit à dire, d'un air de gaieté triomphante :

— C'était ça qui me gênait. À présent, je ne souffre plus du tout, c'est fini... Je savais bien que je ne pouvais pas accoucher au huitième mois. Ce sera pour le mois prochain... Vous n'y avez rien entendu, ni les unes ni les autres.

Madame Bouland hochait la tête, sans vouloir lui gâter ce moment de répit en répondant que les grandes douleurs d'expulsion allaient venir. Elle avertit seulement Pauline à voix basse, elle la pria de se mettre de l'autre côté du lit de sangle, pour empêcher une chute possible, dans le cas où l'accouchée se débattrait. Mais, quand les douleurs reparurent, Louise ne tenta point de se lever : elle n'en trouvait désormais ni la volonté ni la force. Au premier réveil du mal, son teint s'était plombé, sa face avait pris une expression de désespoir. Elle cessait de parler, elle s'enfermait dans cette torture sans fin, où elle ne comptait désormais sur le secours de personne, si abandonnée, si misérable à la longue, qu'elle souhaitait de mourir tout de suite. D'ailleurs, ce n'étaient plus les contractions involontaires, qui, depuis vingt heures, lui arrachaient les entrailles ; c'étaient à présent des efforts atroces de tout son être, des efforts qu'elle ne pouvait retenir, qu'elle exagérait elle-même, par un besoin irrésistible de se délivrer. La poussée partait du bas des côtes, descendait dans les reins, aboutissait aux aines en une sorte de déchirure, sans cesse élargie. Chaque muscle du ventre travaillait, se bandait sur les hanches, avec des raccourcissements et des allongements de ressort ; même ceux des fesses et des cuisses agissaient, semblaient par moments la soulever du matelas. Un tremblement ne la quittait plus, elle était, de la taille aux genoux, secouée ainsi de larges ondes douloureuses, que l'on voyait, une à une, descendre sous sa peau, dans le raidissement de plus en plus violent de la chair.

— Ça ne finira donc pas, mon Dieu ! ça ne finira donc pas ? murmurait Pauline. p.352

Ce spectacle emportait son calme et son courage habituels. Et elle poussait elle-même, dans un effort imaginaire, à chacun des gémissements de travailleuse essoufflée dont l'accouchée accompagnait sa besogne. Les cris, d'abord sourds, montaient peu à peu, s'enflaient en plaintes de fatigue et d'impuissance. C'était l'enragement, le han ! éperdu du fendeur de bois, qui abat sa cognée depuis des heures sur le même nœud, sans avoir seulement pu entamer l'écorce.

Entre chaque crise, dans les courts instants de repos, Louise se plaignait d'une soif ardente. Sa gorge sans salive avait des mouvements pénibles d'étranglement.

— Je meurs, donnez-moi à boire !

Elle buvait une gorgée de tilleul très léger, que Véronique tenait devant le feu. Mais souvent, au moment où elle portait la tasse à ses lèvres, Pauline devait la reprendre, car une autre crise arrivait, les mains se remettaient à trembler ; tandis que la face renversée s'empourprait et que le cou se couvrait de sueur, dans la poussée nouvelle qui tendait les muscles.

Il survint aussi des crampes. À toutes minutes, elle parlait de se lever pour satisfaire des besoins, dont elle prétendait souffrir. La sage-femme s'y opposait énergiquement.

— Restez donc tranquille. C'est un effet du travail... Quand vous serez descendue pour ne rien faire, vous serez bien avancée, n'est-ce pas ?

À trois heures, madame Bouland ne cacha plus son inquiétude à Pauline. Des symptômes alarmants se manifestaient, surtout une lente déperdition des forces. On aurait pu croire que l'accouchée souffrait moins, car ses cris et ses efforts diminuaient d'énergie ; mais la vérité était que le travail menaçait de s'arrêter, dans la

fatigue trop grande. Elle succombait à ces douleurs sans fin, chaque minute de retard devenait un danger. Le délire reparut, elle eut même un évanouissement. Madame Bouland en profita pour la toucher encore et mieux reconnaître la position.

— C'est bien ce que je craignais, murmura-t-elle. Est-ce p.353 que le cheval s'est cassé les jambes, qu'ils ne reviennent pas ?

Et, comme Pauline lui disait qu'elle ne pouvait laisser mourir ainsi cette malheureuse, elle s'emporta.

— Croyez-vous que je sois à la noce !... Si je tente la manœuvre et que ça tourne mal, j'aurai toutes sortes d'ennuis sur le dos... Avec ça qu'on est tendre pour nous !

Quand Louise recouvra sa connaissance, elle se plaignit d'une gêne.

— C'est le petit bras qui passe, continua madame Bouland tout bas. Il est entièrement dégagé... Mais l'épaule est là, qui ne sortira jamais.

Pourtant, à trois heures et demie, devant la situation de plus en plus critique, elle allait peut-être se décider à agir, lorsque Véronique, qui remontait de la cuisine, appela Mademoiselle dans le corridor, où elle lui dit que le médecin arrivait. On la laissa un instant seule près de l'accouchée, la jeune fille et la sage-femme descendirent. Au milieu de la cour, Lazare bégayait des injures contre le cheval ; mais, quand il sut que sa femme vivait encore, la réaction fut si forte, qu'il se calma tout d'un coup. Déjà le docteur Cazenove montait le perron, en posant à madame Bouland des questions rapides.

— Votre présence brusque l'effrayerait, dit Pauline dans l'escalier. Maintenant que vous êtes là, il est nécessaire qu'on la prévienne.

— Faites vite, répondit-il simplement, d'une voix brève.

Pauline seule entra, les autres se tinrent à la porte.

— Ma chérie, expliqua-t-elle, imagine-toi que le docteur, après t'avoir vue hier, s'est douté de quelque chose ; et il vient d'arriver... Tu devrais consentir à le voir, puisque ça n'en finit point.

Louise ne paraissait pas entendre. Elle roulait désespérément la tête sur l'oreiller. Enfin, elle balbutia :

— Comme vous voudrez, mon Dieu !... Est-ce que je sais, maintenant ? Je n'existe plus.

Le docteur s'était avancé. Alors, la sage-femme engagea Pauline et Lazare à descendre : elle irait leur donner des nouvelles, elle les appellerait, si l'on avait besoin d'aide. Ils se retirèrent en silence. En bas, dans la salle à manger, p.354 Chanteau venait de s'endormir, devant la table toujours servie. Le sommeil devait l'avoir pris au milieu de son petit souper, prolongé avec la lenteur d'une distraction, car la fourchette était encore au bord de l'assiette, où se trouvait un reste de veau. Pauline, en entrant, dut remonter la lampe, qui charbonnait et s'éteignait.

— Ne l'éveillons pas, murmura-t-elle. Il est inutile qu'il sache.

Doucement, elle s'assit sur une chaise, tandis que Lazare demeurait debout, immobile. Une attente effroyable commença, ni l'un ni l'autre ne disait un mot, ils ne pouvaient même soutenir l'angoisse de leurs regards, détournant la tête, dès que leurs yeux se rencontraient. Et aucun bruit n'arrivait d'en haut, les plaintes affaiblies ne s'entendaient plus, ils prêtaient vainement l'oreille, sans saisir autre chose que le bourdonnement de leur propre fièvre. C'était ce grand silence frissonnant, ce silence de mort, qui, à la longue, les épouvantait surtout. Que se passait-il donc ? pourquoi les avait-on renvoyés ? Ils auraient préféré les cris, une lutte, quelque chose de vivant se débattant encore sur leurs têtes. Les minutes s'écoulaient, et la maison s'enfonçait davantage dans ce néant. Enfin, la porte s'ouvrit, le docteur Cazenove entra.

— Eh bien ? demanda Lazare, qui avait fini par s'asseoir en face de Pauline.

Le docteur ne répondit pas tout de suite. La clarté fumeuse de la lampe, cette clarté louche des longues veilles, éclairait mal son vieux visage tanné où les fortes émotions ne pâlissaient que les rides. Mais, quand il parla, le son brisé de ses paroles laissa voir la lutte qui se livrait en lui.

— Eh bien ! je n'ai encore rien fait, répondit-il. Je ne veux rien faire sans vous consulter.

Et, d'un geste machinal, il passa les doigts sur son front, comme pour en chasser un obstacle, un nœud qu'il ne pouvait défaire.

— Mais ce n'est pas à nous de décider, docteur, dit Pauline. Nous la remettons entre vos mains. p.355

Il hocha la tête. Un souvenir importun ne le quittait pas, il se souvenait des quelques négresses qu'il avait accouchées, aux colonies, une entre autres, une grande fille dont l'enfant se présentait ainsi par l'épaule et qui avait succombé, pendant qu'il la délivrait d'un paquet de chair et d'os. C'étaient, pour les chirurgiens de marine, les seules expériences possibles, des femmes éventrées à l'occasion, quand ils faisaient là-bas un service d'hôpital. Depuis sa retraite à Arronanches, il avait bien pratiqué et acquis l'adresse de l'habitude ; mais le cas si difficile qu'il rencontrait dans cette maison amie venait de le rendre à toute son hésitation

d'autrefois. Il tremblait comme un débutant, inquiet aussi de ses vieilles mains, qui n'avaient plus l'énergie de la jeunesse.

— Il faut bien que je vous dise tout, reprit-il. La mère et l'enfant me semblent perdus... Peut-être serait-il temps encore de sauver l'un ou l'autre...

Lazare et Pauline s'étaient levés, glacés du même frisson. Chanteau, réveillé par le bruit des voix, avait ouvert des yeux troubles, et il écoutait avec effarement les choses qu'on disait devant lui.

— Qui dois-je essayer de sauver ? répétait le médecin, aussi tremblant que les pauvres gens auxquels il posait cette question. L'enfant ou la mère ?

— Qui ? mon Dieu ! s'écria Lazare... Est-ce que je sais ? est-ce que je puis ?

Des larmes l'étranglaient de nouveau, pendant que sa cousine, très pâle, restait muette, devant cette alternative redoutable.

— Si je tente la version, continua le docteur qui discutait ses incertitudes tout haut, l'enfant sortira sans doute en bouillie. Et je crains de fatiguer la mère, elle souffre déjà depuis trop longtemps... D'autre part, l'opération césarienne assurerait la vie du petit ; mais l'état de la pauvre femme n'est pas désespéré au point que je me sente le droit de la sacrifier ainsi... C'est une question de conscience, je vous supplie de prononcer vous-mêmes.

Les sanglots empêchaient Lazare de répondre. Il avait p.356 pris son mouchoir, il le tordait convulsivement, dans l'effort qu'il faisait pour retrouver un peu de raison. Chanteau regardait toujours, stupéfié. Et ce fut Pauline qui put dire :

— Pourquoi êtes-vous descendu ?... C'est mal de nous torturer, lorsque vous êtes seul à savoir et à pouvoir agir.

Justement, madame Bouland venait annoncer que la situation s'aggravait.

— Est-on décidé ?... Elle s'affaiblit.

Alors, dans un de ces brusques élans qui déconcertaient, le docteur embrassa Lazare, en le tutoyant.

— Écoute, je vais tâcher de les sauver tous les deux. Et s'ils succombent, eh bien ! j'aurai plus de chagrin que toi, parce que je croirai que c'est de ma faute.

Rapidement, avec la vivacité d'un homme résolu, il discuta l'emploi du chloroforme. Il avait apporté le nécessaire, mais certains symptômes lui donnaient la crainte d'une hémorragie, ce qui était une contre-indication formelle. Les syncopes et la petitesse du pouls le préoccupaient. Aussi résista-t-il aux supplications de la famille, qui demandait le chloroforme, malade de ces souffrances, qu'elle partageait depuis bientôt vingt-quatre heures ; et il était encouragé dans son refus par l'attitude de la sage-femme, dont les épaules se haussaient de répugnance et de mépris.

— J'accouche bien deux cents femmes par an, murmurait-elle. Est-ce qu'elles ont besoin de ça pour se tirer d'affaire ?... Elles souffrent, tout le monde souffre !

— Montez, mes enfants, reprit le docteur. J'aurai besoin de vous... Et puis, j'aime mieux vous sentir avec moi.

Tous quittaient la salle à manger, lorsque Chanteau parla enfin. Il appelait son fils.

— Viens m'embrasser... Ah ! cette pauvre Louissette ! Est-ce terrible, des affaires pareilles, au moment où l'on ne s'y attend pas ? S'il faisait jour au moins !... Préviens-moi, quand ce sera fini.

De nouveau, il resta seul dans la pièce. La lampe charbonnait, il fermait les paupières, aveuglé par la clarté louche, repris de sommeil. Pourtant, il lutta quelques p.357 minutes, promenant ses regards sur la vaisselle de la table et la débandade des chaises, où les serviettes pendaient encore. Mais l'air était trop lourd, le silence trop écrasant. Il succomba, ses paupières se refermèrent, ses lèvres eurent un petit souffle régulier, au milieu du désordre tragique de ce dîner interrompu depuis la veille.

En haut, le docteur Cazenove conseilla de faire un grand feu dans la chambre voisine, l'ancienne chambre de madame Chanteau : on pourrait en avoir besoin, après la délivrance. Véronique, qui avait gardé Louise pendant l'absence de la sage-femme, alla aussitôt l'allumer. Puis toutes les dispositions furent prises, on remit des linges fins devant la cheminée, on apporta une seconde cuvette, on monta une bouilloire d'eau chaude, un litre d'eau-de-vie, du saindoux sur une assiette. Le docteur crut avoir le devoir de prévenir l'accouchée.

— Ma chère enfant, dit-il, ne vous inquiétez pas, mais il faut absolument que j'intervienne... Votre vie nous est chère à tous, et si le pauvre petit est menacé, nous ne pouvons vous laisser ainsi davantage... Vous me permettez d'agir, n'est-ce pas ?

Louise ne semblait plus entendre. Raidie par les efforts qui continuaient malgré elle, la tête roulée à gauche sur l'oreiller, la bouche ouverte, elle avait une plainte basse, continue, qui ressemblait à un râle. Lorsque ses paupières se soulevaient, elle regardait le plafond avec égarement, comme si elle se fût éveillée dans un lieu inconnu.

— Vous permettez ? répétait le docteur.

Alors, elle balbutia :

— Tuez-moi, tuez-moi tout de suite.

— Faites vite, je vous en supplie, murmura Pauline au médecin. Nous sommes là pour prendre la responsabilité de tout.

Pourtant, il insistait, en disant à Lazare :

— Je réponds d'elle, si une hémorragie ne survient pas. Mais l'enfant me semble condamné. On en tue neuf sur dix, dans ces conditions, car il y a toujours des lésions, des fractures, parfois un écrasement complet. p.358

— Allez, allez, docteur, répondit le père, avec un geste éperdu.

Le lit de sangle ne fut pas jugé assez solide. On transporta la jeune femme sur le grand lit, après avoir mis une planche entre les matelas. La tête vers le mur, adossée contre un entassement d'oreillers, elle avait les reins appuyés au bord même ; et on écarta les cuisses, on posa les pieds sur les dossiers de deux petits fauteuils.

— C'est parfait, disait le médecin en considérant ces préparatifs. Nous serons bien, ça va être très commode... Seulement, il serait prudent de la tenir, dans le cas où elle se débattrait.

Louise n'était plus. Elle venait de s'abandonner comme une chose. Sa pudeur de femme, sa répugnance à se laisser voir dans son mal et dans sa nudité, avaient sombré enfin, emportées par la souffrance. Sans force pour soulever un doigt, elle n'avait conscience ni de sa peau nue, ni de ces gens qui la touchaient. Et, découverte jusqu'à la gorge, le ventre à l'air, les jambes élargies, elle restait là, sans même un frisson, étalant sa maternité ensanglantée et béante.

— Madame Bouland tiendra l'une des cuisses, continuait le docteur, et vous, Pauline, il faut que vous nous rendiez le service de tenir l'autre. N'ayez pas peur, serrez ferme, empêchez tout mouvement... Maintenant, Lazare serait bien gentil s'il m'éclairait.

On lui obéissait, cette nudité avait aussi disparu pour eux. Ils n'en voyaient que la misère pitoyable, ce drame d'une naissance disputée, qui tuait l'idée de l'amour. À la grande clarté brutale, le mystère troublant s'en était allé de la peau si délicate aux endroits secrets, de la toison frisant en petites mèches blondes ; et il ne restait que l'humanité douloureuse, l'enfantement dans le sang et dans l'ordure, faisant craquer le ventre des mères, élargissant jusqu'à l'horreur la fente rouge, pareille au coup de hache qui ouvre le tronc et laisse couler la vie des grands arbres.

Le médecin causait toujours à demi-voix, en ôtant sa p.359 redingote et en retroussant la manche gauche de sa chemise, au-dessus du coude.

— On a trop attendu, l'introduction de la main sera difficile. Vous voyez, l'épaule s'est déjà engagée dans le col. Au milieu des muscles engorgés et tendus, entre les bourrelets rosâtres, l'enfant apparaissait. Mais il était arrêté là, par l'étranglement de l'organe, qu'il ne pouvait franchir. Cependant, les efforts du ventre et des reins tâchaient encore de le chasser ; même évanouie, la mère poussait violemment, s'épuisait à ce labeur, dans le besoin mécanique de la délivrance ; et les ondes douloureuses continuaient à descendre, accompagnées chacune du cri de son obstination, luttant contre l'impossible. Hors de la vulve, la main de l'enfant pendait. C'était une petite main noire, dont les doigts s'ouvraient et se fermaient par moments, comme si elle se fût cramponnée à la vie.

— Repliez un peu la cuisse, dit madame Bouland à Pauline. Il est inutile de la fatiguer.

Le docteur Cazenove s'était placé entre les deux genoux, maintenus par les deux femmes. Il se retourna, étonné des lueurs dansantes qui l'éclairaient. Derrière lui, Lazare tremblait si fort, que la bougie s'agitait à son poing, comme effarée au souffle d'un grand vent.

— Mon cher garçon, dit-il, posez le bougeoir sur la table de nuit. J'y verrai plus clair.

Incapable de regarder davantage, le mari alla tomber sur une chaise, à l'autre bout de la pièce. Mais il avait beau ne plus regarder, il apercevait toujours la pauvre main du petit être, cette main qui voulait vivre, qui semblait chercher à tâtons un secours dans ce monde, où elle arrivait la première.

Alors, le docteur s'agenouilla. Il avait enduit de saindoux sa main gauche, qu'il se mit à introduire lentement, pendant qu'il posait la droite sur le ventre. Il fallut refouler le petit bras, le rentrer tout à fait, pour que les doigts de l'opérateur pussent passer ; et ce fut la partie dangereuse de la manœuvre. Les doigts, allongés en forme de coin, p.360 pénétrèrent ensuite peu à peu, avec un léger mouvement tournant, qui facilita l'introduction de la main jusqu'au poignet. Elle s'enfonça encore, avança toujours, alla chercher les genoux, puis les pieds de l'enfant ; tandis que l'autre main appuyait davantage sur le bas-ventre, en aidant la besogne intérieure. Mais on ne voyait rien de cette besogne, il n'y avait plus que ce bras disparu dans ce corps.

— Madame est très docile, fit remarquer madame Bouland. Des fois, il faut des hommes pour les tenir.

Pauline serrait maternellement contre elle la cuisse misérable, qu'elle sentait grelotter d'angoisse.

— Ma chérie, aie du courage, murmura-t-elle à son tour.

Un silence régna. Louise n'aurait pu dire ce qu'on lui faisait, elle éprouvait seulement une anxiété croissante, une sensation d'arrachement. Et Pauline ne reconnaissait plus la mince fille aux traits fins, au charme tendre, dans la créature tordue en travers du lit, le visage décomposé de souffrance. Des glaires, échappées entre les doigts de l'opérateur, avaient sali le duvet doré qui ombrait la peau blanche. Quelques gouttes d'un sang noir coulaient dans un pli de chair, tombaient une à une sur le linge, dont on avait garni le matelas.

Il y eut une nouvelle syncope, Louise sembla morte, et le travail de ses muscles s'arrêta presque entièrement.

— J'aime mieux ça, dit le médecin que madame Bouland avertissait. Elle me broyait la main, j'allais être obligé de la retirer, tellement la douleur devenait insupportable... Ah ! je ne suis plus jeune ! ce serait fini déjà.

Depuis un instant, sa main gauche tenait les pieds, les amenait doucement, pour opérer le mouvement de version. Un arrêt se produisit, il dut comprimer le bas-ventre, avec sa main droite. L'autre ressortait sans secousses, le poignet, puis les doigts. Et les pieds de l'enfant parurent enfin. Tous éprouvèrent un soulagement, Cazenove poussa un soupir, le front en sueur, la respiration coupée, comme après un violent exercice. p.361

— Nous y sommes, je crois qu'il n'y a pas de mal, le petit cœur bat toujours... Mais nous ne l'avons pas encore, ce gaillard-là !

Il s'était relevé, il affectait de rire. Vivement, il demandait à Véronique des linges chauds. Puis, pendant qu'il lavait sa main, souillée et sanglante comme la main d'un boucher, il voulut relever le courage du mari, affaissé sur la chaise.

— Ça va être fini, mon cher. Un peu d'espoir, que diable !

Lazare ne bougea pas. Madame Bouland qui venait de tirer Louise de son évanouissement, en lui donnant à respirer un flacon d'éther, s'inquiétait surtout de voir que le travail ne se faisait plus. Elle en causait à voix basse avec le docteur, qui reprit tout haut :

— Je m'y attendais. Il faut que je l'aide.

Et, s'adressant à l'accouchée :

— Ne vous retenez pas, faites valoir vos douleurs. Si vous me secondez un peu, vous verrez comme tout marchera bien.

Mais elle eut un geste, pour dire qu'elle était sans force. On l'entendit à peine balbutier :

— Je ne sens plus une seule partie de mon corps.

— Pauvre chérie, dit Pauline en l'embrassant. Tu es au bout de tes peines, va !

Déjà, le docteur s'était remis à genoux. Les deux femmes, de nouveau, maintenaient les cuisses, tandis que Véronique lui passait des linges tièdes. Il avait enveloppé les petits pieds, il tirait lentement, dans une traction douce et continue ; et ses doigts remontaient à mesure que l'enfant descendait, il le prenait aux chevilles, aux mollets, aux genoux, saisissant à la sortie chaque partie nouvelle. Quand les hanches apparurent, il évita toute pression sur le ventre, il contourna les reins, agit des deux mains sur les aines. Le petit coulait toujours, élargissant le bourrelet des chairs rosâtres, dans une tension croissante. Mais la mère, jusque-là docile, se débattit brusquement, sous les douleurs dont elle se trouvait reprise. Ce n'étaient plus p.362 seulement des efforts, tout son corps s'ébranlait, il lui semblait qu'on la fendait à l'aide d'un couperet très lourd, comme elle avait vu séparer les bœufs, dans les boucheries. Sa rébellion éclata si violente, qu'elle échappa à sa cousine, et que l'enfant glissa des mains du docteur.

— Attention ! cria-t-il. Empêchez-la donc de bouger !... Si le cordon n'a pas été comprimé, nous aurons de la chance.

Il avait rattrapé le petit corps, il se hâtait de dégager les épaules, il amenait les bras l'un après l'autre, pour que le volume de la tête n'en fût pas augmenté. Mais les soubresauts convulsifs de l'accouchée le gênaient, il s'arrêtait chaque fois, par crainte d'une fracture. Les deux femmes avaient beau la maintenir de toutes leurs forces sur le lit de misère : elle les secouait, elle se soulevait, dans un raidissement irrésistible de la nuque. En se débattant, elle venait de saisir le bois du lit, qu'on ne pouvait lui faire lâcher ; et elle s'y appuyait, elle détendait violemment les jambes, avec l'idée fixe de se débarrasser de ces gens qui la torturaient. C'étaient une crise de rage véritable, des cris horribles, dans cette sensation qu'on l'assassinait, en l'écartelant des reins jusqu'au ventre.

— Il n'y a plus que la tête, dit le docteur dont la voix tremblait. Je n'ose y toucher, au milieu de ces bonds continuels... Puisque les douleurs sont revenues, elle va se délivrer sans doute elle-même. Attendons un peu.

Il dut s'asseoir. Madame Bouland, sans lâcher la mère, veillait sur l'enfant, qui reposait au milieu des cuisses sanglantes, encore retenu au cou et comme étranglé. Ses petits membres s'agitaient faiblement, puis les mouvements cessèrent. On fut repris de crainte, le médecin eut l'idée d'exciter les contractions, pour précipiter les choses. Il se leva, exerça des pressions brusques sur le ventre de l'accouchée. Et il y eut quelques

minutes effroyables, la malheureuse hurlait plus fort, à mesure que la tête sortait et repoussait les chairs, qui s'arrondissaient en un large anneau blanchâtre. Au-dessous, entre les deux cavités distendues et béantes, la peau délicate bombait affreusement, si amincie, qu'on p.363 redoutait une rupture. Des excréments jaillirent, l'enfant tomba dans un dernier effort, sous une pluie de sang et d'eaux sales.

— Enfin, dit Cazenove. Celui-là pourra se vanter de n'être pas venu au monde gaiement.

L'émotion était si grande, que personne ne s'était inquiété du sexe.

— C'est un garçon, monsieur, annonça madame Bouland au mari.

Lazare, la tête tournée contre le mur, éclata en sanglots. Il y avait en lui un immense désespoir, l'idée qu'il aurait mieux valu mourir tous, que de vivre encore, après de telles souffrances. Cet être qui naissait, le rendait triste jusqu'à la mort.

Pauline s'était penchée vers Louise, pour lui poser un nouveau baiser sur le front.

— Viens l'embrasser, dit-elle à son cousin.

Il approcha, se pencha à son tour. Mais il fut repris d'un frisson, au contact de ce visage couvert d'une sueur froide. Sa femme était sans un souffle, les yeux fermés. Et il se remit à étouffer des sanglots, au pied du lit, la tête appuyée contre le mur.

— Je le crois mort, murmurait le docteur. Liez vite le cordon.

L'enfant, à sa naissance, n'avait pas eu ces miaulements aigres, accompagnés du gargouillement sourd qui annonce l'entrée de l'air dans les poumons. Il était d'un bleu noir, livide sur places, petit pour ses huit mois, avec une tête d'une grosseur exagérée.

Madame Bouland, d'une main rapide, coupa et lia le cordon, après avoir laissé échapper une légère quantité de sang. Il ne respirait toujours pas, les battements du cœur restaient insensibles.

— C'est fini, déclara Cazenove. Peut-être pourrait-on essayer des frictions et des insufflations ; mais je crois qu'on perdrait son temps... Et puis, la mère est là qui a grand besoin que je songe à elle.

Pauline écoutait. p.364

— Donnez-le-moi, dit-elle. Je vais voir... S'il ne respire pas, c'est que je n'aurais plus de souffle.

Et elle l'emporta dans la pièce voisine, après avoir pris la bouteille d'eau-de-vie et des linges.

De nouvelles tranchées, beaucoup plus faibles, sortaient Louise de son accablement. C'étaient les dernières douleurs de la délivrance. Quand le docteur eut aidé à l'expulsion du délivre, en tirant sur le cordon, la sage-femme la souleva pour ôter les serviettes, qu'un flot épais de sang venait de rougir. Ensuite, tous deux l'allongèrent, les cuisses lavées et séparées l'une de l'autre par une nappe, le ventre bandé d'une large toile. La crainte d'une hémorragie tourmentait encore le docteur, bien qu'il se fût assuré qu'il ne restait pas de sang à l'intérieur, et que la quantité perdue était à peu près normale. D'autre part, le délivre lui paraissait complet ; mais la faiblesse de l'accouchée, et surtout la sueur froide dont elle était couverte, demeuraient très alarmantes. Elle ne bougeait plus, d'une pâleur de cire, le drap au menton, écrasée sous les couvertures qui ne la réchauffaient point.

— Restez, dit à la sage-femme le médecin, qui ne lâchait pas le pouls de Louise. Moi-même, je ne la quitterai que lorsque je serai rassuré tout à fait.

De l'autre côté du corridor, dans l'ancienne chambre de madame Chanteau, Pauline luttait contre l'asphyxie croissante du petit être misérable, qu'elle y avait apporté. Elle s'était hâtée de le mettre sur un fauteuil, devant le grand feu ; et, à genoux, trempant un linge dans une soucoupe pleine d'alcool, elle le frictionnait sans relâche, avec une foi entêtée, sans même sentir la crampe qui peu à peu raidissait son bras. Il était de chair si pauvre, d'une fragilité si pitoyable, que sa grande peur était d'achever de le tuer, en frottant trop fort. Aussi son mouvement de va-et-vient avait-il une douceur de caresse, l'effleurement continu d'une aile d'oiseau. Elle le retournait avec précaution, essayait de rappeler la vie dans chacun de ses petits membres. Mais il ne remuait toujours pas. Si les frictions le réchauffaient un peu, sa poitrine restait creuse, aucun p.365 souffle ne la soulevait encore. Au contraire, il semblait bleuir davantage.

Alors, sans répugnance pour cette face molle, à peine lavée, elle colla sa bouche contre la petite bouche inerte. Lentement, longuement, elle soufflait, mesurant son haleine à la force des étroits poumons, où l'air n'avait pu entrer. Quand elle étouffait elle-même, elle devait s'arrêter quelques secondes ; puis, elle recommençait. Le sang lui montait à la tête, ses oreilles s'emplissaient de bourdonnements, elle eut un peu de vertige. Et elle ne lâchait pas, elle donna ainsi son souffle pendant plus d'une demi-heure, sans être encouragée par le moindre résultat. Quand elle aspirait, il ne lui venait au goût qu'une fadeur de mort. Très doucement, elle avait en vain essayé de faire jouer les côtes, en les pressant du bout des doigts. Rien ne réussissait, une autre aurait abandonné cette résurrection impossible. Mais elle y apportait un désespoir obstiné de mère, qui achève de

mettre au jour l'enfant mal venu de ses entrailles. Elle voulait qu'il vécût, et elle sentit enfin s'animer le pauvre corps, la petite bouche avait eu un frisson léger sous la sienne.

Depuis près d'une heure, l'angoisse de cette lutte la tenait éperdue, seule dans cette pièce, oublieuse de tout. Le faible signe d'existence, cette sensation si courte à ses lèvres, lui rendit courage. Elle recommença les frictions, elle continua de minute en minute à donner son souffle, alternant, se dépensant, avec sa charité débordante. C'était un besoin grandissant de vaincre, de faire de la vie. Un instant, elle craignit de s'être trompée, car ses lèvres ne pressaient toujours que des lèvres immobiles. Puis, elle eut de nouveau conscience d'une rapide contraction. Peu à peu, l'air entraîna, lui était pris et lui était rendu. Sous sa gorge, il lui semblait entendre se régler les battements du cœur. Et sa bouche ne quitta plus la petite bouche, elle partageait, elle vivait avec le petit être, ils n'avaient plus à eux deux qu'une haleine, dans ce miracle de résurrection, une haleine lente, prolongée, qui allait de l'un à l'autre comme une âme commune. Des glaires, des mucosités lui souillaient les lèvres, mais p.366 sa joie de l'avoir sauvé emportait son dégoût : elle aspirait maintenant une âpreté chaude de vie, qui la grisait. Quand il cria enfin, d'un faible cri plaintif, elle tomba assise devant le fauteuil, remuée jusqu'au ventre.

Le grand feu brûlait très haut, emplissant la chambre d'une clarté vive. Pauline restait par terre devant l'enfant, qu'elle n'avait pas encore regardé. Comme il était chétif ! quel pauvre être à peine formé ! Et une dernière révolte montait en elle, sa santé protestait contre ce fils misérable que Louise donnait à Lazare. Elle baissait un regard désespéré vers ses hanches, vers son ventre de vierge qui venait de tressaillir. Dans la largeur de son flanc, aurait tenu un fils solide et fort. C'était un regret immense de son existence manquée, de son sexe de femme qui dormirait stérile. La crise dont elle avait agonisé pendant la nuit des noces recommençait, en face de cette naissance. Justement, le matin, elle s'était éveillée ensanglantée du flux perdu de sa fécondité ; et, à ce moment même, après les émotions de cette terrible nuit, elle le sentait couler sous elle, ainsi qu'une eau inutile. Jamais elle ne serait mère, elle aurait voulu que tout le sang de son corps s'épuisât, s'en allât de la sorte, puisqu'elle n'en pouvait faire de la vie. À quoi bon sa puberté vigoureuse, ses organes et ses muscles engorgés de sève, l'odeur puissante qui montait de ses chairs, dont la force poussait en floraisons brunes ? Elle resterait comme un champ inculte, qui se dessèche à l'écart. Au lieu de l'avorton pitoyable, pareil à un insecte nu sur le fauteuil, elle voyait le gros garçon qui serait né de son mariage, et elle ne pouvait se consoler, et elle pleurerait l'enfant qu'elle n'aurait pas.

Mais le pauvre être vagissait toujours. Il se débattit, elle eut peur qu'il ne tombât. Alors, sa charité s'éveilla devant tant de laideur et tant de faiblesse. Elle le soulagerait au moins, elle l'aiderait à vivre, comme elle avait eu la joie de l'aider à naître. Et, dans l'oubli d'elle-même, elle acheva de lui donner les premiers soins, elle le prit sur ses genoux, pleurant encore des larmes, où se mêlaient le regret de sa maternité et sa pitié pour la misère de tous les vivants. p.367

Madame Bouland, avertie, vint l'aider à laver le nouveau-né. Elles l'enveloppèrent d'abord dans un drap tiède, puis elles l'habillèrent et le couchèrent sur le lit de la chambre, en attendant qu'on préparât le berceau. La sage-femme, stupéfaite de le trouver en vie, l'avait examiné avec soin ; et elle disait qu'il paraissait d'une bonne conformation, mais qu'on aurait tout de même beaucoup de peine à l'élever, tant il était chétif. D'ailleurs, elle se hâta de retourner près de Louise, qui restait en grand péril.

Comme Pauline s'installait à côté de l'enfant, Lazare entra à son tour, prévenu du miracle. p.368

La Terre 3^e partie chapitre 5

— Pourvu que la Coliche ne vèle pas en même temps que moi ! répétait Lise chaque matin.

Et, traînant son ventre énorme, Lise s'oubliait dans l'étable, à regarder d'un œil inquiet la vache, dont le ventre, lui aussi, avait grossi démesurément. Jamais bête ne s'était enflée à ce point, d'une rondeur de futaille, sur ses jambes devenues grêles. Les neuf mois tombaient juste le jour de la Saint-Fiacre, car Françoise avait eu le soin d'inscrire la date où elle l'avait menée au taureau. Malheureusement, c'était Lise qui, pour son compte, n'était pas certaine, à quelques jours près. Cet enfant-là avait poussé si drôlement, sans qu'on le voulût, qu'elle ne pouvait savoir. Mais ça taperait bien sûr dans les environs de la Saint-Fiacre, peut-être la veille, peut-être le lendemain. Et elle répétait, désolée :

— Pourvu que la Coliche ne vèle pas en même temps que moi !... Ça en ferait, une affaire ! Ah ! bon sang ! nous serions propres !

On gâtait beaucoup la Coliche, qui était depuis dix ans dans la maison. Elle avait fini par être une personne de la famille. Les Buteau se réfugiaient près d'elle, l'hiver, n'avaient pas d'autre chauffage que l'exhalaison chaude de ses flancs. Et elle-même se montrait très affectueuse, surtout à l'égard de Françoise. Elle la léchait de sa

langue rude, à la faire saigner, elle lui prenait, du bout des dents, des morceaux de sa jupe, pour l'attirer et la garder toute à elle. Aussi la soignait-on davantage, à mesure que le vélage approchait : des soupes chaudes, des sorties p.301 aux bons moments de la journée, une surveillance de chaque heure. Ce n'était pas seulement qu'on l'aimât, c'étaient aussi les cinquante pistoles qu'elle représentait, le lait, le beurre, les fromages, une vraie fortune, qu'on pouvait perdre, en la perdant.

Depuis la moisson, une quinzaine venait de s'écouler. Dans le ménage, Françoise avait repris sa vie habituelle, comme s'il ne se fût rien passé entre elle et Buteau. Il semblait avoir oublié, elle-même évitait de songer à ces choses, qui la troublaient. Jean, rencontré et averti par elle, n'était pas revenu. Il la guettait au coin des haies, il la suppliait de s'échapper, de le rejoindre le soir, dans des fossés qu'il indiquait. Mais elle refusait, effrayée, cachant sa froideur sous des airs de grande prudence. Plus tard, quand on aurait moins besoin d'elle à la maison. Et, un soir qu'il l'avait surprise descendant chez Macqueron acheter du sucre, elle lui parla tout le temps de la Coliche, des os qui commençaient à se casser, du derrière qui s'ouvrait, signes certains auxquels lui-même déclara que ça ne pouvait pas aller bien loin, maintenant.

Et voilà que, juste la veille de la Saint-Fiacre, Lise, le soir, après le dîner, fut prise de grosses coliques, au moment où elle était dans l'étable avec sa sœur, à regarder la vache, qui, les cuisses écartées par l'enflure de son ventre, souffrait, elle aussi, en meuglant doucement.

— Quand je le disais ! cria-t-elle, furieuse. Ah ! nous sommes propres !

Pliée en deux, tenant à pleins bras son ventre à elle, le brutalisant pour le punir, elle récriminait, elle lui parlait : est-ce qu'il n'allait pas lui foutre la paix ? il pouvait bien attendre ! C'étaient comme des mouches qui la piquaient aux flancs, et les coliques lui partaient des reins, pour lui descendre jusque dans les genoux. Elle refusait de se mettre au lit, elle piétinait, en répétant qu'elle voulait faire rentrer ça.

Vers dix heures, lorsqu'on eut couché le petit Jules, Buteau, ennuyé de voir que rien n'arrivait, décidé à p. 302 dormir, laissa Lise et Françoise s'entêter dans l'étable, autour de la Coliche, dont les souffrances grandissaient. Toutes deux commençaient à être inquiètes, ça ne marchait guère, bien que le travail, du côté des os, parût fini. Le passage y était, pourquoi le veau ne sortait-il pas ? Elles flattaient la bête, l'encourageaient, lui apportaient des friandises, du sucre, que celle-ci refusait, la tête basse, la croupe agitée de secousses profondes. À minuit, Lise, qui jusque-là s'était tordue, se trouva brusquement soulagée : ce n'était encore, pour elle, qu'une fausse alerte, des douleurs errantes ; mais elle fut persuadée qu'elle avait rentré ça, comme elle aurait réprimé un besoin. Et, la nuit entière, elle et sa sœur veillèrent la Coliche, la soignant, faisant chauffer des torchons, qu'elles lui appliquaient brûlants sur la peau ; tandis que l'autre vache, Rougette, la dernière achetée au marché de Cloyes, étonnée de cette chandelle qui brûlait, les suivait de ses gros yeux bleuâtres, ensommeillés.

Au soleil levant, Françoise, voyant qu'il n'y avait toujours rien, se décida à courir chercher leur voisine, la Frimat. Celle-ci était réputée pour ses connaissances, elle avait aidé tant de vaches, qu'on recourait volontiers à elle dans les cas difficiles, afin de s'éviter la visite du vétérinaire. Dès qu'elle arriva, elle eut une moue.

— Elle n'a pas bon air, murmura-t-elle. Depuis quand est-elle comme ça ?

— Mais depuis douze heures.

La vieille femme continua de tourner derrière la bête, mit son nez partout, avec de petits hochements de menton, des mines maussades, qui effrayaient les deux autres.

— Pourtant, conclut-elle, v'là la bouteille qui vient... Faut attendre pour voir.

Alors, toute la matinée fut employée à regarder se former la bouteille, la poche que les eaux gonflent et poussent au-dehors. On l'étudiait, on la mesurait, on la jugeait : une bouteille tout de même qui en valait une autre, bien qu'elle s'allongeat, trop grosse. Mais, dès neuf heures, le travail s'arrêta de nouveau, la bouteille pendit, p.303 stationnaire, lamentable, agitée d'un balancement régulier, par les frissons convulsifs de la vache, dont la situation empirait à vue d'œil.

Lorsque Buteau rentra des champs pour déjeuner, il prit peur à son tour, il parla d'aller chercher Patoir, tout en frémissant à l'idée de l'argent que ça coûterait.

— Un vétérinaire ! dit aigrement la Frimat, pour qu'il te la tue, hein ? Celle au père Saucisse lui a bien claqué sous le nez... Non, vois-tu, je vas crever la bouteille, et je l'irai chercher, moi, ton veau !

— Mais, fit remarquer Françoise, M. Patoir défend de la crever. Il dit que ça aide, l'eau dont elle est pleine.

La Frimat eut un haussement d'épaules exaspéré. Un bel âne, Patoir ! Et, d'un coup de ciseaux, elle fendit la poche. Les eaux ruisselèrent avec un bruit d'écuse, tous s'écartèrent, trop tard, éclaboussés. Un instant, la Coliche souffla plus à l'aise, la vieille femme triompha. Elle avait frotté sa main droite de beurre, elle l'introduisit, tâcha d'aller reconnaître la position du veau ; et elle fouillait là-dedans, sans hâte. Lise et Françoise

la regardaient faire, les paupières battantes d'anxiété. Buteau lui-même, qui n'était pas retourné aux champs, attendait, immobile et ne respirant plus.

— Je sens les pieds, murmura-t-elle, mais la tête n'est pas là... Ce n'est guère bon, quand on ne trouve pas la tête...

Elle dut ôter sa main. La Coliche, secouée d'une tranchée violente, poussait si fort, que les pieds parurent. C'était toujours ça, les Buteau eurent un soupir de soulagement : ils croyaient tenir déjà un peu de leur veau, en voyant ces pieds qui passaient ; et, dès lors, ils furent travaillés d'une pensée unique, tirer, pour l'avoir tout de suite, comme s'ils avaient eu peur qu'il ne rentrât et qu'il ne ressortît plus.

— Vaudrait mieux ne pas le bousculer, dit sagement la Frimat. Il finira bien par sortir.

Françoise était de cet avis. Mais Buteau s'agitait, venait toucher les pieds à toutes minutes, en se fâchant de ce p.304 qu'ils ne s'allongeaient pas. Brusquement, il prit une corde, qu'il y noua d'un nœud solide, aidé de sa femme, aussi frémissante que lui ; et, comme justement la Bécu rentrait, amenée par son flair, on tira, tous attelés à la corde, Buteau d'abord, puis la Frimat, la Bécu, Françoise, Lise elle-même, accroupie, avec son gros ventre.

— Ohé hisse ! criaient Buteau, tous ensemble !... Ah ! le chameau, il n'a pas grouillé d'un pouce, il est collé là-dedans !... Aïe donc ! aïe donc ! bougre !

Les femmes, suantes, essoufflées, répétaient :

— Ohé hisse !... Aïe donc ! bougre !

Mais il y eut une catastrophe. La corde, vieille, à demi pourrie, cassa, et toutes furent culbutées dans la litière, au milieu de cris et de jurons.

— Ça ne fait rien, il n'y a pas de mal ! déclara Lise, qui avait roulé jusqu'au mur et qu'on se hâtait de relever.

Cependant, à peine debout, elle eut un éblouissement, il lui fallut s'asseoir. Un quart d'heure plus tard, elle se tenait le ventre, les douleurs de la veille recommençaient, profondes, à des intervalles réguliers. Et elle qui croyait avoir rentré ça ! Quel fichu guignon tout de même que la vache n'allât pas plus vite, et qu'elle, maintenant, fût reprise, à ce point qu'elle était bien capable de la rattraper ! On n'évitait pas le sort, c'était dit, que toutes les deux vèleraient ensemble. Elle poussait de grands soupirs, une querelle éclata entre elle et son homme. Aussi, nom de Dieu ! pourquoi avait-elle tiré ? est-ce que ça la regardait, le sac des autres ? qu'elle vidât donc le sien, d'abord ! Elle répondit par des injures, tellement elle souffrait : cochon ! salop ! s'il ne lui avait pas empli, son sac, il ne la gênerait pas tant !

— Tout ça, fit remarquer la Frimat, c'est des paroles, ça n'avance à rien.

Et la Bécu ajouta :

— Ça soulage tout de même.

On avait heureusement envoyé le petit Jules chez le cousin Delhomme, pour s'en débarrasser. Il était trois heures, on attendit jusqu'à sept. Rien ne vint, la maison p.305 était un enfer : d'un côté, Lise qui s'entêtait sur une vieille chaise, à se tortiller, en geignant ; de l'autre, la Coliche qui ne jetait qu'un cri, dans des frissons et des sueurs, d'un caractère de plus en plus grave. La seconde vache, Rougette, s'était mise à meugler de peur. Françoise alors perdit la tête, et Buteau, jurant, gueulant, voulut tirer encore. Il appela deux voisins, on tira à six, comme pour déraciner un chêne, avec une corde neuve, qui ne cassa pas, cette fois. Mais la Coliche, ébranlée, tomba sur le flanc et resta dans la paille, allongée, soufflante, pitoyable.

— Le bougre, nous ne l'aurons pas ! déclara Buteau en nage, et la garce y passera avec lui !

Françoise joignit les mains, suppliante.

— Oh ! va chercher monsieur Patoir !... Ça coûtera ce que ça coûtera, va chercher monsieur Patoir !

Il était devenu sombre. Après un dernier combat, sans répondre un mot, il sortit la carriole.

La Frimat, qui affectait de ne plus s'occuper de la vache, depuis qu'on reparlait du vétérinaire, s'inquiétait maintenant de Lise. Elle était bonne aussi pour les accouchements, toutes les voisines lui passaient par les mains. Et elle semblait soucieuse, elle ne cachait point ses craintes à la Bécu, qui rappela Buteau, en train d'atteler.

— Écoutez... Elle souffre beaucoup, votre femme. Si vous ramenez aussi un médecin.

Il demeura muet, les yeux arrondis. Quoi donc ? encore une qui voulait se faire dorloter ! Bien sûr qu'il ne payerait pas pour tout le monde !

— Mais non ! mais non ! cria Lise entre deux coliques. Ça ira toujours, moi ! On n'a pas d'argent à jeter par les fenêtres.

Buteau se hâta de fouetter son cheval, et la carriole se perdit sur la route de Cloyes, dans la nuit tombante.

Lorsque, deux heures plus tard, Patoir arriva enfin, il trouva tout au même point, la Coliche râlant sur le flanc, et Lise se tordant comme un ver, à moitié glissée de sa chaise. Il y avait vingt-quatre heures que les choses duraient. p.306

— Pour laquelle, voyons ? demanda le vétérinaire, qui était d'esprit jovial.

Et, tout de suite, tutoyant Lise :

— Alors, ma grosse, si ce n'est pas pour toi, fais-moi le plaisir de te coller dans ton lit. Tu en as besoin.

Elle ne répondit pas, elle ne s'en alla pas. Déjà, il examinait la vache.

— Fichtre ! elle est dans un foutu état, votre bête. Vous venez toujours me chercher trop tard... Et vous avez tiré, je vois ça. Hein ? vous l'auriez plutôt fendue en deux, que d'attendre, sacrés maladroits !

Tous l'écoutaient, la mine basse, l'air respectueux et désespéré ; et, seule, la Frimat pinçait les lèvres, pleine de mépris. Lui, ôtant son paletot, retroussant ses manches, rentrait les pieds, après les avoir noués d'une ficelle, pour les ravoir ; puis, il plongea la main droite.

— Pardi ! reprit-il au bout d'un instant, c'est bien ce que je pensais : la tête se trouve repliée à gauche, vous auriez pu tirer jusqu'à demain, jamais il ne serait sorti... Et, vous savez, mes enfants, il est fichu, votre veau. Je n'ai pas envie de me couper les doigts à ses quenottes, pour le retourner. D'ailleurs, je ne l'aurais pas davantage, et j'abîmerais la mère.

Françoise éclata en sanglots.

— Monsieur Patoir, je vous en prie, sauvez notre vache... Cette pauvre Coliche qui m'aime...

Et Lise, qu'une tranchée verdissait, et Buteau, bien portant, si dur au mal des autres, se lamentaient, s'attendrissaient, dans la même supplication.

— Sauvez notre vache, notre vieille vache qui nous donne de si bon lait, depuis des années et des années... Sauvez-la, monsieur Patoir...

— Mais, entendons-nous bien, je vas être forcé de découper le veau.

— Ah ! le veau, on s'en fout, du veau !... Sauvez notre vache, monsieur Patoir, sauvez-la !

Alors, le vétérinaire, qui avait apporté un grand tablier bleu, se fit prêter un pantalon de toile ; et, s'étant mis p.307 tout nu dans un coin, derrière la Rougette, il enfila simplement le pantalon, puis attacha le tablier à ses reins. Quand il reparut, avec sa bonne face de dogue, gros et court dans ce costume léger, la Coliche souleva la tête, s'arrêta de se plaindre, étonnée sans doute. Mais personne n'eut un sourire, tellement l'attente serrait les cœurs.

— Allumez des chandelles !

Il en fit planter quatre par terre, et il s'allongea sur le ventre, dans la paille, derrière la vache, qui ne pouvait plus se lever. Un instant, il resta aplati, le nez entre les cuisses de la bête. Ensuite, il se décida à tirer sur la ficelle, pour ramener les pieds, qu'il examina attentivement. Près de lui, il avait posé une petite boîte longue, et il se redressait sur un coude, il en sortait un bistouri, lorsqu'un gémissement rauque l'étonna et le fit s'asseoir.

— Comment ! ma grosse, tu es encore là ?... Aussi, je me disais : ce n'est pas la vache !

C'était Lise, prise des grandes douleurs, qui poussait, les flancs arrachés.

— Mais, nom de Dieu ! va donc faire ton affaire chez toi, laisse-moi faire la mienne ici ! Ça me dérange, ça me tape sur les nerfs, parole d'honneur ! de t'entendre pousser derrière moi... Voyons, est-ce qu'il y a du bon sens ? emmenez-la, vous autres !

La Frimat et la Bécu se décidèrent à prendre chacune Lise sous un bras et à la conduire dans sa chambre. Elle s'abandonnait, elle n'avait plus la force de résister. Mais, en traversant la cuisine, où brûlait une chandelle solitaire, elle exigea pourtant qu'on laissât toutes les portes ouvertes, dans l'idée qu'elle serait ainsi moins loin. Déjà, la Frimat avait préparé le lit de misère, selon l'usage des campagnes : un simple drap jeté au milieu de la pièce, sur une botte de paille, et trois chaises renversées. Lise s'accroupit, s'écartela, adossée à une des chaises, la jambe droite contre la seconde, la gauche contre la troisième. Elle ne s'était pas même déshabillée, ses pieds s'arc-boutaient dans leurs savates, ses bas bleus montaient à ses genoux ; et sa jupe rejetée sur sa gorge, découvrait son p.308 ventre monstrueux, ses cuisses grasses, très blanches, si élargies, qu'on lui voyait jusqu'au cœur.

Dans l'étable, Buteau et Françoise étaient restés pour éclairer Patoir, tous les deux assis sur leurs talons, approchant chacun une chandelle, tandis que le vétérinaire, allongé de nouveau, pratiquait au bistouri une section autour du jarret de gauche. Il décolla la peau, tira sur l'épaule qui se dépouilla et s'arracha. Mais Françoise, pâlassante, défaillante, laissa tomber sa chandelle et s'enfuit en criant :

— Ma pauvre vieille Coliche... Je ne veux pas voir ça ! je ne veux pas voir ça !

Patoir s'emporta, d'autant plus qu'il dut se relever, pour éteindre un commencement d'incendie, déterminé dans la paille par la chute de la chandelle.

— Nom de Dieu de gamine ! ça vous a des nerfs de princesse !... Elle nous fumerait comme des jambons. Toujours courant, Françoise était allée se jeter sur une chaise, dans la pièce où accouchait sa sœur, dont l'écartement béant ne l'émotionna pas, comme s'il se fût agi d'une chose naturelle et ordinaire, après ce qu'elle venait de voir. D'un geste, elle chassait cette vision de chairs découpées toutes vives ; et elle raconta en bégayant ce qu'on faisait à la vache.

— Ça ne peut pas marcher, faut que j'y retourne, dit soudain Lise, qui, malgré ses douleurs, se souleva pour quitter ses trois chaises.

Mais déjà la Frimat et la Bécu, se fâchant, la maintenaient en place.

— Ah ! ça, voulez-vous bien rester tranquille ! Qu'est-ce que vous avez donc dans le corps ?

Et la Frimat ajouta :

— Bon ! voilà que vous crevez la bouteille, vous aussi !

En effet, les eaux étaient parties d'un jet brusque, que la paille, sous le drap, but tout de suite ; et les derniers efforts de l'expulsion commencèrent. Le ventre nu poussait malgré lui, s'enflait à éclater, pendant que les jambes, avec leurs bas bleus, se repliaient et s'ouvraient, d'un mouvement inconscient de grenouille qui plonge. p.309

— Voyons, reprit la Bécu, pour vous tranquilliser, j'y vas aller, moi, et je vous donnerai des nouvelles.

Dès lors, elle ne fit que courir de la chambre à l'étable. Même, pour s'épargner du chemin, elle finit par crier les nouvelles, du milieu de la cuisine. Le vétérinaire continuait son dépeçage, dans la litière trempée de sang et de glaires, une pénible et sale besogne, dont il sortait abominable, souillé de haut en bas.

— Ça va bien, Lise, criait la Bécu. Poussez sans regret... Nous avons l'autre épaule. Et, maintenant, c'est la tête qu'on arrache... Il la tient, la tête, oh ! une tête !... Et c'est fini, de ce coup, le corps est venu d'un paquet.

Lise accueillait chaque phase de l'opération d'un soupir déchirant ; et l'on ne savait si elle souffrait pour elle ou pour le veau. Mais, brusquement, Buteau apporta la tête, voulant la lui montrer. Ce fut une exclamation générale.

— Oh ! le beau veau !

Elle, sans cesser le travail, poussant plus rude, les muscles tendus, les cuisses gonflées, parut prise d'un inconsolable désespoir.

— Mon Dieu ! est-ce malheureux !... Oh ! le beau veau, mon Dieu !... Est-ce malheureux, un si beau veau, un veau si beau, qu'on n'en a jamais vu de si beau !

Françoise également se lamentait, et les regrets de tous devinrent si agressifs, si pleins de sous-entendus hostiles, que Patoir s'en blessa. Il accourut, il s'arrêta pourtant à la porte, par décence.

— Dites donc, je vous avais avertis... Vous m'avez supplié de sauver votre vache... C'est que je vous connais, mes bougres ! Faut pas aller raconter partout que je vous ai tué votre veau, hein ?

— Bien sûr, bien sûr, murmura Buteau, en retournant dans l'étable avec lui. Tout de même, c'est vous qui l'avez coupé.

Par terre, Lise, entre ses trois chaises, était parcourue d'une houle, qui lui descendait des flancs, sous la peau, pour aboutir, au fond des cuisses, en un élargissement continu des chairs. Et Françoise, qui jusque-là n'avait pas vu, dans sa désolation, demeura tout d'un coup stupéfaite, debout devant sa sœur, dont la nudité lui apparaissait en raccourci, rien que les angles relevés des genoux, à droite et à gauche de la boule du ventre, que creusait une cavité ronde. Cela était si inattendu, si défiguré, si énorme, qu'elle n'en fut pas gênée. Jamais elle ne se serait imaginé une chose pareille, le trou bâillant d'un tonneau défoncé, la lucarne grande ouverte du fenil, par où l'on jetait le foin, et qu'un lierre touffu hérissait de noir. Puis, quand elle remarqua qu'une autre boule, plus petite, la tête de l'enfant, sortait et rentrait à chaque effort, dans un perpétuel jeu de cache-cache, elle fut prise d'une si violente envie de rire, qu'elle dut tousser, pour qu'on ne la soupçonnât pas d'avoir mauvais cœur.

— Un peu de patience encore, déclara la Frimat. Ça va y être.

Elle s'était agenouillée entre les jambes, guettant l'enfant, prête à le recevoir. Mais il faisait des façons, comme disait la Bécu ; même, un moment, il s'en alla, on put le croire rentré chez lui. Alors seulement, Françoise s'arracha à la fascination de cette gueule de four braquée sur elle ; et un embarras la saisit aussitôt, elle vint prendre la main de sa sœur, s'apitoyant, depuis qu'elle détournait les yeux.

— Ma pauvre Lise, va ! t'as de la peine.

— Oh ! oui, oh ! oui, et personne ne me plaint... Si l'on me plaignait... Oh ! la, la, ça recommence, il ne sortira donc pas !

Ça pouvait durer longtemps, lorsque des exclamations vinrent de l'étable. C'était Patoir, qui, étonné de voir la Coliche s'agiter et meugler encore, avait soupçonné la présence d'un second veau ; et, en effet, replongeant la

main, il en avait tiré un, sans difficulté aucune cette fois, comme il aurait sorti un mouchoir de sa poche. Sa gaieté de gros homme farceur fut telle, qu'il oublia la décence, au point de courir dans la chambre de l'accouchée, portant le veau, suivi de Buteau qui plaisantait aussi.

— Hein ! ma grosse, t'en voulais un... Le v'là ! p.311

Et il était à crever de rire, tout nu dans son tablier, les bras, le visage, le corps entier barbouillé de fiente, avec son veau mouillé encore, qui semblait ivre, la tête trop lourde et étonnée.

Au milieu de l'acclamation générale, Lise, à le voir, fut prise d'un accès de fou rire, irrésistible, interminable.

— Oh ! qu'il est drôle ! oh ! que c'est bête de me faire rire comme ça !... Oh ! là, là, que je souffre, ça me fend !... Non ! non ! ne me faites donc plus rire, je vas y rester !

Les rires ronflaient au fond de sa poitrine grasse, descendaient dans son ventre, où ils poussaient d'un souffle de tempête. Elle en était ballonnée, et la tête de l'enfant avait repris son jeu de pompe, comme un boulet près de partir.

Mais ce fut le comble, lorsque le vétérinaire, ayant posé le veau devant lui, voulut essuyer d'un revers de main la sueur qui lui coulait du front. Il se balafrâ d'une large traînée de bouse, tous se tordirent, l'accouchée suffoqua, pouffa avec des cris aigus de poule qui pond.

— Je meurs, finissez ! Foutu rigolo qui me fait rire à claquer dans ma peau !... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu, ça crève...

Le trou béant s'arrondit encore, à croire que la Frimat, toujours à genoux, allait y disparaître ; et, d'un coup, comme d'une femme canon, l'enfant sortit, tout rouge, avec ses extrémités détrempées et blêmes. On entendit simplement le glouglou d'un goulot géant qui se vidait. Puis, le petit miaula, tandis que la mère, secouée comme une outre dont la peau se dégonfle, riait plus fort. Ça criait d'un bout, ça riait de l'autre. Et Buteau se tapait sur les cuisses, la Bécu se tenait les côtes, Patoir éclatait en notes sonores, Françoise elle-même, dont sa sœur avait broyé la main dans sa dernière poussée, se soulageait enfin de son envie contenue, voyant toujours ça, une vraie cathédrale où le mari devait loger tout entier.

— C'est une fille, déclara la Frimat.

— Non, non, fit Lise, je n'en veux pas, je veux un garçon. p.312

— Alors, je la renfile, ma belle, et tu feras un garçon demain.

Les rires redoublèrent, on en fut malade. Puis, comme le veau était resté devant elle, l'accouchée, qui finissait par se calmer, eut cette parole de regret :

— L'autre était si beau... Tout de même, ça nous en ferait deux !

Patoir s'en alla, après qu'on eut donné à la Coliche trois litres de vin sucré. Dans la chambre, la Frimat déshabilla et coucha Lise, tandis que la Bécu, aidée de Françoise, enlevait la paille et balayait. En dix minutes, tout fut en ordre, on ne se serait pas douté qu'un accouchement venait d'avoir lieu, sans les miaulements continus de la petite, qu'on lavait à l'eau tiède. Mais, emmaillottée, couchée dans son berceau, elle se tut peu à peu ; et la mère, anéantie maintenant, s'endormit d'un sommeil de plomb, la face congestionnée, presque noire, au milieu des gros draps de toile bise. p.313

Annexe 2. Résumé du protocole de recherche



Résumé protocole de recherche Sujet Personnel Étude historique

Diplôme d'État de Sage-Femme

Faculté de médecine et de maïeutique Charles
Mérieux
Site Lyon Sud

Auteur : Camille Chaillou
Directeur de recherche : <input checked="" type="checkbox"/> Choisi par l'étudiant
Nom : Raphaël Luis, Maître de conférences en littérature comparée à l'ENS de Lyon (Doctorat en Lettres et Maîtrise en Histoire)
Titre provisoire : Réalisme et symbolique des accouchements des femmes des milieux populaires au XIX ^e siècle dans le cycle des <i>Rougon-Macquart</i> d'Émile Zola
Mémoire réalisé dans le cadre d'un Master de biologie humaine : Non
Introduction/ Contexte/Justification : <i>Contexte et justification –</i> Les scènes d'accouchement décrites par Zola au XIX ^e siècle ont une place exceptionnelle dans le paysage littéraire. Zola est un des seuls auteurs majeurs à avoir écrit de manière détaillée sur l'accouchement. De plus, il s'exprime à une époque où ce qui concerne le corps est encore tabou. Très lu dès son vivant, il a touché un large public puisque ses romans étaient le plus souvent publiés par chapitre dans des journaux. Si ses récits d'accouchement ont pu choquer les lecteurs, ils ont aussi une valeur didactique et ont dévoilé ce qu'il se passait dans l'intimité d'une chambre. Écrivain naturaliste, Zola dit écrire au plus près de la réalité, en s'appuyant sur un travail de recherche et de documentation. Il a dû lui-même beaucoup apprendre sur l'obstétrique et la périnatalité pour ensuite transmettre ce savoir à ses lecteurs. Au-delà de l'aspect scientifique et didactique, son travail a une visée polémique, du moins pathétique. De la même manière que Zola dénonce les conditions de travail des mineurs dans <i>Germinal</i> , il suscite ici la pitié, voire l'indignation, face aux conditions d'accouchement des femmes. Il s'agira d'étudier dans quelle mesure les scènes d'accouchement (corpus de textes, œuvres choisies du cycle des <i>Rougon-Macquart</i> : <i>L'Assommoir</i> , <i>Pot-bouille</i> , <i>La Joie de vivre</i> et <i>La Terre</i>) de Zola nous permettent de nous replonger dans la réalité des parturientes du XIX ^e siècle. Ces textes peuvent être lus comme des documents historiques, mais Zola ne se contente pas d'une description médicale et technique, ses écrits ont une dimension universelle : on peut trouver des éléments communs entre le vécu des parturientes du XIX ^e siècle et celui d'aujourd'hui.

Concepts et fondements théoriques –

Mouvement littéraire du Naturalisme, historicité, accouchement des femmes des milieux populaires au XIX^e siècle, inégalités sociales, sciences obstétricales

Problématique (question de recherche) : Dans quelle mesure la description des accouchements dans l'œuvre de Zola dépeint-elle bien la réalité des parturientes des milieux populaires au XIX^e siècle tout en ayant une portée symbolique ?

Objectifs :

- Objectif principal :
 - Identifier comment est représenté l'accouchement dans l'œuvre de Zola. Mettre à jour sa symbolique et sa part réaliste.
- Objectifs secondaires :
 - Mettre en perspective les écrits de Zola sur l'accouchement avec les travaux des historiens.
 - Montrer comment les femmes des milieux populaires accouchaient au XIX^e siècle.
 - Découvrir les conditions d'accouchement d'une autre époque pour mieux mesurer le chemin parcouru. Faire une petite histoire des sciences obstétricales par l'entrée littéraire.
 - Repérer les éléments communs entre le XIX^e et le XXI^e siècle dans l'expérience de l'accouchement pour mieux l'accompagner (dimension anthropologique, ontologie de l'accouchement).

Matériel et Méthode pour la recherche principale :

Matériel : des extraits de quatre romans des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola

décrivant des accouchements :

- *L'Assommoir*, chapitre 4
- *Pot-bouille*, chapitre 18
- *La Joie de vivre*, chapitre 10
- *La Terre*, 3^e partie, chapitre 5

Méthode :

- Contextualisation : la périnatalité et plus particulièrement l'accouchement des femmes des milieux populaires au XIX^e siècle (dimension historique) et l'accouchement dans l'œuvre de Zola (dimension littéraire)
- Étude des grands thèmes et des sous-thèmes présents dans les extraits :
 - un thème médical : version/grande extraction, douleur, césarienne, réanimation néonatale, prématurité, déni de grossesse...
 - et un thème social : rôle des médecins et des sages-femmes, accouchement des servantes et des paysannes, accouchement sous le secret, placement des nouveau-nés, accoucher chez soi ou à l'hôpital...
 - ⇒ Étude du corpus de textes (lecture analytique)
 - ⇒ Analyse de l'historicité du thème développé, mise en perspective avec notre époque

Aspects éthiques et réglementaires : *Réglementaires.* – respect du droit d'auteur, citations et bibliographie selon la norme APA

Mots clés : Naturalisme – littérature – Histoire – accouchement – XIX^e siècle – Zola – inégalités sociales

Camille Chaillou	Diplôme d'État de sage-femme
Titre : Réalisme et symbolique des scènes d'accouchement dans les <i>Rougon-Macquart</i> de Zola	
<p>Résumé :</p> <p><i>Introduction.</i> – Écrivain du mouvement naturaliste, Zola écrit dans les <i>Rougon-Macquart</i> des scènes d'accouchement d'un grand réalisme. Il s'est appuyé sur des ouvrages d'obstétrique de son époque pour décrire avec précision un sujet rarement abordé en littérature. Dans quelle mesure la description des accouchements dans le premier cycle romanesque de Zola dépeint-elle bien la réalité des parturientes au XIX^e siècle tout en ayant une portée symbolique ?</p> <p><i>Développement.</i> – Les renseignements apportés par Zola dans ses romans sont confrontés à ceux donnés par les historiens de la naissance. Ceux-ci confirment la véracité des propos de notre auteur. Zola décrit avec justesse des accouchements physiologiques et pathologiques. Il nous informe sur les rôles sociaux joués par chacun des protagonistes. De plus, il dépasse la simple observation des faits pour révéler la dimension symbolique de la mise au monde, notamment son potentiel tragique.</p> <p><i>Conclusion.</i> – Lire les textes de Zola permet de se renseigner sur l'histoire de l'accouchement au XIX^e siècle tout en bénéficiant de la dimension immersive de la littérature. La mise en récit est fondamentale pour mieux comprendre une expérience. Elle est de plus en plus utilisée par les parturientes elles-mêmes.</p>	
Mots clés : <i>Naturalisme – littérature – Histoire – accouchement – Émile Zola – XIX^e siècle</i>	

Title : Realism and symbolism of childbirth scenes in Zola's <i>Rougon-Macquart</i>
<p>Abstract :</p> <p><i>Introduction.</i> – As a writer of the naturalist movement, Zola wrote in the <i>Rougon-Macquart</i> scenes of childbirth of great realism. He relied on the obstetrics works of his time to accurately describe a subject that was rarely addressed in literature. To what extent does the description of childbirth in Zola's first novel cycle depict the reality of parturients in the 19th century, while at the same time having a symbolic significance?</p> <p><i>Development.</i> – The information provided by Zola in his novels is compared with the one given by historians of birth. This claims the accuracy in the author's words. Zola accurately describes physiological and pathological deliveries. He informs us about the social roles played by each of the protagonists. Moreover, he goes beyond the simple observation of facts to reveal the symbolic dimension of childbirth, in particular its tragic potential.</p> <p><i>Conclusion.</i> – Reading Zola's texts allows us to learn about the history of childbirth in the 19th century while benefiting from the immersive dimension of literature. Storytelling is fundamental to better understand an experience. It is increasingly used by parturients themselves.</p>
Key words : <i>Naturalism – literature – History – childbirth – Émile Zola – 19th century</i>